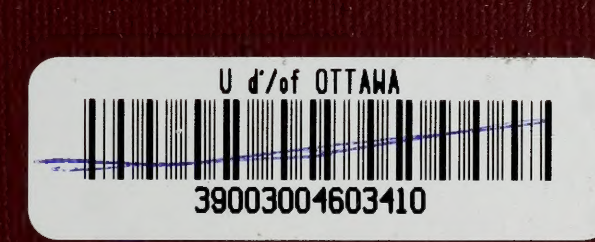
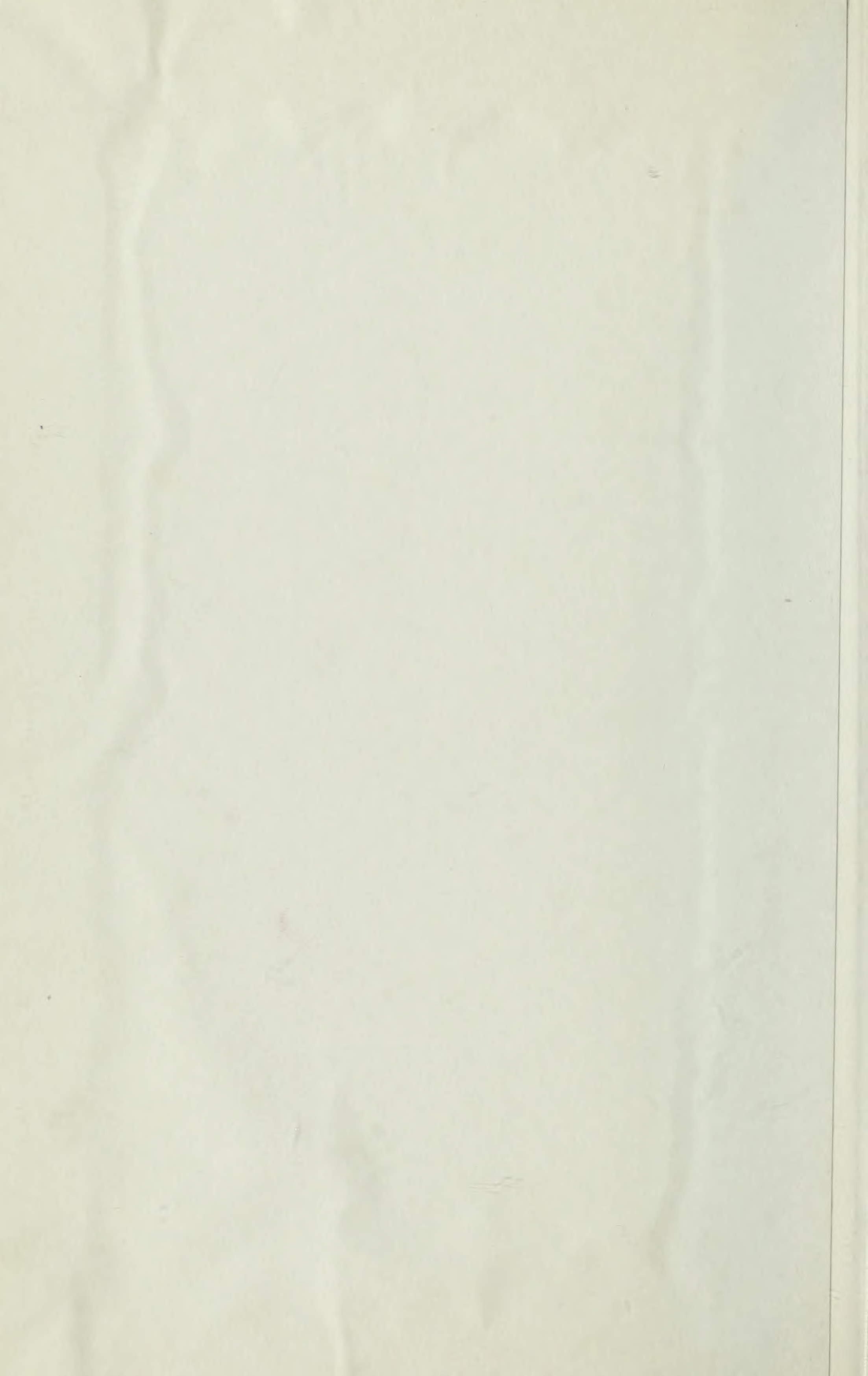
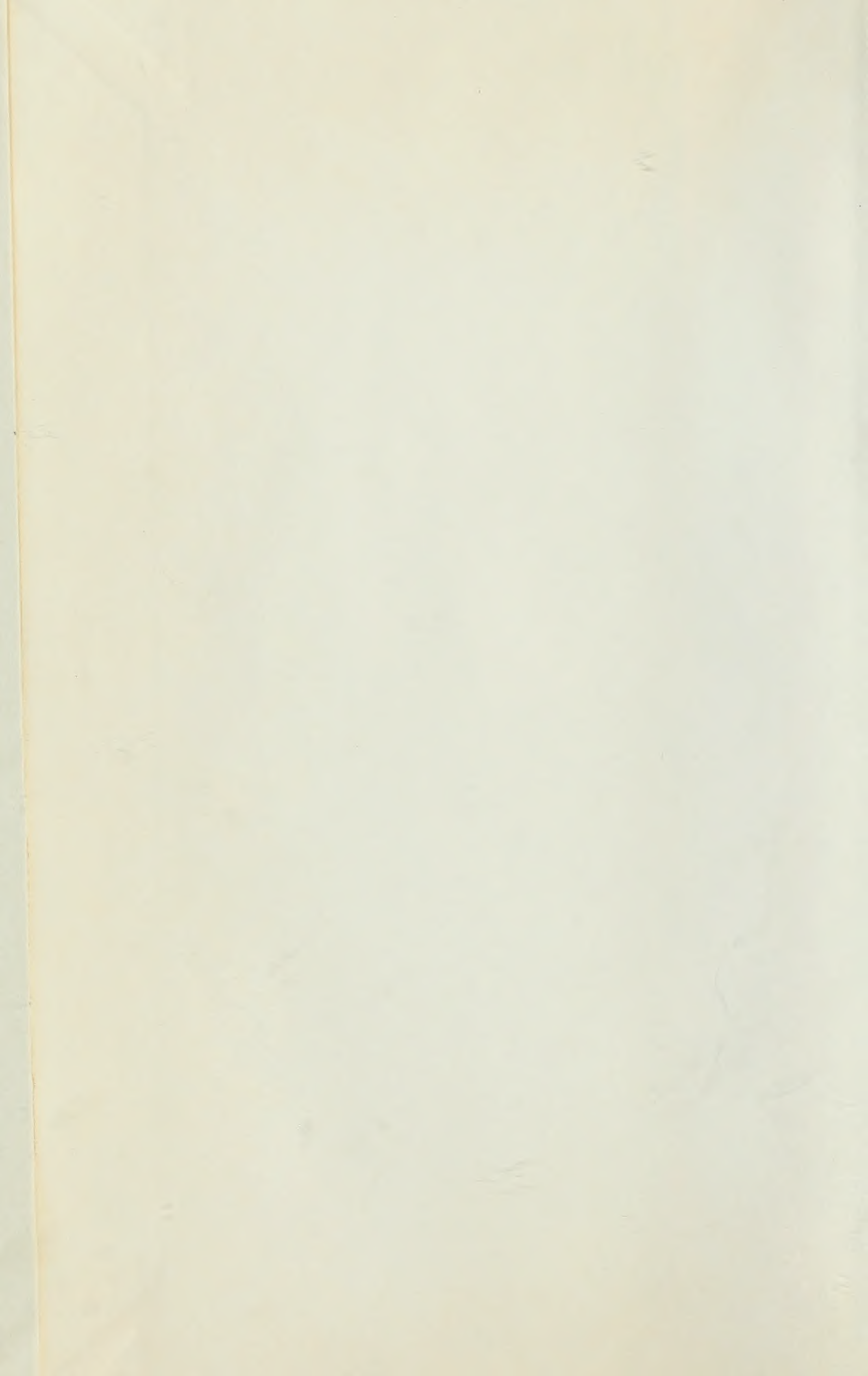
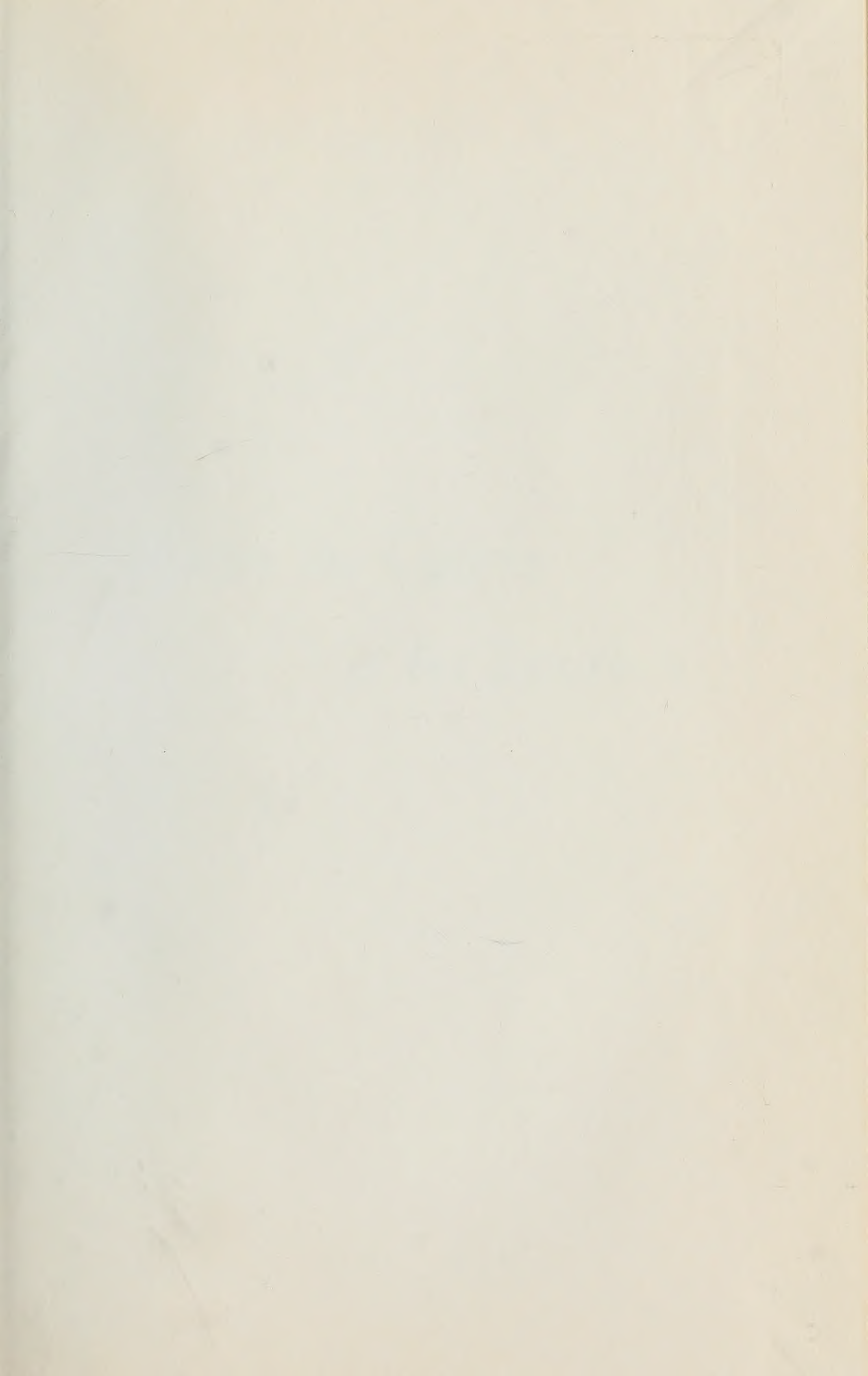
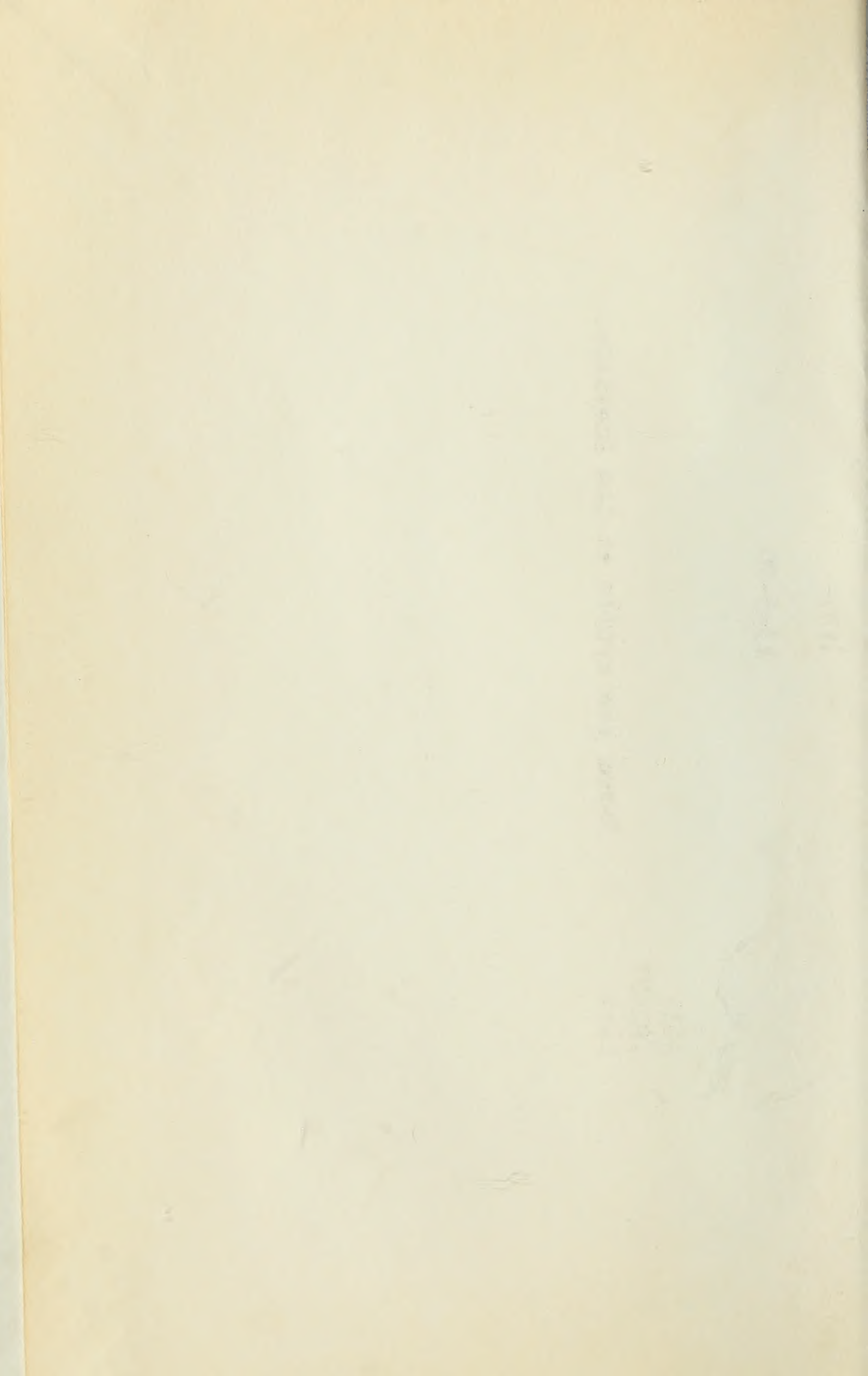

U d'/of OTTAWA
39003004603410



3-4-76







Parmi les Cyprès
et les Lauriers

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/parmilescyprse00sg

MARQUIS DE SÉGUR

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Parmi les Cyprès et les Lauriers

PARIS

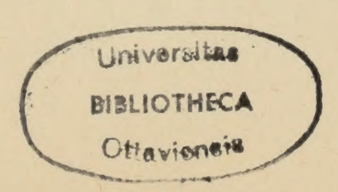
ÉMILE-PAUL, ÉDITEURS

100, Rue du Faubourg-Saint-Honoré, 100

Place Beauvau.

1912

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE uOttawa LIBRARY ANNEX



PQ
2637
.E36P3
1912

PARMI

LES CYPRÈS ET LES LAURIERS

LOUIS VEUILLOT[1]

Il est des noms qui sentent la poudre et qui sonnent comme des cris de guerre. Celui de Louis Veuillot est un de ces noms-là. Quarante années durant, il a mené une rude et continuelle bataille ; il a asséné bien des coups, il en a reçu davantage. Peu d'hommes, je crois, au cours de nos luttes intérieures, ont échangé plus de horions, avec un plus robuste entrain. De là, pendant longtemps, comme une impossibilité de parler de Veuillot froidement, sans parti préconçu. Le louer ou le critiquer, fût-ce au point de vue littéraire, c'était se déclarer de tel ou tel parti. Cependant, ici comme partout, le temps a fait son œuvre. Sans que la paix soit faite, hélas ! la guerre a changé de terrain, les

1. Conférence prononcée à la Société des Conférences le vendredi 3 février 1911.

partis ont changé de nom, et la plupart des anciens combattants sont morts.

On peut donc aujourd'hui s'exprimer de sang-froid sur l'un des personnages les plus marquants, les plus originaux, du siècle qui vient de finir, raconter son histoire avec sérénité et apprécier son œuvre avec indépendance.

Pour moi, je me hâte de le dire, mon ambition n'est pas si vaste. Je n'entreprends ni un portrait en pied, ni même un buste de Veuillot. Je voudrais, dans une simple esquisse, noter quelques traits distinctifs de cette curieuse figure, rappeler aussi, à ceux qui les ont oubliées, certaines pages qui méritent toute l'admiration des lettrés. D'ailleurs, en omettant ici ce que Veuillot considérait sans doute comme la partie essentielle de son œuvre, mais ce qui, à mon sens, en est la partie périssable, en évitant de remuer des cendres encore chaudes et de raviver des passions si difficilement apaisées, je ne crois pas manquer à sa mémoire ni ternir l'éclat de son nom. Ce qui, selon toute apparence, subsistera pour la postérité, ce sera le souvenir d'un écrivain de pre-

mier ordre, d'un homme qui s'est formé dans des conditions très spéciales et presque sans exemple, et dont un critique éminent a pu dire, dans une belle étude, qu'il est « l'un des cinq ou six plus grands prosateurs du XIX[e] siècle ». Ce jugement est celui de M. Jules Lemaître ; ce n'est pas ici, j'imagine, qu'on récusera une telle autorité.

Sur l'existence privée et publique de Veuillot. et notamment sur sa jeunesse, il est un témoignage sans prix : c'est l'émouvant récit, par malheur inachevé, qu'en a laissé son frère Eugène, en trois volumes bourrés de faits et de documents authentiques. J'en ferai le plus large usage, en y joignant quelques détails nouveaux, quelques pièces inédites, qu'une communication gracieuse a mises entre mes mains.

L'histoire débute à la manière d'un roman de George Sand. En l'an 1811, un jeune ouvrier tonnelier, faisant son tour de France, traversa la commune de Boynes, en Gâtinais. Il était

laborieux, robuste; il ne possédait rien au monde que ses deux bras et ses outils. Au reste, entièrement illettré, ne sachant même, dit-on, pas lire. Il se nommait François Veuillot. Il croisa sur sa route une fille avenante, de bon maintien, dont la mine l'attira. Il s'arrêta, lia connaissance, demanda sa main peu après, fut agréé, d'abord par Marguerite Adam — c'était le nom de la jeune villageoise — ensuite par sa famille. Le mariage célébré, le couple s'établit à Boynes; l'homme y fabriquait des tonneaux, la femme s'occupait du ménage. Il survint quatre enfants, dont l'aîné vint au monde le 11 octobre 1813 et reçut le prénom de Louis. Telle est l'humble origine du héros de cette conférence.

L'enfant était fort et précoce. Il marchait à sept mois; il parla de bonne heure. Dès qu'il eut l'âge d'apprendre, on l'envoya à l'école du village. Il s'y montra rebelle au joug et d'humeur difficile, mais courageux, intelligent; il retenait tout sans effort; le maître, émerveillé, disait que l'élève irait loin; une bonne femme du pays, qui se piquait de prédire la bonne aventure, annonça qu'il serait « empereur ».

En attendant, la nichée crevait de misère. Le père avait beau travailler, il ne pouvait suffire à nourrir tant de monde. Il résolut de chercher fortune à Paris et il y emmena tous les siens, à l'exception de Louis, qui fut laissé à Boynes, aux soins de son grand-père. Celui-ci était un vieil homme, jadis soldat dans les gardes françaises, qui n'aimait que deux choses au monde, sa pipe et sa ménagère. Il accepta pourtant la charge de bonne grâce, et il éleva l'enfant, rudement sans doute, mais non pas sans tendresse.

Deux incidents, deux accidents plutôt, illustrèrent cette période : Louis se cassa le bras et il eut la petite vérole. On lui remit le bras, il guérit de la maladie, mais il resta grêlé, les traits grossis et déformés. Lorsque, à l'âge de dix ans, une de ses tantes, mercière de son état, le prit dans sa carriole et le conduisit à Paris pour y embrasser sa famille, il se passa une scène pénible. Mme Veuillot vit débarquer un enfant laid, joufflu, habillé de gros drap, coiffé d'un bonnet de coton bleu, fort gauche et fort intimidé : « Quel est ce petit garçon? demanda-t-elle. — Quoi? s'écria la tante, tu

ne le reconnais pas? C'est ton fils. — Mais oui, maman, c'est moi, dit l'enfant bouleversé. — Oh! reprit-elle, qu'il est changé! » Et elle le prit dans ses bras en pleurant. Il fut convenu qu'on le garderait à Paris, et on le mit à l'école de Bercy, pour y parfaire son instruction.

C'était une drôle d'école. Le maître, ignorant et brutal, ivrogne invétéré, tenait un cabinet de lecture, et il employait ses élèves à porter les livres aux clients, en leur donnant licence de lire tout ce qui n'était pas en main. Le fond de cette bibliothèque était la collection complète des romans de Paul de Kock et de Lamothe-Langon. Louis Veuillot qui, jusqu'à ce jour, n'avait encore lu que la *Bible*, l'*Almanach de Mathieu Lansberg* et l'*Histoire des Quatre fils Aymon*, dévorait avidement ces productions douteuses, et tel fut son premier contact avec la littérature. Il se trouva par bonheur dans l'école un adjoint brave homme et instruit, qui prit l'enfant en gré, lui enseigna un peu d'histoire, les éléments de la syntaxe et même quelques rudiments de latin. En y joignant assez de catéchisme pour faire sa première commu-

nion, on connaîtra tout son bagage jusqu'à sa quatorzième année.

On dut songer alors à lui faire apprendre un métier. Le patron de l'établissement où travaillait son père proposa de le faire entrer comme petit clerc — ou plus vulgairement *saute-ruisseau* — chez un avoué de ses amis. Les parents acceptèrent, tout fiers de faire de leur fils un « Monsieur ». Veuillot franchit de cette façon la grande et décisive étape. Il n'avait vécu jusqu'alors qu'avec les ouvriers, partageant leurs idées, leurs sentiments, leurs préjugés, haïssant d'instinct les bourgeois. « Dans mon enfance, écrira-t-il plus tard, quand certain patron de mon père venait lui intimer durement ses ordres, mon cœur bondissait, j'éprouvais un frénétique désir d'écraser cet insolent. Je me disais : *Qui l'a fait maître, et mon père esclave?* Mon père et cet homme, c'était tout ce que je voyais de la société. » Il faut noter ces impressions d'enfance ; elles ont laissé une trace indélébile au cœur de l'homme qui déclarera vers la fin de sa vie : « J'ai l'esprit de roture, comme je voudrais que certains gentilshommes eussent l'esprit de noblesse. Si je pouvais rétablir la

noblesse, je le ferais tout de suite, et ne m'en mettrais pas. »

L'étude d'avoué où Veuillot débuta au printemps de 1827 avait une physionomie toute spéciale et rare dans la basoche. Le chef de la maison, Fortuné Delavigne, était frère du poète Casimir Delavigne, et tout l'établissement se sentait de cette parenté. La clientèle se composait surtout de gens de lettres et de vaudevillistes en vogue : Scribe et Bayard n'en bougaient pas. Quand l'un de ces clients donnait une pièce nouvelle, on fermait l'étude à quatre heures, et les clercs composaient la claque. Tous ces derniers d'ailleurs rimaient à qui mieux mieux, fût-ce sur papier timbré, et les assignations y coudoyaient les strophes. Quelques-uns de ces clercs marquèrent par la suite dans les lettres : je citerai notamment Jules et Natalis de Wailly, Damas-Hinard et surtout Auguste Barbier, qui soumettait ses *Iambes* au jugement de l'étude avant de les envoyer aux journaux. Quand, au lendemain des journées de Juillet, Barbier écrivit *la Curée*, il la lut d'abord à Veuillot, et c'est sur ses conseils qu'il publia cette pièce fameuse.

Le « petit clerc », dans ce milieu, sentait s'éveiller en son âme des aspirations inconnues. Il ne rêvait que d'écrire à son tour ; toutes ses heures de loisir, il les employait à s'instruire et à cultiver son esprit.

Toutefois, la vie matérielle restait dure. Il demeura quelque temps chez une tante, femme d'un fabricant de chandelles, qui fournissait gîte et souper, à condition qu'il rendrait des services. Le soir, au sortir de l'étude, Veuillot faisait les courses, tenait les écritures ; parfois aussi, il veillait à la fonte des suifs et passait les mèches dans les moules. Il avait pour logement un cabinet obscur, meublé d'un lit de sangle et d'une seule chaise de paille ; pour sa toilette, il avait la pompe dans la cour. Il regarda comme une faveur insigne la mansarde que son patron lui octroya un peu plus tard dans les combles de sa maison, avec 30 livres d'appointements par mois. Afin de grossir son budget, il faisait des copies la nuit et, dès l'aube du matin, moyennant cinq sous l'heure, il louait ses bras aux déchargeurs de sable de rivière.

Cette misère, son humble origine, l'infi-

mité de son emploi, lui attiraient d'ailleurs de cruelles mortifications. Lorsque l'avoué donnait un bal, tous les clercs étaient invités ; le saute-ruisseau demeurait à l'office, à regarder de loin danser les autres, raillé par la vieille cuisinière pour ses vêtements grossiers, pour sa coiffure bizarre — une sorte de casquette composée de losanges de cuir, alternativement jaunes et verts — et se vengeait de ces dédains en trempant furtivement son pain dans le pot-au-feu.

Avec tout cela, la jeunesse est si grande magicienne qu'en évoquant, dans son âge mûr, cette rude phase de son existence, il y retrouvait le souvenir de ses plus vives jouissances. Chaque dimanche, en effet, il prenait son jeune frère et l'on allait, de compagnie, se promener au Jardin des Plantes.

« Un jour, écrit-il, nous arrivâmes tous deux au rendez-vous de bonne heure, par le plus beau temps du monde. J'étais plein de mystère et de joie ; une plénitude de contentement débordait dans ses regards, dans ses sourires, dans toute sa personne. Il apportait quinze sous et un saucisson ; j'apportais deux pains de seigle et un billet de spectacle. Oh ! la merveilleuse

journée ! Et que l'on peut être heureux, bonté divine, à raison de sept sous et demi par tête ! »

A quelque temps de là, devenu troisième clerc aux appointements mensuels de soixante francs, il se paya, par simple amour du faste, le luxe inouï d'un domestique, un jeune nègre du voisinage, qui cirait ses bottines pour quarante sous par mois. Et ce jour-là, dit-il, il se crut un « grand feudataire ».

Pendant cette ascension, croissait parallèlement la passion littéraire. Maintenant, ses moments libres, il les passait à la Sorbonne, à écouter Cousin, Villemain, Guizot, ou bien, enfermé dans sa chambre, à étudier l'histoire et à lire les auteurs célèbres. Comme toute la jeunesse de ce temps, il subit la crise romantique. Il fut l'un des séides farouches de Victor Hugo dramaturge, un des fervents de George Sand dans ses romans sociaux. Il s'en confesse ainsi dans un de ses poèmes :

J'escortais Hernani, le poing haut, l'œil sauvage,
J'aurais à Lélia parlé de mariage.

En politique, il était libéral, avec une nuance

bonapartiste ; à cette époque, les deux mots faisaient bon ménage. Il fut l'un des héros des journées de Juillet ; il prit d'assaut la caserne de Babylone et s'y empara d'une épée ; il suivit les vainqueurs au château des Tuileries et s'assit sur le trône, tiède encore, du roi Charles X. C'est à ces opinions très hautement affichées qu'il dut d'entrer, fort jeune, dans la carrière de journaliste. Déjà son ami Henri de Latouche, qui dirigeait alors le *Figaro*, lui avait proposé d'y écrire quelques fantaisies, lesquelles, à sa grande joie, y furent insérées sans changement. L'année d'après, un autre ami, M. Gustave Olivier, lui offrit une situation dans une feuille fondée en province pour soutenir les idées de la monarchie de Juillet. Il accepta, quitta l'étude et s'établit à Rouen. La chose eut lieu en septembre 1831 ,et Veuillot avait dix-huit ans.

Le journal se nommait l'*Écho de la Seine-Inférieure*, qui devint par la suite le *Nouvelliste de Rouen*. Veuillot y tint un double emploi : la critique dramatique et la chronique locale. Il se jeta tête baissée dans sa tâche, abordant tous sujets, hardi, volontiers agressif. De cette pre-

mière manière, voici quelques échantillons. A-t-il à rendre compte d'une solennité musicale : « Morazin, écrit-il, a tout le temps chanté faux, avec une imperturbable ardeur ; il a fini par ne plus chanter du tout ; c'est un progrès. »

S'agit-il d'un drame romantique qui avait eu grand succès à Paris, voici comment il l'analyse : « Il y a un petit trapu qui dit, avec une voix de basse superbe : *Je vous aime, malédiction !* La femme répond : *Moi aussi, infamie et malédiction !* Alors vient un grand maigre qui, en apprenant tout cela, s'écrie : *Honte, opprobre et dérision !* On tire un coup de pistolet : détonation ; puis le public de siffler : ventilation. »

Il s'ensuivit un duel, où l'acerbe critique reçut une balle dans son chapeau. Il recommença de plus belle. On en jugera par ce croquis du principal personnage des *Rebelles*, roman en vogue du vicomte d'Arlincourt : « *Le Solitaire*, cheveux blancs, âme blanche, manteau toujours blanc, âge vague, caractère indéfini, domicile inexplicable. Il est partout, ainsi que le doit un bon solitaire. Il a coupé sa femme en morceaux et s'est trouvé sur le point de manger sa fille,

mais il s'en est bien repenti... Son cœur est loin d'être méchant. Taille deux fois gigantesque et très bien proportionnée. On a dit avec raison que c'était le personnage le plus vraisemblable du roman. »

De ces « éreintements » répétés, il résulta de nouveaux duels, dont deux en vingt-quatre heures. Après quoi, le jeune écrivain partit pour Périgueux, où il allait prendre l'emploi de rédacteur en chef du *Mémorial de la Dordogne*.

Cette feuille avait pour protecteur Bugeaud, ce beau type de soldat, mi-paysan, mi-gentilhomme, au verbe original, à l'esprit audacieux, à l'âme aventureuse. Le futur maréchal apprécia vite le journaliste de vingt ans et l'honora d'une amitié que la mort seule put rompre. Ce que Bugeaud goûtait en lui, c'était non seulement son esprit et ses dons innés d'écrivain, mais son courage et ce tempérament guerrier qui le grisait de joie chaque fois qu'il fonçait sur l'ennemi, qui lui faisait écrire des politiciens de ce temps : « Ah ! quel plaisir de dauber sur ce troupeau de farceurs illustres et vénérés !... Grosses outres gonflées de fourberie et d'usure, je saurai tirer

de vous quelque chose qui pourra suppléer au remords ! »

Le Mémorial ne paraissant que deux fois la semaine, le rédacteur en chef avait bien des loisirs, il les utilisait à parachever son éducation littéraire. Avec un jeune professeur de la ville, il faisait du latin, étudiait les classiques français, découvrant des beautés, dont il jouissait avec l'ivresse de ceux qui sont arrivés tard au bord des sources enchantées. Après une lecture du *Cid :* « C'était, dit-il, la même sensation que j'éprouvais en me promenant seul, de grand matin, à travers la campagne, où se mêlaient la rosée, le brouillard et le soleil naissant, tandis que mon âme, pleine d'ardeur et de tristesse confuse, cherchait l'impossible par des chemins inconnus... et pleurait également ou d'abandonner Chimène ou d'abandonner l'amour. »

En ce même temps, lui fut révélée la musique, que depuis lors il aima tant. La chose lui vint en entendant une dame de Périgueux jouer sur la harpe *la Dernière pensée de Weber,* « de sorte, écrira-t-il plus tard, qu'il y a quarante ans que toute femme à harpe m'est particulière-

ment sacrée ». Cette passion musicale crût avec les années ; il avait notamment un culte pour Mozart ; d'où ce joli sonnet dédié à *une Diva*, et qui n'a rien perdu de son actualité :

Votre voix est souple et légère,
Vos doigts sont souples et légers.
Listz même est pour vous sans dangers ;
Le reste n'est pas votre affaire.

Les lions paraissent enragés
Quand vous chantez un air de guerre ;
Chantez-vous un air de bergère,
Soudain les lions se font bergers.

Multipliez vos entreprises :
Caprices, polkas, vocalises,
Tout est permis à tant d'appas.

Attaquez tout. Qu'on en fabrique !
Mais Mozart, c'est de la musique ;
Charmant objet, n'y touchez pas.

De découverte en découverte, son esprit, son goût s'affinaient, son talent s'affirmait avec un éclat grandissant, dont le bruit se répercutait jusqu'aux rives de la Seine. En 1836, Guizot, qui fondait un journal, *la Charte de 1830*, avec pour collaborateurs Nestor Roqueplan, Edmond

Texier, Théophile Gautier et Gérard de Nerval, songea au rédacteur en chef du *Mémorial de la Dordogne*. Il manda Veuillot à Paris, pour l'attacher à la rédaction politique. Celui-ci accourut, convaincu d'aller à la gloire : « Je serai sincère, confesse-t-il, j'entrais dans Paris avec des idées de conquête... bien décidé à devenir ministre aussitôt qu'il se pourrait. » Malheureusement, *la Charte de 1830* mourut d'une mort précoce, et Veuillot dut passer à la rédaction de *la Paix*, puis du *Moniteur parisien*. Ces pérégrinations, quelques mécomptes aussi, le blessaient, l'écœuraient et le dégoûtaient du métier. « Je voudrais bien ne plus faire de journal, lit-on dans une lettre adressée à l'un de ses intimes. Ce travail de colère et de haine me pèse. Je ne le supporte qu'à cause de ma conviction, ou plutôt de ma rage politique... Où sont mes espérances d'il y a quatre ans? Je fais sans cesse le tour de quelques idées étroites, comme une bête sauvage le tour de sa cage de fer. »

Aussi quand, un certain lundi de Carnaval, son ami Gustave Olivier lui proposa, pour changer ses idées, un voyage en commun, en Italie d'abord, ensuite en Grèce et en Turquie,

il se laissa tenter et partit avec joie : « Je croyais, a-t-il dit, aller à Constantinople ; j'allais à Rome, j'allais au baptême... »

Il débarquait à Rome le 15 mars 1838. Cette date est la plus importante de sa vie, celle qui changea son existence morale et qui fixa sa destinée. Il avait vécu jusqu'alors dans l'indifférence religieuse où, avant lui, avaient vécu les siens. « Mon père, a-t-il écrit, était un simple ouvrier, sans lettres, sans orgueil. Mille infortunes avaient traversé ses jours remplis de labeurs. Personne, durant cinquante ans, ne s'était occupé de son âme... Il avait toujours eu des maîtres pour lui vendre l'eau, le sel et l'air, pour lever la dîme de ses sueurs, pour lui demander le sang de ses fils, jamais un protecteur, jamais un guide. » Tel également, pendant bien des années, avait été son lot. Un peu plus tard, son esprit avait travaillé ; de grands problèmes, insoupçonnés, s'étaient dressés peu à peu devant lui ; sans boussole, ni croyance précise, il était obsédé par des pensées gênantes, tourmenté par d'obscurs remords, dont il a fait ainsi l'aveu : « Seul avec moi-même, je cher-

chais à pénétrer les mystères de l'homme intérieur. J'y trouvais de l'ennui ; l'ennui me semblait légitimer le goût du plaisir ; mais le goût du plaisir blessait la conscience, jetait mille troubles dans l'âme, enfantait d'odieuses douleurs. »

Ces scrupules, ces souffrances intimes, il les dépeint encore dans ce sonnet récemment retrouvé[1], et qui remonte assurément à cette période d'incertitudes :

C'est vraiment une chose atroce et désolante
Qu'on ne puisse jamais rester seul avec soi,
Sans qu'aussitôt s'éveille, insoluble, insolente,
L'horrible question du doute et de la foi.

Pourquoi m'en occuper ? — Ah ! sans doute ; mais quoi ?
Si le problème est là, si ma raison dolente
Dans son aile a reçu cette flèche brûlante
Et ne peut l'arracher, en suis-je maître, moi ?

Je subis le tourment, ou plutôt j'ai la honte
De redouter le faîte où malgré moi je monte,
Et de vouloir descendre et ne le pouvoir pas.

Toujours je me dis : *Marche !* Et je me crie : *Arrête !*
Si je regarde en haut, je sens tourner ma tête,
Je me sens étouffer à regarder en bas.

1. *Cara*, fragments poétiques publiés par M. François Veuillot.

Quand on souffre à ce point du doute, c'est qu'on est bien près de la foi. Le voyage, l'arrachant à toutes ses habitudes, et le milieu nouveau où il vécut à Rome hâtèrent l'évolution qui se poursuivait sourdement. Dès la première semaine, il confiait la chose à son frère : « Je te dirai qu'il se passe en moi, depuis mon arrivée à Rome, quelque chose d'assez grave et d'assez sérieux. J'ai vu un homme d'une très haute supériorité, dont les paroles m'ont grandement ému ; c'est un jésuite français, qu'on appelle le P. Rosaven. » Quinze jours plus tard, lors de la Semaine Sainte, la conversion était complète ; il entrait pour toujours dans le giron de l'Église catholique.

Sans nier la part qu'y eut l'éloquence du P. Rosaven, on y peut ajouter l'influence de quelques amis, notamment d'une jeune femme, la charmante Mme Féburier, dont les conseils, et l'exemple surtout, jouèrent dans ce revirement un rôle que Veuillot reconnaît lui-même : « Elle était douce, compatissante et simple. Elle ne disait pas un mot qui eût trait à la religion : mais l'aménité de son caractère, la droite et naturelle affection dont elle aimait

ses devoirs et cette vraie piété qui paraissait en elle, sans qu'elle songeât à la montrer jamais, étaient une grande et nouvelle prédication. »

Le R. P. Rosaven et Mme Féburier furent donc les premiers artisans de la métamorphose. Bourdaloue fit le reste. Une lecture du sermon sur *Le retardement de la pénitence* produisit sur le néophyte une ineffaçable impression : « Chaque mot que je lisais frappait d'aplomb sur mon esprit, broyait mes prétextes, déjouait mes ruses, me convainquait de ma déraison, proclamait ma folie. » Sa foi nouvelle, en entrant dans son cœur, n'y porta point tout d'abord l'apaisement. On dirait, au contraire, qu'au lendemain de sa conversion, il ait senti comme un redoublement d'angoisses : « Le résultat, le voici, mandait-il à son frère. C'est jusqu'à présent une lutte dont tu n'as pas idée, des souffrances aiguës, des satisfactions rares, des tentations hideuses, et une immense volonté de triompher. » Mais il ajoutait peu après : « Quelle que soit l'issue de la lutte, je proteste d'avance contre la lâcheté qui me ferait succomber. Si le mal triomphe, ce n'est pas que

la religion ne soit point bonne, c'est que je suis trop mauvais. »

Il prit alors le parti de faire une retraite dans une maison religieuse, à Fribourg. Ses amis craignirent un moment qu'il n'en ressortît plus ; pourtant, quelques semaines plus tard, il regagnait Paris, après cinq mois d'absence. Maintenant, la victoire est entière ; le ton est triomphant ; il est tout bouillonnant d'ardeur : « Jamais je ne me suis senti autant de courage ; jamais bon cheval, enfermé depuis longtemps dans l'écurie, ne s'est plus réjoui de partir pour la course et n'a considéré d'un œil plus satisfait l'étendue du champ. » Il est engagé dans l'armée au premier rang de laquelle il combattra jusqu'à son dernier souffle. Mais, si chrétien qu'on soit, on ne change pas pour cela sa nature, et, dans la phalange des élus, il est permis de choisir son modèle. Parmi les douze apôtres, Veuillot s'est attaché à Pierre, à celui qui, d'un coup d'épée, abattit l'oreille de Malchus. Lui aussi, dans sa longue carrière, coupera beaucoup d'oreilles !

La bataille continuelle que sera prochaine-

ment sa vie ne commencera pourtant qu'après quelques années d'attente. La première des nécessités, celle de gagner son pain, le poussa tout d'abord dans la carrière qui semblait le moins lui convenir : il fut sous-chef de bureau au ministère de l'Intérieur et attaché au cabinet du ministre, M. Guizot. Il avait d'ailleurs des loisirs ; il en usa pour écrire deux volumes dont je parlerai tout à l'heure. Un peu plus tard, Bugeaud, nommé gouverneur d'Algérie, le prit comme secrétaire, comme auxiliaire plutôt, avec mission de rédiger des rapports pour le ministère. Il l'emmena plus d'une fois dans des expéditions de guerre. Veuillot se dépeint dans ses lettres en uniforme, un « grand sabre » au côté, galopant à la suite du général en chef : « Je mangerai n'importe quoi, je dormirai n'importe comment ; s'il pleut, je serai mouillé ; s'il ne pleut pas, je serai poudré ; si je suis malade, je ne serai pas soigné ; et si je reçois des coups de fusil, je les garderai. Je vous répète que j'aurai de l'agrément pendant un bon quart d'heure... au moment du retour. »

Il montra beaucoup de courage, mais il voyait surtout les vilains côtés du métier : « Sachez

qu'un ennemi mort sent très mauvais, et Dieu vous préserve de passer par le champ de bataille où vous avez triomphé la veille ! » Il se sentait, au vrai, fait pour d'autres combats, et sa plume lui démangeait fort : « Je ne hais point le soldat, reprend-il, mais le sabre et le canon me font pitié comme de pauvres machines. Nous sommes habitués à nous servir d'armes plus terribles et à voir bien d'autres destructions. La mitraille est fade... J'enrage de n'être point en France pour dégainer contre M. Villemain, contre l'empereur de Russie, contre les journalistes, contre les feuilletonnistes, contre les vaudevillistes. Voilà de la guerre, se battre contre des idées ! »

Ce fut deux ans plus tard que, définitivement, il put suivre sa vraie carrière. Le journal *l'Univers*, où il avait naguère écrit quelques articles, avait perdu son rédacteur en chef; on lui offrit l'emploi vacant. Il avait enfin rencontré l'arme qui convenait à sa main, l'arme dont, pendant quarante ans, il allait faire un si brillant et redoutable usage. Cette « guerre d'idées », qu'il aimait de passion, qu'il appelait de ses vœux,

où il trouverait l'emploi de toutes ses facultés, où il pourrait déployer son drapeau, servir ses convictions, défendre librement sa cause, jusqu'à son dernier jour il la mènera avec une indomptable ardeur, avec une sincérité indéniable, avec un merveilleux éclat.

En narrer les péripéties, ce serait faire l'histoire de nos luttes religieuses, politiques et sociales sous la monarchie de Juillet, sous le second Empire et sous la troisième République. J'ai dit plus haut pourquoi je ne l'essaierai pas ici. J'aurais d'ailleurs, si j'avais entrepris cette tâche, des réserves à faire sur le fond du litige et sur le ton des polémiques. Le camp qu'avait choisi Veuillot n'est pas celui vers lequel m'entraînent mes idées ; de ceux dont il fut l'adversaire, il en est plus d'un dont le nom ne m'inspire que respect, sympathie ou admiration. Ne serait-ce que pour cette raison, j'ai hâte de m'éloigner de ces champs de bataille et de rester sur le terrain où peuvent tomber d'accord tous ceux qui goûtent l'esprit français, la saveur d'une belle page, l'énergie d'une pensée toujours originale. Dans l'œuvre immense de Louis Veuillot, on n'a que l'embarras du choix.

Si l'on néglige le succès éphémère de ses articles de début, le livre qui retint d'abord l'attention du public lettré était *les Pèlerinages de Suisse*, qu'il publia en 1839, au lendemain de sa conversion, livre touffu, varié, où les souvenirs intimes se mêlent aux impressions du voyageur et aux pieux élans du chrétien. Certains passages, d'une superbe envolée, comme la description du Lac Noir, y révélaient déjà l'artiste et le grand écrivain. *Rome et Lorette*, paru deux ans plus tard, est une manière d'autobiographie. L'enfance, l'éducation, l'évolution morale et intellectuelle de l'auteur, y sont décrites avec un charme exquis et souvent avec éloquence. J'y ai puisé bien des détails, bien des fragments cités dans le cours de cette conférence.

La plupart des écrits de cette première période présentent d'ailleurs ce trait commun qu'ils sont fertiles en confidences et qu'on y trouve, de la part de Veuillot, un retour constant sur soi-même. Nul écrivain, je crois, sans même en excepter les faiseurs de mémoires, ne s'est raconté davantage, ne s'est livré tout entier au public avec une ingénuité plus sincère.

Cette franchise s'étend au physique. Dans une nouvelle de ce même temps, intitulée *l'Epouse imaginaire*, il se peint sous des traits dont ceux qui l'ont alors connu ont garanti la ressemblance : « Je ne suis, écrit-il, ni grand, ni gros, ni petit, ni maigre ; je n'ai point la taille élégante, je ne l'ai point épaisse... Je n'ai l'allure ni d'un évaporé, ni d'un rustaud ; je pose mon pied sur la terre, solide ; je me promène par la ville comme un propriétaire dans son héritage. Ce corps vigoureux supporte une tête qui pourrait être un peu moins volumineuse. J'ai les traits forts plutôt que prononcés, les lèvres grosses, le nez... eh ! bien oui, le nez ample. Les yeux sont noirs et plutôt petits, fort vifs quelquefois, le teint brun et pâle. Il est vrai que je ne suis point beau... J'ai demandé à une dame, qui passe pour sincère, comment elle me trouvait. Elle m'a répondu : « Vous avez la voix aimable, vous ne manquez pas d'esprit ; lorsqu'on vous écoute, on peut oublier qu'on vous voit. »

A la lecture de ce portrait, un ami lui fit observer qu'il avait omis d'ajouter : « Je suis marqué de la petite vérole. » Il répondit en

riant : « Je n'ai pas voulu qu'on fût forcé de me reconnaître. »

A vrai dire, avec les années, la disgrâce physique s'aggrava. Lorsque j'interroge ma mémoire, elle me présente un corps lourd et massif, un visage large, aux traits bouffis, labouré par le mal cruel, percé de petits yeux en vrille, une barbe grisonnante et rude, une crinière épaisse, hérissée, enfin un type de rare laideur, mais d'une laideur puissante, une laideur à la Mirabeau. Lui-même en convenait de bonne grâce : « Ah ! madame mon amie, lit-on dans une de ses lettres intimes, si j'avais plus d'agréments de visage, que deviendrais-je ? Et que Dieu est bon de m'avoir fait cette beauté d'écumoire qui amuse tant le *Charivari !* Je frémis en pensant à mon sort, dans le cas où les dames viendraient à m'admirer autant que les curés... »

A tout cela ajoutez une voix douce, basse, peu timbrée, une habituelle expression d'ironie, mais tempérée par le voile de tristesse qui s'y posait dans les heures de silence. C'est qu'il avait beaucoup souffert et que des deuils cruels avaient broyé sa vie. Ce n'est pas le lieu d'appuyer sur ces plaies douloureuses. Il suffira de

citer ce passage d'une de ses lettres à un ami : « J'ai été marié à une charmante et angélique créature que j'ai perdue au bout de huit ans. J'ai eu six enfants : il m'en reste deux. J'en ai vu mourir trois en quarante jours. Ces terribles coups ont mis mon cœur pour jamais à l'abri des blessures que peuvent faire les ennemis politiques et littéraires, et ceux qui croient me déchirer perdent leur temps : ils frappent un cadavre. » Et je me reprocherais de ne point rappeler également le mot sublime que lui arracha la souffrance : « O mon Dieu ! ôtez-moi mon désespoir, et laissez-moi ma douleur ! »

Outre sa foi ardente, et sans parler de ses affections de famille — son frère, sa sœur et les deux filles qui lui restaient — son principal refuge contre les cruautés du sort fut le travail, un travail acharné, et tel que bien peu d'hommes ont eu la force d'y suffire. Son œuvre publiée comprend cinquante volumes, plus la multitude innombrable des articles non recueillis. « J'ai rarement vu, a écrit Jules Lemaître, ni plus immense labeur, ni plus riche et robuste tempérament d'écrivain. » De cette féconde car-

rière, le journalisme a rempli la plus grande partie. L'article de journal, c'est son élément naturel, celui où il se meut à l'aise, où il trouve le meilleur emploi de sa verve étincelante, de ses vertus de bon soldat, constamment sur la brèche. En ce genre, il est sans rival. Éloquente ou cinglante, sa phrase est toujours ferme, riche de pensée, rapide d'allure. On lui a reproché l'abus des personnalités ; elles sont nombreuses dans ses articles, mais ce sont des railleries plutôt que des insultes ; c'est par des coups de fouet qu'il riposte aux coups de bâton.

Comme spécimen de sa manière, je citerai quelques traits, cueillis presque au hasard : « Les deux Navet disent que je suis un malhonnête homme ; je m'étais contenté d'écrire qu'ils sont des sots ; j'observerai toujours cette modération. » Ailleurs : « M. Pelletan accorde que j'ai de l'esprit à mes heures. Il ne me vaincra pas en générosité : si je le prends jamais dans une de ces heures-là, je veux le crier sur les toits. » Sur l'ouvrage d'un compilateur : « Son livre ne vaut rien, quoiqu'il n'y ait pas grand'chose de lui. » Sur M. de la Guéronnière : « Il passe, en se faisant du bien. »

Je rappelle aussi la passe d'armes qu'il eut avec un adversaire de taille, avec Edmond About. Afin qu'on juge de quel côté sont les pires violences, j'indique ici les principales des aménités échangées. About, dans le journal *le Nord*, avait appelé Veuillot « petit Marat évangélique ». Il ajoutait ensuite : « Il s'est élevé au-dessus de ses complices en catéchisant les douairières dans le patois des laquais, en recopiant Joseph de Maistre avec la plume du père Duchesne. C'est un Bossuet de la rue Mouffetard, un saint Jean-Baptiste de l'égout. »

Veuillot réplique du tac au tac par ce croquis du romancier : « Représentez-vous un Almanzor de la nouveauté, s'élançant des mains du coiffeur, luisant et parfumé, pour éblouir un bal de bourgeoises et tout ravager dans un souper de demi-mondaines. Il est très bien là. Assurément M. About écrit mieux que Paul de Kock, mais il n'a pas sa fraîcheur, et il est plus piquant que M. Scribe, mais il n'a pas son invention. Quelquefois on l'entend comparer à Voltaire ; il faut laisser dire, et Voltaire ne l'a pas volé... La volubilité, les jeux de mots, les antithèses, les grimaces ne font pas un écri-

vain, pas même un moqueur, mais tout simplement un farceur. » Oui, sans doute, la riposte est dure et, par certains côtés, injuste ; mais que dire de l'attaque ?

Ce serait toutefois altérer la physionomie de Veuillot que de nier sa fougue emportée, son ardeur combative, le bouillonnement guerrier qui le jetait à la bataille pour la défense de ses idées. Lui-même n'en faisait pas mystère ; à un ami qui lui prêchait la tolérance et la modération, il répondait : « Ne vous souvient-il pas de ce propos du bon Joinville qui, voyant les musulmans insulter le camp chrétien, disait à un sien compagnon : *Mon ami, fonçons un peu sur cette chiennaille !* Mais qu'étaient ces musulmans en comparaison de la bande infâme pour laquelle vous criez merci ? Point de merci, jour de Dieu ! Je sens les éperons qui me poussent d'eux-mêmes aux talons ; mon cheval hennit, mon sabre frémit dans le fourreau. Fonçons sur la *chiennaille !* Mieux vaut périr, que de voir sans la souffleter la face insolente de l'impudique et du menteur ! »

Quelquefois, néanmoins, il était pris d'une

profonde lassitude, il avait comme la nostalgie des pacifiques travaux du lettré, du poète, évadé des réalités du jour, et sa besogne quotidienne lui pesait lourd sur les épaules. C'était avec l'allégresse d'un écolier, le matin des vacances, qu'il s'en échappait pour un temps. « Depuis hier, s'écrie-t-il dans une de ces heures, je suis dans un transport de joie, qui me donne des inquiétudes pour ma raison. Je ne puis me comparer qu'à un chien qu'on vient de détacher, et qui jappe, saute et se jette dans les jambes du monde, au mépris de toutes les règles de la tenue et du bon sens. »

Plus suggestives encore sont ces lignes mélancoliques, écrites au milieu d'une mêlée : « Ma vie littéraire est la plus triste du monde. Je ne fais rien de ce que je voudrais faire, et rien à mon gré. Je ne sais pas s'il y eut jamais de vocation d'écrire à la fois plus amplement satisfaite et plus cruellement contrariée. Que de fois j'ai aspiré à être délivré de cet horrible poids du journalisme ! Toute ma vie, j'ai vu ce spectre, qui m'a empêché de me relire, qui m'a condamné au décousu, à la répétition, à l'enflure ; je le verrai toute ma vie ! Une mère condamnée

à ne jamais débarbouiller ses enfants, à ne jamais ajuster ni recoudre leurs habits, voilà mon image. »

Chagrin sincère sans doute, mais chagrin d'amoureux. Veuillot le sentit bien, le jour où on lui arracha des doigts l'outil dont il se plaisait à médire. Le 29 janvier 1860, *l'Univers*, bravant les défenses du ministre de l'Intérieur, publiait l'Encyclique où Pie IX flétrissait, en termes rigoureux, les procédés des deux gouvernements de France et d'Italie dans la question romaine. Louis Veuillot, la veille de ce jour, était entré dans les bureaux, l'acte pontifical en main : « Voici l'arrêt de mort, dit-il, le journal ne vivra plus demain. » Et, en effet, le soir de la publication, un décret impérial frappait la feuille rebelle. L'interdiction dura sept ans. Le coup fut rude, et de toutes les manières, car, pour Veuillot et sa famille, c'était le gagne-pain qui disparaissait brusquement. « Il faut travailler pour vivre, écrit-il... Sur 12.000 francs de revenu que j'avais au 29 janvier 1860, l'Empereur m'a pris juste 12.000 francs ; trouver une partie de cela chez les libraires n'est pas chose facile ! » Il souffrait

plus encore du silence relatif où il était réduit, pareil au vieux soldat qui voit briser sa meilleure arme et qui doit poursuivre la lutte avec le tronçon d'une épée.

Déserter le combat, il n'y songea pas un moment. Lorsque, au lendemain de la disgrâce, Émile Augier, avec un douteux à-propos, dans sa célèbre pièce *le Fils de Giboyer*, crut l'occasion propice pour traduire sur la scène le journaliste bâillonné, en le représentant sous un aspect odieux, Veuillot, dans une cinglante brochure, ne manqua pas de relever le gant. Augier l'ayant traité de *bâtonniste devant l'arche* : « Aristophane, répondit-il, ne me reproche que la vérité. *Bâtonniste devant l'arche*, c'est mon métier, en effet. On m'a accusé de vouloir faire le curé et même l'évêque ; je ne me suis jamais proposé que pour le rôle du *suisse*, qui fait taire les mauvais drôles et met les chiens à la porte, afin que le service divin ne soit point troublé. J'ai fait mon métier. Aristophane fait le sien, qui est de diffamer les gens à qui on administre la ciguë. »

Ce rôle qu'il s'était assigné, il le continua de son mieux, en publiant, faute d'articles de

presse, une nuée de petites brochures politiques, de pamphlets acérés, mordants, débordants de verve et d'esprit. « Je sens, déclarait-il, que je me transforme dans les entrailles de la terre. On m'a enterré journaliste, je repousse brochurier. »

Cette période est celle, en effet, de sa plus abondante production littéraire. « Je travaille à cinq ouvrages en ce moment et j'en fais réimprimer trois autres, écrit-il en avril 1866. Je ne me borne pas à corriger, j'ajoute. Je ne me borne pas à ajouter, je conçois. Il me pousse un sixième ouvrage, et avec une telle violence, que je m'y mets sur-le-champ. Ah ! quelle enjôleuse que la Muse ! Qu'elle est douce, et cruelle, et despote ! Non, il n'y a pas de pire femme à aimer ! »

De ces écrits, dont le flot incessant jaillissait de sa plume, je ne note que les principaux. D'abord *le Parfum de Rome*, conçu à l'origine comme une sorte de chant d'amour, mélange d'histoire, de poésie, d'effusions religieuses, et dont il fit, presque sans le vouloir, un livre de combat sur les affaires du jour. Livre étrange,

jusque dans sa forme, car la prose, d'un tour poétique, est constamment coupée de stances et de versets. « J'en ai senti le vice, confessera-t-il plus tard. Je ne le ferai plus, et je brise à jamais ce moule fallacieux. » Au surplus, *le Parfum de Rome* est plein d'admirables beautés. Le succès en fut éclatant.

De ce même temps date, sinon le meilleur, du moins le plus illustre de ses livres, *les Odeurs de Paris*. Il désirait en faire une réplique au *Parfum de Rome* : « Je méditais, dit-il, de mettre en présence la ville de l'esprit qui va périr et la ville de la chair qui tue. » Ici encore, sa fougue et son tempérament l'emportent et le tout aboutit à une satire sociale. D'une plume acerbe il passe tour à tour en revue les différents aspects de la grande capitale, il raille ou il flagelle tous ceux qu'il considère comme les ennemis du Bien et les violateurs de l'éternelle Justice ; il met au jour toutes les sentines, il descend dans tous les bas-fonds, il débride toutes les plaies, dénonce tous les ferments de vice, tous les agents de corruption. Il s'y arroge, comme il dit, « la fonction de faire entendre aux persécuteurs de la vérité quelque chose de

cet indomptable mépris par lequel se vengent la conscience et l'intelligence qu'ils écrasent, et de leur montrer dans un avenir prochain l'inexorable fouet qui tombera sur eux ».

Ce pamphlet virulent, brutal parfois, mais toujours incisif et souvent éloquent, eut une vogue incroyable, un retentissement sans exemple. La première édition, de 5.000 exemplaires, fut enlevée dès le premier jour ; il s'en vendit 20.000 autres dans la semaine. De nos jours cependant, avec le recul des années, ces pages de parti pris féroce et de continuelle invective, si brillantes qu'elles puissent être, à qui les veut lire d'une haleine paraissent un peu lassantes. On y remarque plus qu'ailleurs le défaut habituel des ouvrages de l'auteur, l'incertitude de la composition, un peu de décousu dans l'ordre des idées. On y sent trop l'improvisateur prestigieux, le polémiste passionné qui guerroie pour sa cause. Veuillot y reste essentiellement l'homme de l'article quotidien.

Il s'en est d'ailleurs rendu compte, car il termine *les Odeurs de Paris* en rapprochant sa destinée de celle du soldat espagnol qui, prisonnier des Sarrasins et la main fracassée par une

arquebusade, en était réduit, par misère, à jouer de la guitare dans les rues de la ville. « Quelquefois, écrit-il, les Barbaresques et surtout les alguazils — et il n'y en avait pas peu — se moquaient, lui disaient : « N'as-tu pas honte, vieux soldat, de traîner une guitare ? » Il leur répondait : « Laissez libre la main qui me reste, et vous me verrez faire autre chose ! »

Incomparable journaliste, il fut encore, et pour des raisons analogues, un épistolier merveilleux. Sa correspondance publiée — assez mal publiée, pour le dire en passant — est, selon l'expression de M. Jules Lemaître, « avec celle de Voltaire, la plus extraordinaire qu'ait laissée un homme de lettres ». En telle matière, il n'est que de citer. Je choisirai donc deux fragments, d'un ton différent l'un de l'autre, qui donneront une idée de Veuillot dans ses lettres.

Et d'abord, dans la note plaisante, ce petit épisode d'un retour d'Évreux à Paris, en diligence, ainsi qu'on voyageait encore en 1863 : « Voilà un paquet de graisse qui monte, avec un air bête et des salutations de mauvais

augure. Nous n'avions pas fait vingt tours de roue, qu'il me dit gauchement combien il se trouve heureux de voyager avec une *sommité* : « Monsieur, lui dis-je, je suis une sommité enfoncée. — Monsieur, me dit-il, ça n'y fait rien, et on est tout de même heureux de... » Il avait une sacoche au flanc, quelque moustache drôle, des gants louches, un habillement noir. Je ne pouvais pas lui mettre une profession sur la figure : « Qu'est-ce que vous faites dans ce monde ? — Monsieur, je suis chirurgien. » J'avais flairé quelque chose comme cela, mais il me restait des doutes. Je lui demandai si l'air du pays était bon pour les plaies ; il me répondit qu'il était ce qu'on appelle un chirurgien-dentaire, qu'il soignait les plaies de la bouche, qu'il guérissait les cancers de la mâchoire et faisait l'ablation des maxillaires, qu'il était répandu parmi les châteaux, et il me nomma plusieurs comtesses et marquises, et même une duchesse, dans la bouche desquelles il entre comme chez lui ; mais je ne pus lui faire avouer qu'il arrache les dents ; il ne le voulut point. « Enfin, lui dis-je, vous arrachez les dents ? » Il me répondit que la chirur-

gie de la bouche est une branche très importante de l'art, et qu'il a épousé la fille d'un médecin fameux, longtemps professeur au Caire. Il dit plusieurs belles choses sur l'Être suprême, mais il n'avoua pas qu'il arrachait les dents. Cet orgueil mal placé me consola d'être poète ; au moins, j'ai l'humilité d'en convenir. »

Voici maintenant, dans une note opposée, la description d'une promenade matinale dans une de ses villégiatures. « Sous un ciel nettoyé et magnifique, j'ai fait quatre lieues dans l'odeur des foins coupés, au chant de l'alouette et de l'angélus, voyant tous les apprêts du lever de l'aurore, et c'est charmant. Elle a commencé par tirer ses rideaux, et elle a jeté sur la terre un petit sourire d'un bleu rose, qui a tout animé. Soudain se sont dessinées les collines, les arbres ont poussé et les champs, peu à peu, sont devenus verts et blonds, de noirs qu'ils étaient. Puis l'aurore a ouvert sa fenêtre et passé la tête. J'ai vu tout son visage. Il est agréable. C'est une physionomie pâlotte, mais souriante, fraîche, avec une teinte de mélancolie. Quelques étoiles restaient, par-ci par-là,

dans sa coiffure de nuit ; en tombant sur la terre, elles devinrent des ruisseaux et des fleurs. Elle fit sa toilette, et se pommada de tilleul et de foin, avec une pointe de sureau ; c'est son parfum du moment. Son haleine est fraîche ; elle vint jusqu'à moi et me donna une sensation de froid, que j'aurais voulu vous envoyer dans vos taudis de la rue du Bac. Elle s'éclairait de plus en plus, et la terre, de plus en plus, se réjouissait de la voir ; tout s'animait ; les oiseaux éclatèrent en chansons et me firent souvenir de faire ma prière, comme ils faisaient la leur. »

N'est-ce pas assez de ce morceau pour prouver que Veuillot fut véritablement poète ? Peut-être eût-il pu se passer de le démontrer davantage en publiant plusieurs volumes de vers, qui ne sont pas la meilleure partie de son œuvre, mais qui sont cependant loin d'être négligeables. Il se plut toujours à rimer, depuis l'étude de l'avoué Delavigne jusqu'aux derniers jours de sa vie. Il y cherchait un délassement, et en même temps un exercice, car il jugeait, non sans raison, utile au prosateur de s'impo-

ser parfois la discipline du vers. Mais, alors même qu'il s'aventure dans le domaine du rêve, il ne peut s'empêcher de viser à l'action. Ses *Satires*, ses *Couleuvres* contiennent des morceaux vigoureux, des sonnets incisifs et d'une solide facture, peu de pièces d'un accent lyrique. On dirait qu'il surveille son imagination, de crainte qu'elle ne l'égare dans des endroits dangereux. Pourtant, dans un poème trouvé dans ses papiers et publié sous le nom de *Cara*, œuvre inachevée du temps de sa jeunesse, on peut relever certaines strophes d'une inspiration attendrie, assez rare sous sa plume. Tel ce sonnet sur *la Mort des Lilas :*

L'heure suprême des lilas
Est triste autant que chose au monde.
Le ciel sourit, la vie abonde ;
La mort sonne ce premier glas.

Le flot de la sève féconde
Dès l'aurore s'épuise, hélas !
Ils ne sont plus, ces doux lilas,
Ce sourire du ciel au monde.

Et maintenant, herbes et fleurs,
Revêtez vos fraîches couleurs,
Étalez vos splendeurs charmantes.

Vaine est la vie, et tout est vain ;
Voici la mort, la faux en main,
Sous les fleurs du lilas mourantes.

Cette tristesse, cette désillusion, elles se révèlent aussi, mais combien plus poignantes, dans cet autre sonnet, écrit au seuil de la vieillesse :

J'ai vécu, j'ai vieilli. De l'humaine misère
J'ai porté le fardeau tous les jours. Il est grand !
Sans en excepter un, j'ai refait, en pleurant,
Tous les chemins heureux que j'avais sur la terre.

Je sais ce qu'ici-bas le ciel donne et reprend :
Deuil d'amis, deuil d'époux, deuil de fils, deuil de père,
Et deuil public aussi. J'ai bu cette heure amère,
J'ai tenu dans mes bras Valdegamas mourant.

J'ai vu l'esprit de l'homme au mal vouer son culte ;
Vers mon drapeau sacré, j'ai vu monter l'insulte ;
Chez des amis vivants, je me suis vu mourir.

Et parmi ces douleurs humiliant mon âme,
Satan m'a fait sentir son ironie infâme...
O mort ! Combien parfois tu tardes à venir !

Quand il parlait ainsi, il avait repris la bataille. *L'Univers* avait reparu ; de nouvelles luttes avaient surgi, luttes religieuses à l'époque

du Concile, luttes politiques après la guerre, dans la période ascensionnelle de notre troisième République. Il n'avait rien perdu de sa force guerrière, de sa verve enflammée, de l'ardeur de ses convictions ; mais il sentait faillir sa foi dans la victoire, il doutait de l'utilité de son long, de son dur labeur. « J'ai des pensées, écrivait-il, qui courbent les épaules. J'ai tant travaillé, et rien de mon ouvrage n'est fait! Que j'ai mal servi mes amis, et que mes ennemis m'en ont su peu de gré ! J'aurais bien perdu mon temps, si je n'avais assez souvent procuré à quelques bonnes âmes l'occasion de me pardonner. »

Plus vif encore éclate ce sentiment dans ce résumé de sa vie : « J'ai défendu le capital, sans avoir jamais eu un sou d'économie, la propriété, sans posséder un pouce de terrain, l'aristocratie, et j'ai à peine pu rencontrer deux aristocrates, la royauté, dans un siècle qui n'a pas vu et ne verra pas un roi ! »

Ne reconnaît-on pas, à ces constatations amères, l'espèce d'obscur malaise dont il dut fréquemment souffrir? Plébéien par tempérament, classé par ses idées dans le camp aristo-

cratique, la dissonance était constante entre sa nature et sa vie, entre ses opinions acquises et ses instincts profonds. Sorti du peuple, il en gardait l'empreinte. Il s'était longtemps reproché d'avoir quitté, pour vivre au milieu des « bourgeois », les « frères infortunés » parmi lesquels s'était écoulée sa jeunesse. Son cœur demeurait avec eux ; le sang hérité de sa race fermentait encore dans ses veines. Si du peuple il tenait le culte de la force, il en tenait aussi une sorte de secrète défiance, une répugnance involontaire à l'égard de l'autorité. Il était né sans doute pour être un révolté, pour monter sur les barricades. Dans ce rôle, on l'a dit, il aurait été « admirable » et il aurait aujourd'hui sa statue sur l'une des places de nos faubourgs.

S'il combattit dans les rangs opposés, ce ne fut que pour obéir à ses convictions religieuses et à ses conceptions sociales. Il l'a reconnu plus d'une fois. En rappelant la mort de son père : « J'étais chrétien déjà, dit-il ; si je ne l'avais pas été, de ce jour j'aurais appartenu aux sociétés secrètes. » Tout Veuillot est dans cet aveu. Ce fut sa foi chrétienne qui contint ses aspira-

tions, domina ses instinct, refoula ses révoltes. Et, une fois dans la voie où l'avaient jeté ses principes, il alla jusqu'au bout, il fut invariablement fidèle à sa cause et logique avec ses idées. Jamais on ne surprit chez lui une heure de défaillance. Jamais il ne se vit plus rigoureuse unité de doctrine, ni plus continuelle harmonie entre la vie privée et l'existence publique. C'est avec une juste fierté que, dans un de ses derniers ouvrages, il a pu inscrire l'épitaphe dont voici le premier verset :

> Placez à mon côté ma plume,
> Sur mon front le Christ, mon orgueil,
> Sous mes pieds mettez ce volume,
> Et clouez en paix le cercueil.

Je veux croire que ce vœu suprême a été pieusement exaucé et que, semblable aux anciens preux frappés dans la bataille, pour le sommeil sans rêve il gît allongé dans sa tombe, la tête droite, les doigts enlacés, un crucifix sur la poitrine, et près de lui, à portée de la main, sa plume, cette plume vaillante dont il fit une épée !



UNE MUSE

MADAME LOUISE COLET [1]

Dans la pléiade des femmes auteurs qui, stimulées, dit-on, par la réputation de George Sand, fleurirent en France sous Louis-Philippe et le second Empire, l'une d'elles, à son essor, dépassa toutes ses sœurs, non en talent, mais en notoriété. Elle n'exagérera que de peu, quand, arrivée au seuil de la vieillesse, elle évoquera son passé en ces termes : « Aucune des grandes voix du siècle ne m'a manqué. Chateaubriand et Béranger m'ont dit les premiers : « Vous êtes poète. » Lamartine n'a pas dédaigné mes chants de jeune fille ; Balzac et Humboldt m'ont applaudie un soir ; Vigny, Alexandre Dumas, Deschamps et Alfred de Musset m'ont

[1] Conférence prononcée à la Société des Conférences le 14 février 1910.

4

serré la main comme celle d'une sœur; Victor Hugo, de la terre d'exil, me répète sans cesse : « Persévérez. » Fières consolations qui m'ont empêchée de mourir ! »

Nous verrons tout à l'heure qu'à ces différents témoignages il faut ajouter ceux, plus rares et par suite plus flatteurs, de Flaubert et de Louis Bouilhet. L'Académie française consacrait ces jugements, en décernant à Louise Colet, dans quatre concours successifs, le prix de poésie. Sans doute dirait-on aujourd'hui qu'elle détient le « record » des récompenses académiques.

C'est cette même femme, dont, une vingtaine d'années plus tard, Barbey d'Aurevilly écrit : « Ce n'est pas un bas-bleu, c'est le bas-bleu lui-même ; elle s'élève jusqu'à l'abstraction », et qu'il qualifie cruellement de produit monstrueux « de Trissotin et d'une Gorgone ». Encore quelques années, l'invective fait place au silence, ce silence écrasant qu'elle craignait plus que tout au monde, auquel elle eût cent fois préféré les outrages. Maintenant, à peine quelques lettrés se rappellent-ils son nom ; personne ne lit plus ses écrits.

Dans le firmament littéraire, elle ne fut donc

qu'un météore, moins qu'un météore, une fusée, et aujourd'hui, c'est une fusée éteinte, c'est-à-dire moins que rien. Mais il se trouve que cette fusée alluma quelques incendies, dont les victimes s'appelèrent Victor Cousin, Gustave Flaubert et Alfred de Musset. Le reflet de ces feux préserve sa mémoire d'entrer tout à fait dans la nuit. Dans tous les cas, c'est mon excuse pour essayer quelques instants de raviver devant vous une figure qui, d'ailleurs, par ses défauts mêmes, ses outrances et ses ridicules, est assez représentative de la race des muses romantiques, comme une caricature, exagérant les traits distinctifs d'un visage, révèle parfois, mieux qu'un portrait sérieux, le caractère réel de la physionomie.

Ainsi que d'autres romantiques, et non des moins illustres, Mme Colet se composa plus tard une généalogie brillante. Descendante d'une « famille de preux », née dans un « palais provençal », que lui rappelaient les plus somptueuses demeures des patriciens de Gênes, ruinée par un procès qui l'a réduite à vivre de sa lyre, ainsi décrit-elle son enfance. En fait, elle

était née à Aix, le 15 septembre 1810, la septième fille d'un directeur des postes, Antoine Révoil, dont la femme, il est vrai, avait quelques prétentions nobiliaires. C'est dans la famille de celle-ci, au château de Servannes, que se passa une grande partie de son adolescence. Elle semble avoir reçu une bonne culture, avoir étudié sérieusement l'histoire et la littérature française, et appris assez de latin pour lire couramment les classiques.

Le pays même où elle vivait, semé à chaque pas des souvenirs de la domination romaine, exalta de bonne heure son imagination, imprégna son cerveau des visions de l'antiquité. Il faut l'entendre raconter ses impressions d'enfance sur le théâtre d'Arles ou les arènes de Nîmes : « Que de fois je me suis assise sur les gradins de cette belle ruine, tandis qu'un soleil couchant, aussi splendide que le soleil qui éclaira les grands jours d'Athènes ou de Rome, projetait ses teintes pourpres sur le fronton brisé du monument. Là, s'animaient pour moi les scènes de ce monde de l'Attique... » Je vous fais grâce du reste. Certain jour, lisant dans Plutarque comment la comédie des *Nuées* avait pu contri-

buer à la mort de Socrate, elle maudissait Aristophane, le traitait d' « assassin » et le vouait aux dieux infernaux.

Inutile d'ajouter qu'elle exprimait déjà ces sentiments en vers. Elle rimait dès l'âge de dix ans ; à quinze, ses manuscrits eussent composé un fort volume. Ces pièces ne sont pas venues jusqu'à nous ; il est permis de se consoler de cette perte. Selon toute apparence, ce n'était guère pire ni meilleur que ce qu'elle a publié plus tard. En littérature, comme en tout, elle avait du tempérament, mais elle ne fut jamais artiste. C'est ce que son ami Bouilhet insinuera sous cette forme polie : « Vous avez la facilité méridionale ; vous écrivez aussi vite que vous pensez. Cela est merveilleux ; mais cette improvisation, si elle fait jaillir çà et là des vers sublimes, ne constitue que rarement un ensemble irréprochable. » Et c'est ce que Barbey d'Aurevilly reconnaît à son tour en termes moins aimables : « Elle avait reçu dans l'esprit cette espèce de coup de tampon que donnent le ciel et la mer du Midi aux imaginations même vulgaires. Elle avait ce que j'appellerai la poésie marseillaise. »

Le meilleur atout de son jeu, fût-ce en littérature, était son incontestable beauté. Dans son roman de *Lui*, où elle se met en scène, elle se dépeint ainsi, sans modestie, mais avec ressemblance : « La taille svelte, le cou d'un blanc de marbre, une belle tête expressive couronnée d'une abondante chevelure d'un blond doré, des bras d'un modelé parfait et d'une blancheur éblouissante », ces bras dont elle disait un jour : « Vous savez qu'on a retrouvé les bras de la Vénus de Milo? — Où donc? — Dans les manches de ma robe. »

Ce témoignage est confirmé par tous ceux qui l'ont approchée, depuis Musset, qui admire « ses yeux d'antilope », depuis Banville, qui compare les richesses de son corps superbe à un « Rubens ivre de roses », jusqu'à Cousin qui, ayant à décrire la duchesse de Longueville, prend M[me] Colet pour modèle et nous représente sous ses traits l'héroïne de la Fronde. Sans doute, avec le temps, elle s'alourdit un peu ; Diane se transforma en Junon. Elle garda longtemps, néanmoins, le galbe sculptural, le front altier, la bouche exquise, les yeux tantôt veloutés, tantôt voluptueux et brûlants, qui affolèrent

tant de grands hommes et leur firent croire à son génie.

C'est à quinze ans, sur le pont qui relie Tarascon à Beaucaire, que Mlle Révoil fit sa première conquête. Elle a, dans un poème, célébré cette rencontre :

> ... C'est là que m'apparut un jour,
> Debout près de la première arche,
> Un jeune homme triste et pensif.
> Incertaine était sa démarche,
> Son front pâle, son regard vif.
> Les cheveux de sa tête frêle
> Se hérissaient sous le mistral ;
> Flottant autour de son corps grêle,
> Son pauvre habit l'habillait mal.

Ce soupirant n'était pas un haut personnage : un petit greffier de province, sans fortune et fort laid. Coquette et attisant sa flamme, elle fit languir sept ans le pauvre hère. « Il portait mes couleurs », dit-elle, c'est-à-dire des cravates « du bleu de ciel le plus tendre ». D'après le même récit, il mourut de chagrin, quand elle quitta le séjour de Provence. Il lui léguait par testament :

> Deux orangers de Gênes
> Dignes de la serre d'un roi,

Que, durant ses longs jours de peines,
Il avait cultivés pour moi.

Plus tard, au fort de sa vie orageuse, en évoquant cet épisode : « Qui sait, soupirait-elle, si ce n'aurait pas été le bonheur ? » Mais, au fond, elle n'en croyait rien, se sentant faite, selon son expression, non pour « les eaux stagnantes », mais pour « les grandes mers tourmentées ».

Louise Révoil avait vingt-cinq ans lorsque, à la mort de sa mère, elle vint s'établir à Paris. Ses ressources étaient minces et le palais « digne des doges de Gênes » avait fait place à un petit logement, au quatrième étage d'une maison enfumée. Elle n'en rêvait pas moins de conquérir le monde. Elle s'assura tout d'abord un mari : ce fut un compositeur de musique, professeur au Conservatoire, du nom d'Hippolyte Colet, homme doux, discret, timide, sachant s'effacer à propos, juste l'homme qu'il fallait pour tenir l'emploi délicat de compagnon d'une Muse glorieuse et d'une beauté célèbre. Munie de ce porte-respect, elle se lança dans

la mêlée. Elle n'avait encore publié que de simples essais, signés d'un pseudonyme, dans de petites feuilles de province. Elle recueillit quelques-unes de ces pièces éparses, y ajouta quelques poèmes nouveaux, et elle porta le tout chez l'éditeur Dumont. Le succès ne fut pas très vif, assez toutefois pour que le nom de Louise Colet se répandît promptement dans les cénacles littéraires, si nombreux en ce temps, où l'on était en pleine bataille entre classiques et romantiques.

Dans lequel des deux camps se rangerait la nouvelle venue, elle-même alors eût eu peine à le dire. Mais personne ne songeait à lui en demander si long. Lorsqu'elle entrait dans un salon, dans un bureau de rédaction, avec sa « démarche de reine », son fier visage et ses splendides épaules, qu'elle déroulait un petit cahier parfumé et récitait ses strophes d'une voix sonore, chantante, avec des allures d'inspirée, l'assistance était fascinée, l'enthousiasme éclatait en acclamations frénétiques. Après une de ces auditions, Ricourt, directeur de *l'Artiste*, lui déclara tout net qu'elle possédait « le souffle lyrique d'Hugo, avec une forme plus pure ».

Émile de Girardin offrait l'hospitalité dans *la Presse* à son premier roman ; elle rencontrait le même accueil dans les bureaux du *Constitutionnel*, du *Journal des Débats*, de *la Revue de Paris*. Un périodique en vogue, *Paris-Illustration*, publiait ses poèmes à côté de morceaux signés Chateaubriand, Villemain et Jules Janin. C'est à ces surprenants débuts que, bien longtemps après, elle fait allusion en ces termes : « Il y avait à cette époque des directeurs de journaux intelligents, polis, lettrés et hommes de goût... »

L'année 1839 marqua dans la vie de la nouvelle Muse par deux faits importants : elle rencontra Cousin, et elle fut, pour la première fois, couronnée par l'Académie. Il n'est pas, comme on pourrait croire, de corrélation à chercher entre ces événements. Il est prouvé qu'elle ne connaissait pas Cousin quand, le 30 mai 1839, elle se vit décerner le prix de poésie. Le sujet proposé était le *Musée de Versailles* ; elle en fut instruite par hasard, cinq jours avant la clôture du concours, composa la pièce d'un seul jet et fut la lire à Népomucène

Lemercier, qui, dans le camp classique, jouait une manière de personnage. Le vieux poète s'enflamma pour les vers, et surtout pour la poétesse. Le jour où l'on discuta les poèmes, il plaida pour sa jeune amie avec une si chaude éloquence, qu'il emporta pour elle le prix et obtint même, par une faveur spéciale, que la somme fût doublée. A quelques jours de là, il présenta la lauréate à ceux de ses confrères qui avaient embrassé sa cause, Royer-Collard d'abord, ensuite Victor Cousin. De cette visite date la liaison fameuse, qui fut aussi profitable à la Muse que dommageable au philosophe.

Cousin était alors dans toute la force du talent comme dans tout l'éclat de sa gloire. De la Sorbonne, où la jeunesse révérait son enseignement, son prestige s'étendait jusqu'à l'Académie, où il faisait, assurait-on, « la pluie et le beau temps ». Son visage, son allure répondaient à l'admiration que soulevait, parmi ses élèves, sa parole éloquente. « Ce large front, écrit l'un d'eux, ces cheveux flottants, ce regard tout de feu, cette taille élevée, ces gestes étranges et impérieux, cette voix sonore et pénétrante, c'était là l'extérieur d'un homme de génie, s'il

en fut jamais ! » A quarante-sept ans révolus, il gardait un cœur jeune, que la beauté de Louise Colet embrasa d'une ardeur subite. Au premier entretien, il la nomma « sa sœur » ; au second, il l'appela « la fille de Michel-Ange » ; au troisième... il ne fut question ni de fraternité ni de paternité.

Que, chez Cousin, la passion fût sincère, il n'est sur ce point aucun doute. Qu'il ait été aimé, la chose, après tout, est possible. Mais ce qu'on ne peut nier, c'est le côté pratique et fâcheusement utilitaire de cette intimité. Nous en avons des témoignages écrits. Mme Colet était l'auteur d'une petite comédie en vers sur *la Jeunesse de Gœthe*, qui, jouée sans grand succès au théâtre de la Renaissance, n'y avait guère tenu l'affiche. Le 16 juillet 1839, un mois après la visite à Cousin, le directeur de ce théâtre, Anténor Joly, recevait cet hypocrite petit billet du commentateur de Platon :

« Monsieur, je veux vous remercier de la bonté que vous avez eue de me donner mes entrées à la Renaissance. J'y suis allé entendre plusieurs pièces qui m'ont fait plaisir, surtout une charmante pièce appelée *la Jeunesse de*

Gœthe. J'y suis allé avec quelques-uns de mes confrères de l'Académie, MM. Lemercier, Mignet et Pongerville, et je puis vous dire que cette pièce nous a fort intéressés. L'auteur est un de nos lauréats de l'Académie. Mme Colet nous intéresse au plus haut degré, et je crois être l'interprète de beaucoup de mes confrères en vous exprimant le vœu que cette pièce soit un peu plus souvent représentée... Notre amour-propre d'académiciens ne nous permet pas d'être indifférents au sujet de l'aimable auteur..., etc. » Cela était signé : « Le pair de France, Victor Cousin. »

Presque dans le même temps, par l'intermédiaire de Villemain, le protecteur faisait accorder à la Muse une pension officielle. L'année d'après, lettre du philosophe à Sainte-Beuve, avec en-tête du ministère de l'Instruction publique. Cousin venait alors d'entrer dans le cabinet libéral formé par M. Thiers. Le style en est impératif, comme il convient à un homme au pouvoir : « Mon cher ami, voulez-vous remettre ceci (*ceci*, bien entendu, c'est un poème de Louise Colet) à M. Buloz ou à M. Bonnaire, pour qu'il l'imprime soit dans la *Revue de Paris*, soit dans la

Revue des Deux Mondes. On m'enverra les épreuves à la Sorbonne, où je vais coucher ce soir. » Sainte-Beuve remplissait sa mission et recevait ces mots par retour du courrier : « Mille fois merci, mon cher Sainte-Beuve. Un lien de plus est entre nous ! »

Ces services effectifs s'agrémentaient d'attentions, de prévenances, un peu trop affichées. « Durant le court passage de M. Cousin au pouvoir, confessera plus tard Louise Colet, j'eus l'imprudence de me montrer quelquefois au spectacle avec lui. » Le vrai est qu'elle ne bougeait guère de la loge du ministre, l'accompagnait parfois dans les réceptions officielles et se promenait dans son carrosse. Vers ce même temps, comme le Ciel bénissait une union trop longtemps stérile et qu'elle se préparait, selon l'expression d'un gazetier, à « mettre au monde autre chose qu'un alexandrin », on vit le philosophe se rendre en personne à Nanterre, à la recherche d'une nourrice.

On colportait aussi la mésaventure de Cousin sortant un soir de chez la dame et ne trouvant pas de voiture à cause du mauvais temps ; le concierge s'offrait à lui en chercher une ; Cousin,

en attendant, promettait de garder la loge ; la recherche était longue, et les locataires, en rentrant, voyaient avec stupeur le Grand Maître de l'Université mal caché derrière un rideau et tirant gravement le cordon.

Ces anecdotes faisaient jaser et les suppositions n'étaient pas toujours bienveillantes. Alphonse Karr, dans ses *Guêpes*, ne craignit pas de conter tout haut ces histoires, en y joignant d'indiscrets commentaires. Le procédé, sans doute, était peu délicat ; il aurait pu émouvoir l'opinion en faveur de la femme qui en était victime, si elle n'eût, par sa violence, réussi à gâter sa cause.

L'épisode qui va suivre a été tour à tour narré par chacun des intéressés ; entre les deux récits, la seule différence essentielle est qu'Alphonse Karr est persifleur, Mme Colet tragique. « En lisant les *Guêpes*, écrit-elle, je fus d'abord prise de vertige, puis je poussai un cri terrible... N'importe par qui, il me fallait la mort de cet homme ! » Elle vole chez son mari, réclame de lui le sang de l'insulteur ; Hippolyte reste froid et ne veut rien entendre ; elle jure alors de se

venger elle-même : « Je pris pour arme un couteau de cuisine. Me procurer une arme élégante m'aurait paru théâtral ; je ne songeai qu'à agir avec simplicité, comme il convient à une grande douleur. » Elle court chez son ennemi, le trouve sur le seuil de sa porte : « Je ne lui dis que ces mots : « J'ai à vous parler. » Il m'engagea à entrer chez lui, et, comme il se penchait vers la loge de son portier, je le frappai dans les reins. Quelques gouttes de sang jaillirent, le couteau avait glissé !... » Alphonse Karr fit preuve de sang-froid : la désarmer, s'emparer du couteau ne fut pour lui qu'un jeu ; puis, s'adressant à sa portière : « Marie, dit-il, vous laisserez sortir librement madame, et vous, madame, vous m'excuserez de ne pas prolonger cette petite conversation. » A son ami Léon Gatayes, qui arriva sur l'entrefaite : « Ces femmes de lettres, observa-t-il, sont de bien mauvaises femmes de ménage. En voilà une qui vient de dépareiller une douzaine de couteaux. »

Il recevait le lendemain deux visites : l'une d'un homme de police, auquel il déclara qu'il ne déposerait aucune plainte, et l'autre de Sainte-Beuve, venant de la part de Cousin pour savoir

ce qu'il comptait faire : « Rien de sérieux, répondit-il ; l'affaire restera ce qu'elle est, quelque chose de ridicule. » Qui ne connaît l'épilogue de l'histoire, le couteau encadré et accroché à la glace d'Alphonse Karr, avec cette inscription au bas : « Offert par Mme Louise Colet... dans le dos. »

Cette aventure aurait perdu toute autre ; mais la beauté, la poésie, l'amitié d'un grand homme triomphèrent finalement de la malignité publique. A dix-huit mois de là, nous trouvons Louise Colet au faîte de sa gloire reconquise. C'était l'époque où un admirateur, demeuré longtemps mystérieux, publiait à ses frais une splendide édition des œuvres de la poétesse, tirée à vingt-cinq exemplaires et envoyée seulement au Roi, aux princes du sang, à l'Académie française et à quelques personnages fameux, Chateaubriand, Lamartine, Lamennais, Silvio Pellico. Certains chiffres cabalistiques placés à la fin du volume étaient la seule indication livrée à la curiosité publique. On fit bien des suppositions, et le nom de Cousin fut souvent prononcé. C'est de nos jours seulement

que l'on a découvert le généreux Mécène : il avait nom Quesneville, et c'était un vieux pharmacien.

Dans ce même temps aussi, elle se lia avec Béranger et, plusieurs années durant, entretint avec lui un commerce de lettres, sur lequel, si piquant qu'il soit, l'espace dont je dispose ne me permet pas de m'étendre. Et c'est encore dans cette période qu'elle gagna l'amitié de Mme Récamier. Mme Dupin, une amie de Cousin, à la prière de celui-ci, présenta la jeune femme à l'Abbaye-au-Bois. Son succès y fut vif ; les habitués firent fête à la nouvelle recrue, dont la radieuse beauté galvanisa les illustres vieillards qui avaient nom Ampère, Chateaubriand, Ballanche, Mathieu de Montmorency. La maîtresse de maison n'en conçut aucune jalousie, ne s'offusqua même pas lorsque Mme Colet s'installa rue de Sèvres, en face de l'Abbaye-au-Bois, et ouvrit un salon qui rivalisa un moment avec celui de l'incomparable Juliette. On y voyait parmi les assidus Villemain, Patin, Vigny, Pradier, Michel de Bourges, Émile de Girardin, Victor Hugo de loin en loin, sans compter quelques femmes, la plupart, il est

vrai, de condition modeste et de moyenne vertu. Mme Colet y récitait ses œuvres au milieu d'un grand enthousiasme, et on les y chantait parfois, car Hippolyte, ce modèle des époux, mettait les vers de sa femme en musique.

L'activité mondaine ne nuisait pas à la production littéraire. Jamais, tout au contraire, la Muse ne fut aussi féconde. Elle publie coup sur coup romans, nouvelles, poésies de tout genre, dont l'une, sur le *Monument de Molière*, recueillit pour la seconde fois les suffrages de l'Académie, hymnes à la Pologne, à l'empereur de Russie, drames en prose ou en vers, jusqu'à des traductions de poètes italiens. Les grandes revues se disputaient sa collaboration. Malgré ses idées avancées, le Roi l'accueillait aux Tuileries, faisait augmenter la pension que lui servait le ministère de l'Instruction publique.

Ces nuages d'encens étaient faits pour troubler les plus fortes cervelles. Aussi est-ce de ce temps que datent, chez Louise Colet, ces explosions d'orgueil, ces crises de violence, qui toucheront bientôt au délire. Une des premières victimes fut l'excellente Mme Dupin, qui l'avait introduite chez Mme Récamier. Elle reçut, pour

une bagatelle, une bordée d'invectives dont elle eut peine à se remettre : « Ah ! cette scène de domestiques ! écrit-elle à Cousin. Je vivrais des milliers d'années que j'entendrais cette voix. Non, rien ne peut vous donner une idée de mon impression ! »

Un journaliste obscur, ayant hasardé une critique sur un des poèmes de la dame, était par elle assailli en pleine rue et vigoureusement souffleté. Pour avoir risqué, certain jour, une déclaration un peu brusque, Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie, était l'objet d'une scène atroce, qui le laissait plein de stupeur, au sujet d'une vertu qu'il n'aurait pas crue si farouche.

Il n'est jusqu'à Cousin lui-même, qui, malgré sa docilité, ne pouvait s'empêcher de regimber parfois contre le joug de cette Muse impérieuse. Ne sent-on pas comme une sourde exaspération dans cette boutade contre les femmes auteurs, qui éclate sans raison dans sa *Jacqueline Pascal* : « Quoi? la femme qui, grâce à Dieu, n'a pas de cause publique à défendre, s'élance sur la place publique, et sa pudeur ne se révolte pas à l'idée de découvrir à tous les

yeux, de mettre en vente au plus offrant ses
es plus
ne, ses
s inté-
ɔir tous
lement
n était
ınger :
ıde-t-il
ıes qui
»

ı cette
volon-
lier, le
ɔoquet-
Phidias,
ıe sou-
Pradier
jeune
ongues
ıe d'un
en ces
ɔon-là ;
riez lui

une bagatelle, une bordée d'invectives dont
elle eu
de don
des m
voix. N
de mo

Un j
tique s
elle as
souffle
déclara
taire p
scène a
au suje
farouc

Il n
gré sa
regimb
impéri
exaspé
femme
Jacque
à Dieu
s'élanc
se révo

NOVICIAT ST JEAN
DES PRÊTRES DU S. CŒUR
LOPPEM
C.C.P. 694.39

Le Père Supérieur

Vous exprime ses sentiments de gratitude pour votre coopéra-
tion et vous associe de tout cœur aux prières et sacrifices que
la communauté ne cesse d'offrir à l'intention de ses bienfaiteurs.

Que le Sacré-Cœur de Jésus fasse descendre sur vous et
les vôtres ses grâces et ses bénédictions promises pour votre
soutien à notre Noviciat-missionnaire.

yeux, de mettre en vente au plus offrant ses beautés les plus secrètes, ses charmes les plus mystérieux et les plus touchants, son âme, ses sentiments, ses souffrances, ses luttes intérieures! Voilà ce que nous avons beau voir tous les jours, ce qu'il nous sera éternellement impossible de comprendre ! » L'allusion était claire, et tant d'audace effraya Béranger : « Quelle bizarre idée avez-vous eue, mande-t-il au philosophe, de tomber sur les femmes qui écrivent, dans votre *Jacqueline Pascal ?* »

Parmi les lieux où Louise Colet, à cette période de son histoire, tenait le plus volontiers ses assises, était l'atelier de Pradier, le célèbre sculpteur. Tous deux étaient en coquetterie réglée : elle le nommait *mon cher Phidias*, il ripostait *ma chère Sapho*, et personne ne souriait de ces appellations. C'est chez Pradier qu'elle rencontra, en juin 1846, un jeune géant, de robuste encolure, auquel ses longues moustaches tombantes donnaient la mine d'un chef gaulois. Pradier le lui présenta en ces termes : « Vous voyez bien ce grand garçon-là ; il veut faire de la littérature ; vous devriez lui

donner des conseils. » Gustave Flaubert — car c'était lui — n'avait encore rien publié, bien qu'il fût déjà regardé, dans le petit cercle d'amis qui connaissaient ses œuvres, comme un homme supérieur et un futur grand écrivain.

Ce provincial de vingt-cinq ans, assez naïf, un peu sauvage, échappé pour deux jours de sa solitude de Croisset, fut ainsi mis brusquement en présence d'une des célébrités les plus acclamées de Paris. Vêtue de blanc, les pieds dans des mules de satin, soutenant, en sa pose habituelle, de son bras nu, d'une éclatante blancheur, sa tête blonde aux cheveux bouclés, tenant de la main restée libre un mouchoir imprégné de senteurs pénétrantes, elle éblouit, fascina, enivra le débutant de lettres. Il n'eut que peu d'efforts à faire pour lui découvrir du génie. « Je suis fier de toi, écrira-t-il quelques semaines plus tard. Je me dis : c'est elle pourtant qui t'aime ! Est-il possible ? C'est celle-là !... »

Qu'il l'ait, du premier jour, ardemment convoitée, la chose s'explique d'elle-même ; mais qu'il s'en soit suivi une aussi durable liaison,

il faut, pour le comprendre, songer aux conditions spéciales où se trouvait Flaubert et aux contradictions de sa nature étrange. D'âme passionnée et de tempérament fougueux, il n'avait, semble-t-il, jamais encore eu de maîtresse. Si l'on néglige les faciles aventures de sa vie d'étudiant, une seule femme jusqu'alors avait troublé son cœur, une femme rencontrée à Trouville lorsqu'il avait quinze ans et pour laquelle, toute son adolescence, il avait brûlé en secret d'une flamme d'autant plus violente qu'elle ne s'était point déclarée. « C'était, a-t-il écrit, tout le charme du rêve, avec toutes les jouissances du vrai. » Avec quelle promptitude allait se dissiper ce rêve devant les réalités de l'amour !

D'autre part, ce sensuel, ce réaliste, ce sauvage, avec ses accès de colère, ses nervosités maladives et ses brutalités de mots, était au fond un être bon, compatissant, sensible. « Je ne sais pas, confessait-il, envoyer promener les gens qui me parlent avec un visage triste et des larmes dans les yeux. Je suis faible comme un enfant, et je cède. » Et il dira aussi un jour : « Sans l'amour de la forme,

j'aurais peut-être été un grand mystique. »

Ardeur contenue, besoin d'aimer, culte de la beauté plastique, plus tard pitié pour un être qui souffre, qui pleure et qui supplie, de tous ces éléments divers est tissé le lien résistant qui va, pendant huit ans, l'enchaîner à la femme la moins faite pour fixer son esprit et son cœur.

Les premiers temps de cette liaison ne furent qu'un enchantement. Les lettres quasi quotidiennes qu'à chaque séparation Flaubert adresse à sa maîtresse sont pleines de ces enfantillages, ordinaires chez les amoureux, mais qui surprennent néanmoins sous sa plume : « Adieu, ma sultane. N'avoir pas seulement une cassolette de vermeil pour faire brûler des parfums quand tu vas venir ! » Puis il énumère les « reliques » qu'il sort de son tiroir pour évoquer le souvenir de la bien-aimée : un mouchoir, un sachet, une boucle de cheveux, et jusqu'à « une pantoufle ». Il voudrait, pour lui plaire, être beau comme un dieu, avec le col d'ivoire et les cheveux bouclés d'un adolescent grec : « Si tu m'avais connu il y a dix ans ! J'étais frais, embaumant, j'exhalais la vie et l'amour ! » Dans

ce verbiage un peu comique, çà et là des accents d'une passion sincère, mais d'une passion surtout physique : « Je rêve à ton visage, à tes épaules, à ton cou blanc, à ton sourire, à ta voix passionnée, violente et douce à la fois, comme un cri d'amour... Tu donnerais de l'amour à un mort ! »

Les réponses de la Muse ne sont pas venues jusqu'à nous ; mais le roman autobiographique dont j'ai parlé plus haut montre combien elle répondait aux vives ardeurs qu'elle avait inspirées. Certains passages des lettres de Flaubert viennent confirmer ce témoignage. « Ne m'aime pas tant, lui écrit-il un jour, tu me fais mal ! Tu ne sais donc pas qu'aimer trop, ça porte malheur à tous deux ! » Elle ne se plaignait que d'une chose, la rareté de leurs rendez-vous, car Flaubert, absorbé par son labeur de forçat littéraire, continuait d'habiter Croisset et ne venait que de loin en loin à Paris. « L'homme que j'aimais, lit-on dans *Lui*, vivait à la campagne, travaillant en fanatique à un *grand livre*, disait-il... Chaque jour, ses lettres m'arrivaient, et tous les deux mois, quand une partie de sa tâche était accomplie, je redevenais sa

récompense adorée, sa joie radieuse, la frénésie passagère de son cœur. »

Elle n'avait pourtant pas rompu entièrement tout commerce avec Victor Cousin, mais elle ne lui gardait qu'une affection distraite et communiquait cruellement ses lettres à Flaubert. « Merci, s'écriait ce dernier, de l'envoi de la lettre de Platon. J'ai compris le sens de cet envoi... Tu me donnes tout, pauvre ange, ta gloire, ton passé, ton cœur, l'amour des gens qui te convoitent ! »

La dissemblance de leurs natures était cependant trop complète pour que le désaccord ne vînt pas assez vite. La première ivresse dissipée, Flaubert aurait voulu trouver dans cette intimité des joies intellectuelles plutôt que de fougueux transports : « Je voudrais faire de toi, disait-il, quelque chose de tout à fait à part, ni amie, ni maîtresse... On n'aime pas assez son amie, on est trop bête avec sa maîtresse. » Et volontiers, sur ce principe, il oubliait la femme pour ne plus penser qu'à la Muse. Or, c'est là justement, c'est sur le terrain littéraire qu'il leur était le plus difficile de s'entendre. Comment le styliste impeccable, l'artiste imperson-

nel, amoureux de la forme, épris de l'art pour l'art, aurait-il admis l'esthétique d'une femme sentimentale, ne sachant que chanter l'amour, que livrer son âme au public, en des vers d'une facture lâchée, imprégnés, comme disait Flaubert, de « tendromanie féminine » ? Il lui reconnaissait cependant certains dons, de la force dans l'expression, une entente instinctive de la couleur et du relief et le sentiment dramatique. « La nature, lui écrivait-il, s'est trompée en faisant de toi une femme, tu es du côté des mâles. » Aussi s'efforçait-il de la convertir graduellement aux idées qui lui étaient chères, et ses lettres, de plus en plus, au lieu de tendres effusions, n'étaient remplies que de dissertations, de conseils littéraires, quelquefois aussi de critiques.

Ce n'était, en aucune façon, l'affaire de Louise Colet :

« Tu me dis : aime l'art, il vaut mieux que l'amour », lui reproche-t-elle dans un de ses poèmes, et elle s'efforce, à grand renfort d'alexandrins, de réfuter cette thèse, sans parvenir à le convaincre. De ce malentendu naissent leurs premières querelles. La femme déçue ne

peut maîtriser son dépit ; son caractère s'aigrit, la jalousie l'affole, et ce sont des scènes continuelles, qui tantôt impatientent Flaubert et tantôt le bouleversent. « Moi qui m'attendais, gémit-il, que tu allais m'embrasser, pour l'idée que j'ai eue de notre voyage à Mantes. Ah ! bien oui, tu me reproches déjà d'avance de n'y pas rester plus longtemps ! » Une autre fois : « Est-il possible que tu me reproches jusqu'à l'innocente affection que j'ai pour mon fauteuil ? Si je te parlais de mes bottes, je crois que tu en serais jalouse ! »

Il en vient rapidement à ne plus oser l'avertir quand il se rend pour affaires à Paris. Dans l'espoir de la dépister, il abandonne sa chambre accoutumée dans l'hôtel du *Bon Lafontaine* pour une petite pension de la rue du Helder, et ne se risque dans les rues qu'en fiacre, stores baissés, par crainte d'une périlleuse rencontre. Certain jour où elle l'aperçut, elle lui fit, dans la gare de l'Ouest, une si terrible scène, qu'il fallut, pour le dégager, l'intervention des employés. Une autre fois, ayant appris qu'il était en train de dîner, en cabinet particulier, au restaurant des *Frères provençaux*, elle fait irruption

dans la pièce, folle de colère, prête à tuer sa rivale... et trouve le coupable attablé avec Bouilhet, Cormenin et Maxime du Camp.

Au cours même de leurs rendez-vous, les hyperboles de sa maîtresse, ses outrances de langage, provoquaient souvent chez Flaubert l'énervement et le haussement d'épaules. Après une de ces entrevues, elle lui décochait un poème, où elle l'appelait « buffle indompté des déserts d'Amérique ».

— Je fais un pauvre buffle, va ! répliquait Flaubert le lendemain.

Après trois ans d'une liaison cahotée, on ne s'étonnera pas qu'il survînt une première rupture, une séparation sans éclat et sans explication, ou, pour mieux dire, une fugue subreptice de Flaubert, ennemi, comme il le dit, de toutes « les choses solennelles » et surtout des scènes féminines. Au mois d'octobre 1849, il partait pour l'Orient et, avant le départ, il négligeait de revoir sa maîtresse. « Si je n'ai pas été te dire adieu, expliquera-t-il plus tard avec franchise, c'est que j'avais déjà du sentiment pardessus les oreilles. Il m'était resté de toi une grande aigreur ; tu m'avais longuement irrité ;

j'aimais mieux ne pas te revoir. » Pendant ses dix-huit mois d'absence, il ne lui écrivit pas une fois.

Diverses préoccupations, d'ordre très différent, semblent avoir distrait « la Muse » du dépit de se voir lâchée avec cette belle désinvolture. La seconde République battait alors son plein ; les utopies sociales des hommes de février, les agitations de la rue, passionnaient au plus haut degré la fougueuse citoyenne ; elle rêvait de jouer un grand rôle dans la cité future dont elle entrevoyait l'aurore. D'autre part, son ménage lui donnait des soucis. La débonnaire complaisance d'Hippolyte n'avait pu résister à toutes les épreuves infligées à sa longue patience conjugale. C'était maintenant un homme atrabilaire, le teint jaune, voûté avant l'âge, récriminant, geignant sans cesse. Leur intérieur devenait un enfer. Les bons conseils de Béranger ne purent prévenir une séparation à l'amiable, qui fut d'ailleurs de brève durée, car la santé chancelante du compositeur de musique donna bientôt les plus graves inquiétudes. Lorsque sa femme le vit perdu, elle lui offrit de le reprendre ; il accepta ; elle

alla le chercher, le ramena au logis ; deux heures après, il était mort. Ce fut pour sa veuve l'occasion d'écrire une élégie :

Oh ! comme le destin aurait pu nous sourire,
L'un sur l'autre appuyés, si tu l'avais voulu.
Tu le sais, maintenant que la mort t'a fait lire
Dans mon cœur où, vivant, tu n'as jamais bien lu...

Quand Flaubert revint de voyage, il retrouva sa Muse dans une passe difficile, à court d'argent, isolée et découragée. La politique l'avait déçue ; ses poèmes ne se vendaient guère ; Cousin espaçait ses visites. Tout porte à croire qu'elle fit les premières avances ; Flaubert n'était pas homme à lui tenir longtemps rigueur. Les lettres qu'il lui écrivit à son retour d'Orient sont significatives. Dans les premières, il ne montre qu'une vague tendresse, fortement teintée de pitié : « J'aurais dû déjà répondre à votre longue et douce lettre, qui m'a ému, pauvre chère femme. » Un peu après : « Oui, je voudrais que vous ne m'aimiez pas et que vous ne m'eussiez jamais connu..., comme je voudrais ne pas être aimé de ma mère. » Deux mois plus tard, le 1er janvier 1852 : « A vous,

qui m'aimez comme un arbre aime le vent, à toi, pauvre femme que je fais tant pleurer, et que je voudrais tant faire sourire... » Et encore : « Quand je m'éveille, je pense à toi. O mon pauvre amour triste, reste-moi, je suis si vide! »

Nul doute, c'est le raccommodement. Toutefois, dans le cœur de Flaubert, Louise Colet a maintenant une terrible rivale, en la personne de Mme Bovary, qui obsède son cerveau, accapare ses pensées, hante ses jours et ses nuits. Et Flaubert ne cache pas que cette dernière a toutes ses préférences. On se représente de quel air l'orgueilleuse Muse accueille des confidences dans le genre de celle-ci : « Si je te voyais tous les jours, peut-être t'aimerais-je moins. Tu vis dans l'arrière-boutique de mon cœur, et tu sors le dimanche. »

Du moins, avec une belle conscience, persiste-t-il à demeurer son guide, son professeur et son rude censeur littéraire. Elle composait alors un conte en vers, *la Paysanne*, dont Flaubert voulait faire le chef-d'œuvre de son amie. Il corrigeait le manuscrit, l'épluchait vers par vers. Bouilhet l'aidait dans cette besogne, et tous les deux notaient, selon leur

expression, « avec une fureur de cannibales », toutes les épithètes faibles, toutes les expressions défectueuses. Ils crurent que le succès avait couronné leur effort. « *La Paysanne* m'a remué profondément ; c'est superbe ! » écrivait Bouilhet. Et Flaubert reprenait : « La certitude d'avoir contribué à rendre très bon ce qui l'était à peu près m'a donné de la joie. »

Pour moi, j'ai lu *la Paysanne* avec une patience méritoire ; j'aurais voulu en citer ici des passages ; je suis contraint d'avouer que je n'ai pas trouvé deux vers qui supportassent la lecture à haute voix. C'est plat, diffus, lamentablement ennuyeux.

La languissante liaison qui se traînait depuis six ans fut coupée par un intermède dont le héros fut Alfred de Musset. Mme Colet l'avait jadis rencontré chez Nodier, dans le salon de l'Arsenal ; elle le revit douze ans après au Théâtre-Français, où l'on jouait un de ses proverbes. Elle le trouva changé sans doute, mais toujours séduisant, comme en témoigne le portrait qu'elle a tracé de lui : « Son corps amaigri avait peut-être plus de distinction encore,

et la pâleur mortelle de sa tête en augmentait l'expression idéale... Ses yeux caves brillaient d'un feu étrange, ses lèvres étaient presque blanches... Son front seul était resté pur, harmonieux et sans rides ; sa chevelure jeune et frisée l'ombrageait mollement. » Ils causèrent ; en se séparant, elle lui annonça sa visite ; mais le poète la devança ; dès le lendemain, il sonnait à sa porte.

Mme Colet, dans son roman de *Lui*, a publiquement divulgué l'aventure, dépeint la passion de Musset, ses incartades et ses caprices, et profité de l'occasion pour attaquer Flaubert, qui, au courant de tout, supporta stoïquement, dit-elle, cette infidélité, et se borna, pour toute vengeance, à quelques critiques littéraires sur les œuvres de son rival.

Le récit semble assez exact, dramatisé toutefois, selon la coutume de l'auteur. J'en donnerai pour exemple l'épisode du Jardin des Plantes. En s'y promenant avec Musset, tous deux, raconte Mme Colet, s'arrêtent un jour devant la cage des fauves ; un « lion du Sahara », débarqué depuis peu, d'une stature colossale, excite chez eux une vive admiration.

Elle a la fantaisie de lui caresser la crinière ; le lion bondit en rugissant ; Musset y fait écho par un cri de terreur : « Malheureuse ! me dit-il avec une exaltation effrayante, vous voulez donc mourir ! Vous voulez que je vous voie là, sanglante, en lambeaux, la tête ouverte !... » En parlant ainsi, il m'avait saisie dans ses bras et m'emportait en courant, hors de la galerie... »

Adèle Colin, gouvernante de Musset, qui, le même jour, sut l'anecdote de la bouche du poète, remet les choses au point. Ce fut Musset, dit-elle, qui encouragea son amie à caresser le lion ; elle se contenta, par prudence, de le toucher du bout de son ombrelle ; il rugit, elle n'insista pas. Musset en rit beaucoup, mais il n'en fit pas moins, le soir, ce beau sonnet, qui ne figure pas dans ses œuvres :

Sous ces arbres chéris où j'allais, à mon tour,
Pour cueillir en passant, seul, un brin de verveine,
Sous ces arbres charmants, où votre fraîche haleine
Disputait au printemps tous les parfums du jour,

Des enfants étaient là, qui jouaient alentour ;
Et moi, pensant à vous, j'allais traînant ma peine,
Et si de mon chagrin vous êtes incertaine,
Vous ne pouvez pas l'être au moins de mon amour.

Mais qui saura jamais le mal qui me tourmente ?
Les fleurs des bois, dit-on, jadis ont deviné.
Antilope aux yeux noirs, dis quelle est mon amante ?

O lion, tu le sais, toi, mon noble enchaîné,
Toi qui m'as vu pâlir, lorsque sa main charmante
Se baissa doucement vers ton front incliné.

L'intimité dura six mois. Musset, malade et affaibli, fut promptement fatigué de cette Muse emportée. Il n'alla plus la voir qu'à de rares intervalles, puis il n'y alla plus du tout. Alors elle vint chez lui. Quelles scènes il dut subir, on peut l'imaginer d'après le trait suivant. Mme Colet, au fort de la liaison, avait donné son portrait au poète ; il le plaça chez son concierge, avec cette recommandation : « Chaque fois que cette personne viendra me demander, vous répondrez que je suis à la campagne. » Mais, un matin, elle monta tout droit chez Musset : « Qu'as-tu fait de mon portrait ? » Et puis des cris, des injures, des menaces, un épouvantable ouragan... Elle s'en alla enfin, faisant claquer les portes et le laissant anéanti. Elle ne revint qu'au lendemain de sa mort, pour offrir ses services, qu'on se garda bien

d'accepter. Et tout finit par un poème, où elle célébrait leurs amours, dont peu de gens, à cette époque, avaient eu connaissance.

Elle retomba de nouveau sur Flaubert, d'un poids toujours plus lourd. Les lettres du grand écrivain, dans ce lent crépuscule d'une liaison au déclin, dénotent un énervement douloureux, qui souvent touche à la colère : « Toujours sauvage ! Toujours féroce ! Toujours indomptable et passionnée ! Quelle étrange créature tu fais ! » Dans un billet qui date du printemps de l'année 1854, il décrit ainsi leurs rapports : « Je crois que nous vieillissons, rancissons ; nous aigrissons et confondons mutuellement nos vinaigres. » Dans une des dernières lettres, on lit cette phrase bizarre : « J'ai toujours essayé de faire de toi un hermaphrodite sublime. »

Chaque entrevue n'est plus qu'une longue bataille. Un jour où elle l'invectivait avec une fureur acharnée, Flaubert, assis au coin du feu, la tête baissée, ne disait mot ; ses regards tombèrent tout à coup sur une grosse bûche, debout près de la cheminée ; une lueur de sang passa devant ses yeux ; il prit la bûche, et déjà

il marchait sur elle, lorsqu'il eut la brusque vision du meurtre et de ses suites : « Oui, oui, racontait-il plus tard, j'ai entendu craquer sous moi les bancs de la cour d'assises ! »

C'est en janvier 1855, après une scène où Louise Colet était allée le relancer jusqu'en sa retraite de Croisset et dans le salon de sa mère, que Flaubert prit enfin congé de cette terrible amie, par un court billet de dix lignes, où il l'avertissait qu'il ne la reverrait jamais plus. Il tint parole : à trois années de là, quand le succès de *Salammbô* apporta la gloire à Flaubert, elle tenta de forcer sa porte ; il refusa de lui ouvrir. Il est vrai qu'entre temps, elle avait déclaré, dans un sonnet sur *Madame Bovary*, que ce roman était écrit en style de « commis voyageur », et que dans *Lui*, ce livre que Philarète Chasles disait être « pétri de sang, de larmes et de bile », elle l'avait dépeint de telle sorte, que Flaubert, après la lecture, écrivait à Feydeau : « J'en ressors blanc comme neige, mais comme un homme insensible, avare, en somme comme un sombre imbécile. Voilà ce que c'est que d'avoir aimé des Muses ! J'en ai ri à me rompre les côtes. »

Il semble que, pour Louise Colet, cette rupture ait donné le signal de la décadence. Déjà s'étaient détachés d'elle nombre de ses anciens amis. C'était d'abord Sainte-Beuve, qu'elle prétendait contraindre à rendre compte de ses poèmes, et qui, excédé de ses plaintes, répondait à ses sommations avec une cruelle ironie : « Je ne demande qu'une seule chose, c'est de vous admirer en silence... Je vous supplie encore une fois de m'accorder la paix que je n'ai jamais violée à votre égard et de me permettre d'être un critique silencieux et un admirateur de société pour vos œuvres. » C'était Cousin lui-même, qui, craignant un éclat, chargeait prudemment Béranger d'une mission délicate : faire accepter l'idée d'un éloignement temporaire, moyennant un dédommagement qu'elle fixerait elle-même. Béranger, sur le premier point, réussit mieux qu'il n'espérait, mais, sur l'indemnité, le négociateur échoua, malgré toutes ses instances. La délaissée fit preuve de dignité, n'accepta rien, sous aucune forme. Parmi tant de faiblesses, elle avait du moins cette fierté de ne vouloir demander qu'à sa plume la subsistance pour elle et pour les siens.

Le testament du philosophe est muet sur celle qui, pendant si longtemps, joua le premier rôle dans sa vie.

Alors commencent les années douloureuses. Avec les succès de la femme s'évanouit peu à peu la vogue de l'écrivain. Journaux, revues, libraires se dérobent à l'envi devant ses poèmes ou sa prose. Pour vivre, il faut descendre aux humiliantes besognes, faire de la littérature commerciale. Il vint un jour où celle qu'Hugo avait appelée *ma sœur* dut rédiger, dans les journaux spéciaux, des articles de mode, vanter des corsets, des chaussures, célébrer les eaux de toilette, les crèmes pour le visage et les poudres de riz. Plus d'une fois, assure-t-on, on la vit pleurer à chaudes larmes, tout en corrigeant ses épreuves.

Chose singulière, c'est en ce temps qu'elle composa, je crois, sa meilleure pièce de vers, ce sonnet, d'un accent sincère et d'un charme mélancolique, adressé à sa fille :

> Tu t'élèves, et je m'efface,
> Tu brilles, et je m'obscurcis,
> Tu fleuris, ma jeunesse passe,
> L'amour nous regarde, indécis.

Prends pour toi le charme et la grâce,
Laisse-moi langueurs et soucis.
Sois heureuse, enfant, prends ma place;
Mes regrets seront adoucis.

Prends tout ce qui fait qu'on nous aime.
Ton destin, c'est mon destin même;
Vivre en toi, c'est vivre toujours.

Succède à ta mère ravie.
Pour les ajouter à ta vie,
O mon sang, prend mes derniers jours!

Plus que jamais maintenant — peut-être par rancune contre cette société qui a méconnu son génie — elle se lance dans la politique, prêche la révolution, sociale, universelle. Dans le dernier de ses ouvrages qui ait fait quelque bruit, *l'Italie des Italiens*, elle a relaté ses rapports avec les chefs du mouvement révolutionnaire de ce temps et publié ses entretiens avec Garibaldi et avec Mazzini, qu'elle y peint comme des demi-dieux. Il est vrai que, trois pages plus loin, elle se vante également d'avoir fait la conquête du jeune duc de Bordeaux, qui a brigué l'honneur de lui serrer la main, du cardinal Antonelli, qui a causé politique avec elle, assis

sur le même canapé et si près, assure-t-elle, que la « robe couvrait la soutane ».

Dix ans plus tard, quand M. de Lesseps organise de grandes fêtes à Suez pour inaugurer le canal, elle suit le célèbre voyage entrepris par l'Impératrice en compagnie des plus hauts personnages. Mais le récit qu'elle fait de cette expédition est empreint d'amertume. Journalistes et hommes d'État, gens de Cour ou d'opposition, tous, se plaint-elle, la traitent avec froideur, semblent à peine remarquer sa présence, et elle dénonce avec aigreur l'égoïsme, l'indifférence, l'impolitesse de la génération nouvelle. Si, d'un regard sincère, elle eût consulté son miroir, sans doute lui eût-il expliqué ce fléchissement de la vieille galanterie française. Mais il ne semble pas qu'elle ait eu cette idée.

Les dernières années de sa vie furent plus lamentables encore. Les événements de la guerre et du siège ne pouvaient qu'ajouter à son exaltation. On la vit présidente d'un comité de femmes patriotes révolutionnaires ; on la vit, à la tête d'une bande hurlante de citoyennes, promener des drapeaux dans les rues, déclamer

dans les réunions, exercer le triste métier d'excitatrice des passions populaires. Ensuite, c'est l'effacement, la pauvreté, l'oubli. Sa mort même, survenue le 9 mars 1876, ne put rappeler l'attention sur son nom. On emporta son cercueil en province, dans la petite ville de Verneuil, où ses obsèques, qu'elle avait exigées civiles, eurent lieu sans pompe, sans discours, sans éclat. Et j'éprouve aujourd'hui une sorte de remords de m'être tant appesanti sur une figure qui tient si peu de place dans la galerie de l'histoire littéraire.

Peut-être cependant, à l'heure où quelques femmes, dans la poésie ou la prose, sont vraiment la parure et le charmant honneur de nos lettres françaises, et où tant d'autres, sur leurs traces, brûlent d'acquérir une renommée pareille, peut-être, dis-je, n'est-il pas inutile de rappeler à certaines l'erreur d'une de leurs devancières, qui, fière de ses premiers succès, grisée de louanges hyperboliques et persuadée que les dons naturels dispensent d'effort et de travail, confondit, trente années durant, l'abondance avec la richesse, la facilité avec le génie, le bruit avec la gloire.



EDMOND ET JULES DE GONCOURT[1]

Dans la galerie riche et variée des écrivains du second Empire, la figure des Goncourt — je dis bien *la figure*, car ils n'en eurent qu'une à eux deux — occupe une place à part, et leur carrière présente un assez curieux phénomène. Leurs œuvres, en effet, rencontrèrent presque constamment l'indifférence, et parfois même la risée du public. Ils n'exercèrent pas moins sur leurs contemporains une réelle influence, bonne ou mauvaise — en tout cas éphémère — indéniable toutefois et reconnue de tous. Trente années d'insuccès mirent leur nom en vedette et parurent les faire chefs d'école.

Comment s'explique une telle anomalie ? D'abord par la passion qui anima leur vie. On

1. Conférence faite à la Société des Conférences le 19 janvier 1902.

est toujours fort quand on aime, et leur amour des lettres tint de la frénésie. « Je crois, ont-ils écrit, que depuis le commencement du monde, il n'y a guère eu de vivants aussi engloutis, aussi abîmés que nous dans les choses de l'art et de l'intelligence... Nous n'avons aucune des passions qui sortent l'homme d'une bibliothèque, d'un musée. » Rien de plus vrai. Regarder et décrire, ils ne vécurent que pour cela. Ils y vouèrent toutes leurs facultés, toutes leurs pensées et tout leur temps. Ils prirent, a dit Anatole France, « la plume et le papier comme on prend le voile et le scapulaire ». Hommes de lettres, ils ne furent jamais, ne voulurent pas être autre chose. Ils le furent de la tête aux pieds, constamment, sans relâche; ils le furent jusqu'à l'obsession, presque jusqu'au martyre. Une foi aussi ardente ne peut manquer de faire des prosélytes et de susciter des fidèles.

L'action qu'ils exercèrent se justifie encore par une autre raison, par la recherche du nouveau qui caractérise leur talent. Dans tous les genres qu'ils abordèrent, dans l'histoire et dans le roman, ils voulurent rompre avec les traditions anciennes, trouver des procédés,

des moyens d'expression, qu'on n'avait pas employés avant eux, répudier les legs du passé et démontrer avec éclat qu'ils n'étaient que des hommes modernes. Faut-il admirer sans réserve toutes leurs innovations? C'est une affaire à discuter. Mais, en pareille matière, n'eût-on pas réussi, c'est quelque chose que d'avoir essayé. Dans tous les cas, par cette audace, ils devaient éveiller et frapper l'attention.

Enfin — dernière particularité — lorsqu'ils surgirent dans la littérature, il n'était, je crois, guère d'exemple d'une association entre deux écrivains aussi étroite, aussi parfaite, aussi indissoluble, d'une fusion aussi absolue de deux âmes et de deux cerveaux. « Une seule personne en deux volumes », les nommera Théophile Gautier. « Deux frères jumeaux, à huit ans de distance », renchérira Sainte-Beuve. « Edmond de Goncourt, cette veuve ! » dira, après la mort de Jules, Barbey d'Aurevilly. « Dans les œuvres d'esprit, affirmait jadis La Bruyère, rien d'élevé ni de puissant ne peut éclore d'une collaboration. » L'effort de toute leur vie tendit à démentir cette maxime du grand moraliste.

Pour ces divers motifs, les Goncourt constituent un « cas » assez particulier de l'histoire littéraire, un cas presque pathologique, car il y a dans toute leur œuvre quelque chose d'inquiet, de morbide. Ils resteront comme les types représentatifs d'une époque, proche par les années et cependant déjà lointaine, où l'on cultivait la névrose comme une maladie distinguée, où l'on vantait la décadence comme le dernier terme de l'art et comme son suprême apogée. Analyser ce cas et esquisser ces types, c'est l'objet de cette conférence.

Edmond vit le jour à Nancy, le 26 mai 1822, Jules à Paris, le 17 décembre 1830. Quatre ans après la naissance du second mourait leur père, Marc-Pierre de Goncourt, ancien chef d'escadron sous le premier Empire. Ce fut leur mère qui les éleva, avec une pieuse tendresse; ils vouèrent à sa mémoire un culte mérité. C'est avec un moindre respect qu'ils traitent, dans leur *Journal*, leur grand-père, Antoine de Goncourt, qui, lui aussi, prit soin de leur première enfance, « petit vieillard sec et rageur », une courte pipe rivée dans sa bouche édentée, une

canne vissée au bout du bras, qui lui servait surtout à corriger sa cuisinière. Une martyre que cette cuisinière, rossée à tout propos et parfois plongée par son maître dans la pièce d'eau du parc, pour lui « rafraîchir le sang », disait-il, et lui ôter toute idée de mariage... Le souvenir du grand-père Antoine a peut-être éveillé dans l'âme de ses petits-enfants le goût qu'ils eurent toujours pour les personnages excentriques.

Edmond fit ses études à la pension Goubaux, où Alexandre Dumas fils était son condisciple. Il y fut un élève passable, mais peu discipliné, et dont les compositions fantaisistes arrachaient à son professeur cette exclamation prophétique : « Vous, M. de Goncourt, vous ferez du scandale ! » Jules, de complexion délicate, fut longtemps gardé au logis, dans les jupes de sa mère, qui dès lors se cloîtra chez elle et se fit son « maître d'études », un maître doux et vigilant. Aussi plus tard prendra-t-elle ses succès scolaires avec l'orgueil d'un triomphe personnel. Elle trouva pour cette tâche un précieux auxiliaire dans l'aîné de ses fils. Celui-ci, dès cet âge, assume le rôle touchant, fait de tendresse,

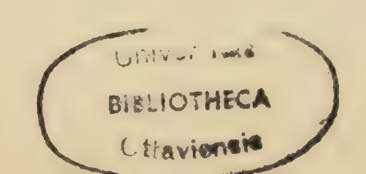
de dévouement, d'indulgence quasi paternelle, qu'il remplira toujours auprès de son cadet. Ainsi se forme entre eux l'extraordinaire intimité qu'Edmond décrit dans *les Frères Zemganno* : « Ils ne s'aimaient pas seulement, ils tenaient l'un à l'autre par des liens mystérieux, des attaches psychiques, des atomes crochus de natures jumelles. Leurs premiers mouvements instinctifs étaient identiquement les mêmes ; ils ressentaient des sympathies ou des antipathies pareillement soudaines ; leurs idées naissaient communes. »

Identité d'ailleurs exclusivement morale. Jamais âmes plus pareilles n'habitèrent corps plus dissemblables : Edmond, solidement charpenté, grand, les cheveux épais, les yeux noirs, le nez court, une grosse moustache, qui, blanchie avant l'âge, achevait de lui donner la mine d'un officier de cavalerie en retraite ; Jules, plus petit, plus frêle, le visage rose et blanc, la moustache effilée et blonde comme sa chevelure, un monocle collé à l'œil, l'air « un peu important ».

On note, de même, quelques nuances appréciables entre leurs caractères et leurs disposi-

tions d'esprit. Edmond est plus tenace, plus sérieux et plus réfléchi ; chez lui la volonté domine et réprime parfois le caprice. Jules est « le charme même », léger, gouailleur et primesautier, laborieux à ses heures, mais aimant aussi à flâner, à rêver, étendu, dans un « nimbe de tabac », plus hardi d'ailleurs que son frère, d'une originalité plus franche. Quand tous deux se promenaient ensemble, Jules marchait en avant, à quelques pas de son aîné. Ainsi fera-t-il dans la vie.

Il faut encore citer comme un trait distinctif la gaieté, la drôlerie de Jules. Les jours de réunions de famille, les vieux domestiques se disaient : « On va rire aujourd'hui, M. Jules vient dîner. » Les enfants l'adoraient, car il savait les amuser avec douceur et gentillesse. On a quelques lettres de lui à la petite fille d'un ami, qui sont aimables et jolies. A l'envoi de deux essuie-plumes confectionnés pour son frère et pour lui, il répond en ces termes : « Ah ! mademoiselle, que de joie et de reconnaissance ! Je vais donc pouvoir essuyer mes plumes, ce qui m'a toujours manqué jusqu'ici ; car je vous confierai entre nous, et tout à fait confidentiel-


BIBLIOTHECA
Ottaviensis

lement, que j'avais l'habitude de les essuyer dans mon mouchoir... Je trouve mon essuie-plumes bien plus beau que celui de mon frère, et je vous écris en me cachant de lui, pour qu'il ne soit pas jaloux. »

La mort de Mme de Goncourt, en l'an 1848, laissait Edmond employé au Ministère des finances, Jules terminant ses classes et décidé, ainsi qu'il l'annonçait à l'un de ses amis, à n'embrasser aucune carrière : « Ma résolution est bien ferme, écrit-il, et rien ne m'en fera changer. *Je ne ferai rien*, pour me servir d'une expression fausse, mais usitée... Je n'ai nulle ambition ; c'est une monstruosité, mais c'est comme cela. » Ce fut lui qui poussa son frère à abandonner son emploi. Possesseurs d'une fortune modeste, mais suffisante à leurs besoins, ils résolurent tous les deux d'être peintres — c'est ce qu'à cette époque on appelait vivre de ses rentes — et pour apprendre le métier, ils commencèrent par faire un grand voyage. En juillet 1849, les frères se mirent en route, à pied, affublés en rapins, une blouse blanche sur le dos, une casquette sur la tête et le sac à

l'épaule. Jules, blond, rose et imberbe, avait l'air d'une jeune fille, et les bonnes gens qui les voyaient passer croyaient Edmond « en bonne fortune, avec une donzelle déguisée ».

Ils visitèrent tour à tour la Bourgogne, le Dauphiné, la Provence, l'Algérie, faisant de l'aquarelle et tenant aussi un carnet, où ils notaient leurs impressions et les menus incidents du voyage. Ils s'enhardirent bientôt jusqu'à envoyer aux journaux quelques-unes de de ces notes. Voir leur prose imprimée les remplit d'orgueil et de joie. « Au fond, dira plus tard Edmond, c'est ce carnet qui nous a enlevés à la peinture et a fait de nous des hommes de lettres. » Un billet du plus jeune, qui date de leur retour, indique cette transition du pinceau à la plume. Il y parle d'abord de ses travaux d'aquarelliste, des études minutieuses de bateaux, d'intérieurs rustiques auxquelles il s'est livré ; puis il annonce qu'il s'amuse, à titre d'essai, à écrire une nouvelle, une nouvelle en dix-neuf chapitres : « J'y ai mis, déclare-t-il, toutes les ciselures de style, j'y ai entassé toutes les audaces de phrases, tous les heurts de mots. » Amour du coloris, tendance au manié-

risme, recherche de la nouveauté, toute l'œuvre des Goncourt est en germe dans cet aveu.

Je dis bien « les Goncourt », car c'est de cette époque que date leur collaboration. Comme il avait naguère, pour suivre son cadet, dit adieu au bureau pour faire de la peinture, Edmond, maintenant, abandonne l'aquarelle pour la littérature. En 1851, tous deux travaillent à un roman, intitulé *En 18..*, un roman, à dire vrai, bizarre de style, saugrenu d'invention, mais sur lequel ils fondent les plus belles espérances. Le manuscrit s'achève dans les premiers jours de novembre ; l'impression est rondement enlevée, et, le 1er décembre, ils se couchent émus et joyeux, attendant le lendemain, qui doit voir la naissance de leur premier volume... A l'aube de ce jour solennel, leur cousin de Blomont, ancien garde du corps, entre en coup en vent dans leur chambre : « Eh ! bien, crie-t-il, c'est fait ! — Quoi, c'est fait? demandent-ils en se frottant les yeux. — Eh ! mais le Coup d'État. » Sur quoi une exclamation douloureuse : « Ah !... et notre roman qui est mis aujourd'hui en vente ! » Et tout de suite : « C'est fait pour nous ! » le

même refrain qui si souvent reviendra sous leur plume, à chaque grand événement coïncidant avec la publication d'un ouvrage.

Le lancement du roman eut lieu deux jours après, mais le public était occupé d'autre chose et le succès fut mince. Sur les mille exemplaires tirés, il s'en vendit soixante ; les autres s'entassèrent au grenier des auteurs ; ils les y retrouvèrent bien des années plus tard, firent un tas dans la cour et allumèrent un feu de joie. Leur seule consolation fut un article de Janin où ils étaient appelés « joyeux bandits, maîtres en style rococo rageur, fantaisistes enfants qui jouent à démonter la littérature de leur grand-père », ce qu'ils considérèrent comme un encouragement.

Ce premier essai fut suivi d'une phase de journalisme. Ils entrèrent d'abord à *l'Éclair*, revue hebdomadaire fondée par leur cousin de Villedeuil, revue dont l'existence fut aussi rapide que le nom. Le guichet d'abonnement s'obstinait à rester fermé. A un visiteur indiscret qui demandait un jour : « Quel est ce Monsieur, là-bas, qui a l'air si triste ? — C'est notre caissier », criait la rédaction en chœur. *L'Éclair*

une fois défunt, ils passèrent au *Paris*, dirigé par le même parent. Ce nouveau stage fut court. Après six mois de collaboration, le *Paris* publiait l'entrefilet suivant, signé par les deux frères : « Lecteur, adieu. Voilà six mois que, tous les mercredis, nous te prenons le bras et causons avec toi. Un livre d'historique biographie nous réclame tout entiers, et, au point où nous en sommes ensemble, je ne vois pas raison à te cacher son titre : cela s'appellera, quand ce sera fini, *les Maîtresses de Louis XV*... Lecteur, si tu nous as écoutés tous les mercredis, merci. Si tu as bâillé, pardonne-nous, comme nous te pardonnons. »

L'ouvrage historique annoncé ne fut cependant publié que des années plus tard. Ce furent les trois volumes sur la duchesse de Châteauroux, Mme de Pompadour et Mme du Barry. D'autres les précédèrent, dont le premier, paru en 1854, fut *l'Histoire de la société française pendant la Révolution*, bientôt suivi d'une étude analogue sur la période du Directoire.

Comment dire l'ardeur acharnée, la fièvre de travail, qui s'empara des deux auteurs pen-

dant la gestation de cette œuvre touffue ? « Point de femmes, point de monde, point de plaisir, point d'amusement, lit-on dans leur *Journal*. Nous avons donné nos vieux habits noirs, et n'en avons point fait refaire, pour être dans l'impossibilité d'aller quelque part. Une tension, un labeur continu de la cervelle, et sans relâche ! » Le résultat d'un tel effort fut un tableau, exact dans chaque détail, mais dépourvu d'ensemble et d'harmonie, une suite d'esquisses, de pointes sèches, d'aquarelles, rappelant le premier métier des auteurs, une accumulation de petites touches précises, une énumération un peu agaçante à la longue. C'est déjà le même procédé qu'on retrouvera dans tous leurs ouvrages ultérieurs, l'enregistrement des faits, le catalogue d'observations, le procès-verbal d'inventaire. C'est de l'histoire qui semble écrite par des amateurs de bibelots ; c'est, du moins, de l'histoire exclusivement documentaire, d'une impartialité qui touche à la sécheresse, de l'histoire sans jugement, sans conclusion, sans idées générales et, trop fréquemment, sans portée.

Cette méthode est d'ailleurs un parti pris

chez les Goncourt ; ils en ont établi les lois, ils en ont donné la formule. Ils n'ont souci que des faits ; ils ne peignent que le dehors. On lit dans leur *Journal* des phrases dans le goût de celle-ci : « Un temps dont on n'a pas un échantillon de robe et un menu de dîner, l'Histoire ne le voit pas vivre. »

L'affirmation est excessive. On est pourtant presque tenté de leur donner raison, quand on lit leur étude sur *la Femme au XVIIIe siècle*, la meilleure à coup sûr de leur œuvre historique, celle où ils sont servis jusque par leurs défauts. Ils avaient conçu le projet de brosser un tableau complet de toute la société française à cette période de notre histoire, un tableau divisé en quatre grands compartiments : *La femme*, *L'homme*, *L'État* et *Paris*. De ce vaste dessein ils ne réalisèrent que la première partie. Leur esquisse de la femme au temps de Louis le Bien-Aimé est vive, légère, pimpante, parfois systématique, toujours superficielle, d'ailleurs exacte en bien des points, notamment pour tout ce qui touche à l'extérieur des choses, costumes, usages, mœurs des salons, méthode d'éducation. Sans doute,

l'âme de la femme n'y apparaît pas tout entière ; on peut pénétrer plus avant dans ses secrets replis. Mais on suit des yeux la mondaine dans ses évolutions diverses, dans les occupations qui remplissent sa journée ; elle se meut devant nous comme une marionnette sur la scène ; on assiste au lever, à la toilette, aux visites, au souper, au petit jeu des coquetteries. C'est une série d'estampes de Fragonard ou de Cochin, enlevées de verve, dessinées d'une main preste, d'un coloris brillant, donnant bien l'impression de la réalité.

Que les auteurs oublient de s'indigner, ou même de froncer le sourcil, aux frivolités qu'ils décrivent, on ne leur en tient pas rancune, car ils nous convient au spectacle et non à un cours de morale ; et tout le monde n'est pas aussi austère que Victor Hugo écrivant aux deux jeunes historiens, de son rocher de Guernesey : « Il y a en moi un côté un peu farouche et sévère pour les dominations frivoles du préjugé et de la superstition. Vous ne satisfaites pas toujours ma mauvaise humeur de solitaire contre les méchancetés et les injustices. Mais tant pis pour moi. Pourquoi suis-je âpre comme

le rocher où je vis, et amer comme l'eau qui m'isole ?... »

Le temps me manque pour apprécier les excursions répétées des Goncourt dans les divers sentiers du pays de l'Histoire ; je voudrais du moins détacher l'étude sur Marie-Antoinette, qui se distingue des autres par le ton et l'esprit. Ils y renoncent, en effet, pour un jour, à leur indifférence voulue. On les dirait séduits par le charme, la grâce, le malheur aussi de la reine. Le portrait qu'ils tracent d'elle, sympathique et souvent ému, ressemble à une apologie. Peu de pièces inédites, mais un récit intéressant, touchant et pathétique, une constante indulgence pour tous les actes de leur héroïsme, un livre presque passionné, qui, de nos jours encore, peut se lire avec agrément... L'histoire réelle de Marie-Antoinette n'en reste pas moins à écrire.

Peut-être les Goncourt se fussent-ils toujours confinés dans l'étude du passé, dans ce qu'on a appelé leur « musée de souvenirs », sans le hasard qui plaça sur leur route l'homme le moins fait pour apprécier la douceur des choses

d'autrefois et l'émotion d'une pièce d'archives, le plus épris d'observation directe et de modernité aiguë, le dessinateur Gavarni. Il les divertit tout d'abord par sa verve gouailleuse, irrespectueuse et débraillée ; il les conquit bientôt par son esprit âpre, incisif, par son regard habile à pénétrer au fond du cœur humain, par son talent puissant à résumer d'un mot le fruit de réflexions profondes. Il exerça sur eux une action décisive. Il leur apprit, lui, le vieux Parisien, l'amoureux du pavé, à regarder autour d'eux, à leurs pieds, à étudier la foule grouillante, le tohu-bohu des boulevards, la misère sordide des faubourgs ; il leur apprit aussi, l'impitoyable scrutateur des âmes, à observer la femme, la femme de l'heure présente, dans ses complexités intimes, à fouiller jusqu'à sa chair vive.

Ce fut par ses conseils, par ses encouragements, qu'ils en vinrent peu à peu à délaisser, à négliger du moins, dans une certaine mesure, l'histoire pour le roman, l'évocation des époques abolies pour la peinture du temps moderne, à courir tour à tour du ruisseau à l'église et de l'hôpital au salon, se penchant sur toutes les

névroses et surmontant tous les dégoûts, visant toujours, partout, à dessiner d'après nature, à apporter dans la fiction tous les traits de la vérité, à ne faire, comme ils disent, que « de la vie vécue ». C'est Gavarni qui les a poussés dans cette voie ; il fut leur premier guide, il demeura leur maître et leur modèle. Lorsque, dans ses lettres aux Goncourt, il les appelle tendrement « mes petits », il ne fait qu'affirmer d'un mot cette paternité spirituelle.

Il faut reconnaître toutefois qu'en changeant de sujets ils n'ont pas changé de méthode, qu'en un genre littéraire qui réclame avant tout de l'imagination, ils demeurent foncièrement documentaires et réalistes, qu'ils usent dans le roman des mêmes procédés qu'en histoire, qu'ils restent des fureteurs et des collectionneurs. *Sœur Philomène*, un des premiers en date et un de leurs meilleurs romans, en est un caractéristique exemple. A un déjeuner chez Flaubert, le 5 juin 1860, Bouilhet raconte une anecdote dont il a été le témoin : une religieuse garde-malade de Rouen s'éprend platoniquement d'un interne de l'hôpital ; un jour, ce der-

nier se suicide; Bouilhet, interne à ce même hôpital, voit la sœur pénétrer furtivement dans la chambre, s'agenouiller auprès du cadavre, verser des larmes silencieuses; alors Bouilhet s'approche du mort, coupe une mèche de cheveux, la met dans la main de la sœur, qui la prend, remercie des yeux, sort sans proférer une parole.

De ce simple récit naîtra *Sœur Philomène*. Mais, avant de prendre la plume, les deux frères se condamnent à la plus pénible besogne. Ils passent de longues semaines dans les hôpitaux parisiens, à suivre des opérations, à regarder souffrir et mourir sous leurs yeux. Dominant leur malaise physique, la répulsion de leurs nerfs délicats, ils prennent des notes, ils rédigent des observations, tandis qu'à côté d'eux le chirurgien ouvre un crâne ou un ventre, ou qu'un malheureux se débat dans les affres de l'agonie. Chaque soir, ils rentrent épuisés, dans un état de nervosité maladive, poursuivis par l'odeur des drogues, par les cris des patients, terrifiés à l'idée qu'ils sont eux-mêmes imprégnés de miasmes putrides, mais convaincus qu'ils remplissent un devoir, qu'ils

s'acquittent d'une mission, martyrs du document, forçats du réalisme.

Germinie Lacerteux procède aussi d'une histoire véritable. Au mois d'août 1862, meurt Rose, leur vieille servante, qui, pendant vingt-cinq ans, a vécu sous leur toit ainsi qu'un chien fidèle, les a soignés dans toutes leurs maladies, a partagé tous leurs secrets, possédé leur confiance au point que, quand ils sont absents, ils la chargent d'ouvrir leurs lettres. Voici qu'au lendemain de sa mort, un hasard leur révèle tout un côté honteux de cette humble existence, toute une série de bas mensonges, de turpitudes, d'orgies, d'indélicatesses et de vols commis à leur préjudice, tout cela mêlé de remords, de crises de désespoir, d'essais de relèvement suivis de rechutes plus profondes.

C'est chez eux, à cette découverte, un trouble douloureux, un écœurement complet, une défiance qui s'étend, selon leur expression, « au sexe entier de la femme », une sorte d' « épouvante de son génie de dissimulation ». Puis, par degrés, l'émotion se fait littéraire ; le cas qui les a bouleversés leur apparaît comme un sujet d'étude. Pour mieux comprendre et mieux dé-

crire, ils entreprennent une descente dans tous les bas-fonds, se hasardent dans tous les bouges et remuent toutes les fanges. Ils se passionnent pour cette recherche, et cette esquisse d'une détraquée vulgaire, dont ils étalent les tares morales et les disgrâces physiques, ils l'écrivent, disent-ils, « dans la fièvre », avec l'ardente curiosité et l'espèce d'allégresse du chirurgien, qui, pour servir la science, opère l'autopsie d'un cadavre.

Ce livre est le plus audacieux de l'œuvre des Goncourt. Il a frayé la voie à tant d'autres romans plus crus et plus outrés encore, qu'il peut sembler assez anodin aujourd'hui ; mais, à l'époque où il parut, il provoqua quelque scandale. La plupart des critiques le jugèrent sévèrement, parlèrent de « fange ciselée » et de « littérature putride », surpris de voir que les mêmes mains qui chiffonnaient naguère les dentelles de la Pompadour prissent plaisir à manier maintenant le torchon d'une fille de cuisine. Ils oubliaient que, pour le réaliste, qu'il soit peintre ou littérateur, tous les sujets se valent, pourvu qu'il s'y trouve « un effet », qu'une seule chose importe vraiment, c'est de

rendre ce que l'on voit avec exactitude, qu'une mare fétide offre, aux yeux de certains artistes, des tons, des reflets aussi beaux qu'un lac immaculé sous la splendeur du ciel.

J'ai pris ces deux livres comme types parmi les romans des Goncourt, et ce sont, en effet, ceux qui, dans leur production littéraire, ont le mieux résisté à l'épreuve des années. D'autres précédèrent ou suivirent, tels que *Renée Mauperin*, *Manette Salomon* et *Madame Gervaisais*, études de psychologie féminine, dont la dernière est la plus travaillée et la plus pénétrante, sans doute, qu'ait enfantée leur plume. Tous ces romans, d'ailleurs, inspirés par le même esprit et composés d'après la même méthode, se rapprochent encore en ceci, qu'ils eurent un égal insuccès. La vogue leur vint plus tard. A leur apparition, ils ne connurent jamais les gros tirages, l'empressement du public. On a peine à imaginer combien les auteurs purent souffrir de cette indifférence. Leurs lettres, leur journal, retentissent de leurs plaintes et de leurs récriminations. « Pas une main tendue, gémissent-ils; les médiocres et les vieux régnant,

l'éditeur un mythe, les petits journaux ne révélant personne, les grands taisant les jeunes gens, des alliés ridicules!... » Un peu plus tard : « Depuis que notre livre a paru, pas une lettre, pas un mot, pas un compliment, même banal, d'un quelconque... Une profonde tristesse de cette ligue du silence! » Une rancune s'amassait en eux, une bile amère qui agissait jusque sur leur constitution physique. L'échec de *Madame Gervaisais* fut, dit-on, l'une des causes directes de la mort de Jules de Goncourt.

J'ai indiqué les procédés littéraires des Goncourt, leur formule artistique, dans les principaux genres où ils ont essayé leurs forces. Je voudrais dire aussi un mot de leur méthode de collaboration. Elle est originale et diffère, j'imagine, de celle employée d'ordinaire dans la composition à deux. Une fois les recherches finies, les notes classées, la documentation achevée, ils causent d'abord longuement du plan général de l'ouvrage ; ils combinent les « effets » et conviennent des « morceaux », souvent préparés à l'avance, qu'ils introduiront dans leur texte. Ces points réglés, chacun

s'enferme dans sa chambre et rédige seul le même chapitre qu'écrit parallèlement son frère. Ensuite, on collationne, on choisit les meilleurs endroits, on coud, on amalgame, jusqu'à fusion parfaite. Du moins est-ce ainsi qu'il procèdent pour les parties capitales de l'ouvrage, pour le commencement, pour la fin ; le reste est fabriqué quelque peu au hasard, tantôt par l'un, tantôt par l'autre, suivant la disposition du moment. Quand tout est mis sur pied, on revise en commun l'ensemble, et l'on ajoute les dernières touches.

Avec le temps et l'habitude, les choses se simplifièrent. Dans les dernières années, l'affinité entre eux fut telle, qu'ils en vinrent à penser et à sentir à deux, avec une simultanéité, une harmonie si absolues, que les formules, les expressions leur venaient identiques et à la même minute. Assis à la même table et en face l'un de l'autre, chacun des deux transmettait à son vis-à-vis la page fraîche qui venait d'éclore : en comparant les deux versions, souvent on les trouvait pareilles. Ou bien encore, chacun proposait tour à tour une épithète, un lambeau de phrase, et la main qui

tenait la plume — celle de Jules, d'habitude — paraissait n'obéir qu'à un unique cerveau.

Au demeurant, que produisit ce travail collectif? Des livres intéressants à coup sûr, mais plus honorables que beaux, plus curieux qu'instructifs, plus étranges qu'amusants, plus exacts surtout que vivants. Dans leurs romans et leurs récits d'histoire, on reconnaît les mêmes défauts et les mêmes qualités. Les portraits de leurs personnages sont bien faits, d'une touche colorée, d'un relief vigoureux, vraisemblables ou ressemblants. Les scènes sont habilement conduites, animées, pittoresques, quelquefois émouvantes; mais elles ne sont unies que par un lien artificiel; chacune d'elles, dirait-on, pourrait s'isoler de l'ensemble. C'est un album d'instantanés, de photographies chatoyantes, dont l'effet ne vaudra jamais celui d'un tableau agencé avec ordre et avec harmonie. C'est, en effet, la caractéristique de leurs meilleurs ouvrages que la composition en est presque entièrement absente ; et c'est surtout par là qu'ils sont devenus chefs d'école. Comme, après tout, c'est plus commode, leurs imitateurs furent

légion. De tant de livres décousus, invertébrés, conçus sans plan d'ensemble, écrits comme au hasard, les Goncourt, disons-le, sont directement responsables.

Ce qu'il faut encore constater, c'est qu'en dépit de leurs investigations sincères, malgré l'accumulation des traits justes, des notes prises sur le vif, l'abondance des observations et la richesse des « documents humains », leur œuvre donne rarement l'impression de la vie. Cela est dû sans doute à leur goût exclusif pour les cas singuliers, pour les curiosités morales, pour les êtres exceptionnels. Ils cherchent constamment l'originalité, et la plupart du temps ils ne trouvent que l'extraordinaire. Ils ont parfois créé des types, ils ont rarement créé des hommes. Leur imagination est d'ailleurs assez pauvre et leur fantaisie laborieuse. De tout cela, pour le lecteur, résulte une vague sensation de malaise.

On les a appelés « les Chopin de la littérature ». Rien de plus vrai, si l'on veut dire par là qu'ils ont, non les premiers, mais plus que personne avant eux, introduit dans leurs livres la sensibilité nerveuse et promené l'archet sur nos

fibres jusqu'à les faire crier. Leurs personnages sont, presque tous, des détraqués, des névropathes ou des hallucinés, sujets à d'inconscientes manies, à des crises de cœur ou de sens dont ils ne sont pas maîtres. Au sortir de ces pages morbides, on sent le désir instinctif de rencontrer une nature fruste et saine, une âme simple et candide dans un corps bien équilibré. On ressemble à un homme qui, trop longtemps nourri de mets chargés d'épices et de viandes faisandées, aspire à la saveur rustique d'un loyal gigot de mouton.

Leur langue est bien celle qui convient à leur littérature. Ils ont un style à eux, un style spécial, qu'ils ont forgé et façonné à leur usage, et c'est certainement un mérite. Mais un style personnel n'est pas forcément un bon style. Ils écrivent pour les yeux, comme d'autres écrivent pour l'oreille. Ils n'ont d'autre but que de peindre, soucieux, non d'exprimer des idées et des sentiments, mais de traduire des nuances subtiles, de fugitives vibrations de lumière. C'est là ce que, d'un mot qui fit fortune, ils appelèrent « l'écriture artiste ». En cette langue

singulière, tantôt précieuse et tantôt crue, raffinée et brutale, Armand de Pontmartin prétendait reconnaître l'indice de leur double origine : aristocrates de race, peintres par vocation première. Il découvrait dans leur façon d'écrire du gentilhomme et du rapin. A mon sens, le rapin domine, et ils pèchent surtout par le goût. La forme d'art qu'ils se sont fabriquée est imagée, papillotante, avec quelque chose d'excessif, de saccadé, de trépidant, qui fatigue à la longue. On est parfois ébloui, non charmé. « Leur incorrection travaillée ignore, dit M. Jules Lemaître, les scrupules des grammairiens. » Et en effet leur phrase, piquée d'épithètes rares et hachée d'incidences, s'affranchit des vieilles règles, se tord et se disloque, allie les mots qui hurle d'être joints. Pour excuser leurs entorses à la grammaire, on a prononcé quelquefois le nom de Saint-Simon. Soit, mais un Saint-Simon qui le ferait exprès, et un Saint-Simon sans génie.

Le pire est qu'ils prétendent ériger en système leurs fautes, leurs négligences. Ils ne se contentent pas de brusquer la syntaxe, de la violer au besoin, ils voudraient encore l'étran-

gler. Mais la syntaxe a tenu bon. Elle a résisté à l'assaut et elle a eu raison de ses audacieux contempteurs. Des écrivains sont venus après eux — un Loti et un Maupassant — qui ont victorieusement prouvé qu'avec les formes les plus simples, les mots les plus usuels et la pureté la plus classique, on peut tout faire sentir, tout exprimer, tout peindre, à une condition cependant, à une condition essentielle, c'est que l'on soit un véritable artiste.

C'est la leçon qu'avec son merveilleux bon sens leur donnait George Sand, quand, après la lecture d'un de leurs premiers livres, elle leur adressait cette belle lettre, que devraient méditer tant de jeunes écrivains, et même quelques-uns qui sont mûrs : « Messieurs, je ne vous connais pas. Je suis une sauvage. J'ai tourné au paysan du Danube, moins la mauvaise humeur, sur les bords de l'Indre. Je ne fais pas de compliments ; je ne suis même pas polie. Croyez donc ce que je vous dis... Vous simplifierez les moyens et vous mettrez de l'ordre dans cette abondance. C'est la jeune école, je le sais. On veut tout dire, tout décrire, ne pas laisser un brin d'herbe dans l'ombre,

compter les festons et les astragales. C'est éblouissant, mais parfois ça l'est trop. Vous verrez que vous arriverez à *sacrifier* comme dans les bons tableaux... »

Leurs défauts comme leurs qualités eussent dû les détourner également du théâtre. Le théâtre, en effet, vit avant tout d'action, et il exige une forme simple, une langue claire, sobre et dépouillée, c'est-à-dire justement ce qui manque aux Goncourt. C'est ce qu'ils ne comprirent jamais. Avec une obstination désolante, ils se sont acharnés à écrire pour la scène. Leur carrière dramatique n'est guère qu'un long martyrologe, une succession de tentatives, presque toutes malheureuses et perpétuellement renouvelées. Le plus complet de ces échecs, le plus retentissant, fut celui d'*Henriette Maréchal*, au Théâtre-Français. C'est un épisode capital dans la vie des Goncourt; on m'excusera de m'y arrêter un instant.

La pièce, d'abord refusée au Vaudeville, puis, au printemps de 1865, lue avec un certain succès dans le salon de la princesse Mathilde, fut proposée, sous ce haut patronage,

à Thierry, administrateur du Théâtre-Français, et, contre toute attente, acceptée par le Comité. La princesse obtenait encore que la censure fît grâce de certaines suppressions demandées au début et que la pièce fût jouée dans son texte intégral. L'interprétation s'annonçait admirable ; Got, Delaunay, Lafontaine, Mme Arnould-Plessy, le dessus du panier. Dire la joie des Goncourt, leur enthousiasme au cours des répétitions, leur illusion jusqu'à la dernière heure, serait chose impossible. Chacun d'ailleurs, directeur et acteurs, les entretenait dans leur espoir. A la veille du grand jour, causant avec quelques amis, les auteurs prévoyaient qu'on les traînerait sur la scène en triomphe, et ils juraient d'y opposer une vertueuse résistance...

Henriette Maréchal fut affichée pour le 5 décembre 1865. Dans les journaux, dans les cénacles, on avait à l'avance fait du fracas autour de cet événement littéraire. Déjà l'on prenait parti pour ou contre, car le bruit s'était répandu, surtout dans le quartier Latin, que la princesse Mathilde avait fait recevoir la pièce ; et comme, tout récemment, la police avait

interdit *Malheur aux vaincus*, de Banville, une partie du public se livrait à des rapprochements. Dès deux heures de l'après-midi, on faisait queue aux abords du théâtre. Dans cette foule, beaucoup d'étudiants. La direction, un peu inquiète, renforçait aussitôt la claque, distribuait force places aux auteurs et à leurs amis.

Au lever du rideau, la salle était houleuse. Le premier acte cependant fut d'abord écouté dans un certain silence ; mais, à la scène du bal de l'Opéra, où les masques échangent de singulières injures : *paillasse en deuil*, *tourneur de mats de cocagne en chambre*, et surtout *abonné de la Revue des Deux-Mondes*, considéré comme la suprême insulte, l'orage éclata formidable, et dès lors ne s'arrêta plus. Aux deux actes suivants, le tapage devint infernal ; les rares applaudissements étaient étouffés sous les huées. Vainement les acteurs, exténués, poursuivaient-ils héroïquement leurs rôles, personne ne les entendait plus. Au milieu d'un groupe de siffleurs, un jeune homme échevelé donnait le signal des clameurs et semblait mener la bataille. C'était Georges Cavalier, surnommé *Pipe*

en bois, qui eut plus tard une célébrité politique. Sous-préfet au 4 septembre, puis secrétaire de Gambetta, sous la Commune directeur des jardins de Paris, mort un peu plus tard en exil, il préludait ainsi à cette brillante carrière.

Pendant cette lutte cruelle, les deux Goncourt, cachés dans les coulisses, s'efforçaient à faire bonne contenance. Mais leur pâleur, leurs visages bouleversés, trahissaient leur souffrance intime. Deux jours durant, confessèrent-ils, le bruit lancinant des sifflets déchira leurs oreilles. La pièce s'acheva dans le vacarme ; Got fut plus de dix minutes sans pouvoir nommer les auteurs. Aux représentations suivantes, on fit quelques coupures. Ce fut en vain, le public ne désarmait pas. Selon l'expression d'un critique, « le paradis semblait peuplé de merles ».

Après six essais infructueux, la pièce quitta l'affiche. Mais l'agitation persista. La publication de l'ouvrage dans les colonnes de *l'Événement* déchaîna de nouvelles colères. Les Goncourt, la princesse Mathilde reçurent une avalanche de lettres anonymes, des injures, des menaces. Des brochures attaquèrent la pièce. Le Père Félix, à Notre-Dame, fulmina contre les auteurs.

Et ces derniers, d'un tel tollé, tiraient quelques consolations. Leurs lettres de ce temps peignent Paris divisé en deux camps, également passionnés, où l'on ne s'occupe d'autre chose que d'*Henriette Maréchal*. Ils croient découvrir à l'affaire « des dessous graves et menaçants ». Ils travaillent, en un mot, à pallier leur défaite selon la méthode bien connue, c'est-à-dire en la magnifiant.

Tout compte fait, *Henriette Maréchal*, relu froidement, sans parti pris, ne paraît guère justifier tout ce bruit. C'est un drame comme tant d'autres, un drame de l'adultère, pas très neuf, un peu languissant. La mise en scène, d'un réalisme qu'on jugeait alors audacieux, le dialogue relevé de mots assez brutaux et laborieusement pittoresques, purent seuls faire croire à un semblant d'originalité. On le vit bien lorsque, vingt ans plus tard, en 1885, un directeur ami reprit la pièce à l'Odéon. On attendait une revanche éclatante ; on écouta religieusement ; on s'ennuya beaucoup. En vain, dans son ensemble, la critique fut-elle favorable : les spectateurs demeuraient froids ; la pièce ne faisait pas d'argent ; et ce fut l'en-

terrement suprême. Il ne resta d'autres ressources au survivant des deux auteurs que de publier un article pour démontrer que le théâtre était décidément un genre arrivé à son terme, que toutes les scènes du monde sont condamnées à se transformer rapidement en basses parades foraines, en exhibitions de femmes, en « exercices de chiens savants ».

De la chute d'*Henriette Maréchal* datent, dit-on, pour Jules de Goncourt, les premiers symptômes apparents du mal qui devait l'emporter. Ses lettres, de ce jour, dénotent une secrète amertume, un énervement douloureux qui tourne graduellement à la monomanie. Ce n'est d'abord qu'une sorte d'agacement, de pessimisme général, encore égayé çà et là par une pointe de verve comique. Au mois d'août 1867, il s'installe à Trouville : « Horrible, cette année! écrit-il. Rien que des paquets de bourgeois, des mères poussinières sur la plage, des monstres dans l'eau, et, à table d'hôte, des femmes à barbe, qui causent des derniers articles de M. de Rémusat dans la *Revue des Deux-Mondes*... M. Thiers se promène ici tous les jours, habillé

tout en blanc. On dirait Polichinelle voué à la Vierge ! »

Ce reste de gaîté s'éteint, disparaît peu à peu, fait place à une mélancolie que rien ne peut distraire. C'est ensuite une horreur du bruit, qui dégénère en obsession. En quelque endroit qu'il aille, partout le bruit détesté le poursuit. Il lui semble avoir, assure-t-il, « une oreille dans le creux de l'estomac ». Il en vient à haïr jusqu'au chant des oiseaux ; il est, dit-il, tenté de crier au rossignol : « Veux-tu bien te taire, vilaine bête ! » Sa dernière lettre publiée se termine par ces mots : « Toujours ce diable de bruit ! Où donc est le silence sur la terre ? » Ce silence tant cherché, il allait le trouver bientôt, non pas sur la terre, mais dessous, le grand silence que rien ne trouble...

Les premiers mois de l'an 1870 ne furent pour lui qu'un long supplice. Il s'obstinait encore à travailler par crises, s'enfermant trois ou quatre jours de suite, avec son frère qui ne le quittait pas, sans parler à personne et sans voir âme qui vive, s'acharnant à ciseler des phrases ; après quoi, épuisé, brisé, anéanti, il s'étendait sur un divan, y passait des journées

entières, fumant de gros cigares, le regard vague et la pensée absente. « Jules, où es-tu ? » lui demandait Edmond. Il répondait : « Dans les espaces... vides ». Il vint une heure où on l'entendit murmurer : « Je sens que je ne pourrai plus travailler, plus jamais ! » Et ce jour-là, son frère comprit que la fin était proche.

Il s'alita le 17 juin, tomba presque aussitôt dans l'état semi-comateux, et les médecins constatèrent une lésion à la base du cerveau. L'agonie fut cruelle, avec des convulsions, des visions d'épouvante, des gémissements, des cris, parfois aussi le geste machinal d'écrire, avec une plume fictive, sur du papier imaginaire. Le 20, il expira, à l'âge de trente-neuf ans, et son visage reprit cet air de calme et de sérénité qui marque si souvent la victoire de la mort sur les agitations de la vie. Le surlendemain, on le conduisait au cimetière, parmi une foule émue, où l'on comptait tous ceux dont les noms marquaient dans les Lettres. Soutenu par deux amis, aveuglé par les larmes et buttant à chaque pas, Edmond, les cheveux blanchis en huit jours, suivait le convoi de son frère ; et la

pitié des assistants se détournait du mort pour aller au vivant, à celui qui, rentré chez lui, jetait sur le papier ces phrases désespérées, les plus simples, les plus sincères sans doute qu'il ait jamais écrites : « Dire que cette liaison intime et indissoluble de vingt-deux ans, dire que ces jours, ces nuits, passés toujours ensemble depuis la mort de ma mère, dire que ce long temps pendant lequel il n'y a eu que deux séparations de vingt-quatre heures, oui, dire que c'est fini, fini à tout jamais!... Dans quelques heures va entrer dans ma vie, si remplie de cette affection, qui, je puis le dire, était mon unique bonheur, l'épouvantable solitude du vieil homme sur la terre! »

Cette douleur fraternelle est émouvante et vraie. Mais ce qu'il convient d'ajouter, comme un trait bien frappant d'une âme tout entière possédée par la littérature, c'est que, brisé, déchiré de souffrance, il prenait son cahier de notes et rédigeait d'une main tremblante une description détaillée, minutieuse, implacablement réaliste, des derniers instants de son frère et des phases de son agonie, une description qu'il destinait à la publicité. Et à ceux qui,

plus tard, le taxeront de manque de cœur, il répondra avec bonne foi que, pour l'histoire des lettres, il a cru utile de donner « l'étude féroce de l'agonie et de la mort d'un homme mourant de la littérature et de l'injustice de la critique ».

Cette dernière assertion est-elle rigoureusement exacte ? La mort précoce de Jules fut-elle vraiment causée, comme l'a dit Théophile Gautier, par le chagrin de n'avoir pu capter les faveurs banales de la foule et « le suffrage des imbéciles » ? On ne peut nier qu'un être aussi impressionnable n'ait physiquement souffert de ses déceptions répétées, que les échecs constants n'aient déterminé l'ébranlement qui a fait craquer la machine. Il semble bien, toutefois, qu'il soit mort, avant tout, de la vie qu'il s'était choisie, de cette vie que son frère lui-même, dans une heure de franchise, caractérisait en ces termes : « Il n'aimait ni la campagne, ni le monde ; il avait une certaine paresse du corps. Sa pensée n'était donc pas un moment enlevée à la littérature... Et quand la littérature devient ainsi la maîtresse exclusive d'un cerveau, le médecin voit dans cette préoc-

cupation unique et fixe un commencement de monomanie. » Il faut noter ce significatif aveu. La mort du cadet des Goncourt, c'est la revanche de la nature sur tout l'artificiel d'une existence purement livresque.

Pendant près de six ans après son deuil cruel, Edmond se sentit, déclare-t-il, incapable de travailler. Il songea même à renoncer aux Lettres, à se contenter de sa part dans l'œuvre collective. Peut-être, pour sa renommée, eût-il mieux fait d'adopter ce parti. Personne n'eût pu démêler son apport dans l'association, et l'on eût dit « les deux Goncourt », en les mettant l'un et l'autre au même plan. Mais la tentation fut trop forte, et il reprit la plume. « La canaille de vie ! s'écrie-t-il dans une lettre à Alphonse Daudet. Et l'on y tient tout de même, pour commettre encore quelques bouquins ! »

Sa rentrée s'opéra par *la Fille Élisa*, étude des bas-fonds parisiens, qui vise à être une œuvre de pitié sociale, livre qui fit d'abord scandale, mais qui plus tard, adapté à la scène, bénéficia d'une certaine vogue. Viennent ensuite alternativement des biographies historiques, biogra-

phies d'actrices, de danseuses, de chanteuses — *Sophie Arnould*, la *Clairon*, la *Guimard*, la *Saint-Hubert* — et des romans naturalistes — *Chérie*, *la Faustin*, *les Frères Zemyanno* — dont certains jouirent d'une notoriété passagère, plutôt due, semble-t-il, au sujet qu'à l'auteur. Malgré tout, l'on peut dire que l'œuvre des Goncourt s'arrête à l'an 1870. On vit bien, par ce qui suivit, qu'ils n'avaient qu'un cerveau pour deux, que leurs talents jumeaux étaient trop fortement soudés pour survivre à l'amputation.

C'est cependant à cette seconde période, à la période de solitude, que se réfère celui de leurs écrits auquel seul peut-être écherra la chance de surnager, dans le grand naufrage de leur œuvre. Je veux parler du *Journal des Goncourt*, entrepris du vivant de Jules, mais repris, continué et achevé par Edmond au cours des trente dernières années de sa vie. Il s'ouvre au 2 décembre 1851, le jour fameux qui, dans l'histoire de France, marque la date du coup d'État, mais qui, au calendrier des Goncourt, est celui de la mise en vente de leur premier volume. Il se termine en 1895, un an avant la mort d'Edmond. Dans l'intention primitive des

auteurs, ce devait être l'expression de leur pensée intime sur les incidents quotidiens, quelque chose, déclarent-ils, comme « leur confession de chaque soir ». Avec le temps — et surtout quand Edmond fut seul — ce fut plutôt la confession des autres. Tout ce que le mémorialiste entend, surprend, voit ou soupçonne, il le consigne tout au long, sans ménagement et sans contrôle. Ces neuf volumes constituent donc un document précieux, encore que sujet à caution, une mine immense d'informations, qui doivent toutes être vérifiées.

Ils constituent aussi — et c'est là leur plus grand mérite — un document psychologique, suggestif, amusant... et exaspérant au possible. Quand on a lu la première page, on poursuit jusqu'à la dernière, avec un intérêt soutenu et une irritation croissante. On y prend sur le vif tout le fort et le faible de l'esprit des Goncourt, leur rage de tout décrire par des formules parfois baroques, le grossissement qui, sous leur plume, déforme les moindres objets, cette passion de l'extraordinaire qui leur fait accepter comme vrais les commérages les plus invraisemblables et les contes les plus fabuleux, la

sincérité indéniable qui les porte à ne rien céler de ce qui frappe leurs yeux ou leurs oreilles, quitte bien souvent à ne pas voir très juste et à ne pas très bien comprendre, enfin, et par-dessus toute chose, leur penchant exclusif à ne jamais envisager, fût-ce dans les plus graves événements, que le point de vue littéraire, à ne considérer les drames les plus poignants que comme matière à fabriquer des phrases.

Ce qui ressort encore de ces confidences ingénues, c'est leur foi invincible en leur propre talent, la ténacité d'espérance qui, après le bref abattement causé par chaque nouvel échec, les fait se redresser, retourner à leur écritoire et en appeler avec une confiance opiniâtre au jugement vengeur de l'avenir. N'est-ce pas Edmond qui, après avoir rapporté les propos d'un savant affirmant que le monde n'a plus que quelques millions d'années d'existence, s'écriera d'un ton convaincu : « Et c'est pour ça que mon frère et moi aurons tant travaillé, pendant toute notre vie ! » N'est-ce pas lui également qui écrit sérieusement qu'en certains pays éclairés, comme la Norvège et le Danemark, un homme qui se respecte ne voudrait pas se mettre

au lit sans avoir lu une page de *Chérie* ou de *la Faustin?* Un voyageur le lui a dit, et il ne conçoit aucun doute.

Vanité qui prête à sourire, mais qui désarme aussi par sa sincérité candide, et qui s'explique d'ailleurs par le touchant effort de certaines amitiés fidèles à bercer d'illusions la vieillesse de ce laborieux. Grâce à cette conspiration pieuse, il put se croire, au déclin de sa vie, l'un des grands écrivains du siècle, le continuateur de Balzac, le père de toute l'école moderne... Il s'en alla ainsi dans une fumée d'encens et dans une lueur d'apothéose.

Le temps, justicier implacable, a vite remis les choses au point. L'œuvre des deux Goncourt n'a pas gagné au recul des années. Leurs livres, selon l'apparence, dureront beaucoup moins que leur nom. Ils représentent, dans l'histoire littéraire, un essai méritoire, un effort désintéressé, qui n'a que médiocrement réussi; car il a manqué aux Goncourt ce qui ne s'acquiert pas, l'étincelle de génie, ou du moins les dons naturels, sans lesquels ne se crée nul chef-d'œuvre durable. Mais si, contre leur opinion, ils n'ont pas fondé

une école, ils nous ont légué un exemple, l'exemple d'existences entièrement consacrées à la poursuite d'un idéal rêvé et à la réalisation d'une forme d'art nouvelle. Avec une patience inlassable, au prix d'un labeur incessant et parfois de réelles souffrances, ils s'efforcèrent à nous donner ce qu'ils prenaient pour des merveilles. On ne saurait leur en vouloir si ces merveilles ne furent que des curiosités.



ALBERT VANDAL

N'arrive-t-il point parfois à ceux qui font métier d'écrire qu'en traçant le portrait d'un personnage, soit réel, soit fictif, ils lui prêtent, sans s'en rendre compte, des traits qui s'appliqueraient plus exactement à eux-mêmes, et qu'ils se dépeignent ainsi sous un nom supposé? On peut se demander si quelque réminiscence de ce genre ne fut point le fait de Vandal, lorsqu'il décrivit en ces termes, dans son éloge académique de Léon Say, la jeunesse de celui dont il occupait le fauteuil : « En compagnie de jeunes gens de son âge, et de situation égale, il allait au plaisir et au mouvement ; le monde, le bal, les sociétés diverses, la littérature et l'art, les affaires, l'amusaient tour à tour et le captivaient. On le rencontrait dans nos théâtres, dans nos musées, dans nos promenades, sur

nos boulevards, sensible aux aspects divers de l'activité humaine et sensible à la beauté des choses, amoureux de Paris, de la ville sans pareille qui mêle tant de grâce à sa grandeur. Puis, au lendemain de cette vie qui se dispersait sur mille objets et semblait n'en cueillir que la fleur, une série d'articles signés de lui fut presque une révélation. » De ces touches délicates, il n'en est pas une, semble-t-il, que ne doive fixer sur la toile quiconque prétend peindre Vandal. Et l'on pourrait encore y ajouter ce que, quelques lignes plus loin, il dit de son prédécesseur : « Les amitiés qui lui vinrent à cette première heure sont restées celles de la dernière ; elles ont fait côte à côte avec lui la traversée de la vie. »

Tel j'ai connu Albert Vandal au temps lointain de notre commune jeunesse, et tel il demeura, avec une nuance de gravité et de désenchantement en plus, lorsque plus tard la gloire se posa sur son nom. Peu d'hommes, au cours de l'existence, restèrent plus constamment pareils et fidèles à eux-mêmes, gardèrent, parmi les circonstances mobiles, une plus har-

monieuse unité. Au physique même, il avait peu changé. Comme je le vis, quinze jours avant sa mort, causant avec animation dans son cabinet de travail, ainsi je le retrouve, quelque trente ans plus tôt, au fond de ma mémoire : mince, effilé, gracile, sa haute taille prise dans un vêtement étroitement ajusté, la tête petite, portée très droite, les traits irréguliers, mais fins et distingués, le nez légèrement relevé, la bouche cachée sous une forte moustache, le menton court, presque fuyant, les yeux enfoncés dans l'orbite, des yeux voilés de myope, pénétrants cependant, caustiques, au regard volontaire ; un abord un peu froid, que le monocle à l'œil, la parole réservée, rendaient intimidant pour ceux qui le connaissaient mal ; des gestes saccadés, nerveux, qui semblaient retarder sur la pensée rapide ; et, sur tout cet ensemble, une élégance native, une simplicité raffinée, le frémissement contenu d'une âme impressionnable, un charme indéfinissable et prenant.

A ranimer cette physionomie familière, à évoquer celui qui fut l'exquis compagnon de ma vie, j'éprouve une émotion qui, si je m'é-

coutais, paralyserait ma plume. Il s'y mêle cependant une amère et secrète douceur à parler de celui qui ne peut plus m'entendre, à rendre à sa mémoire l'hommage qu'avec son horreur de la louange, il eût naguère arrêté sur mes lèvres. Heureux si je pouvais, à ceux qui l'ont connu, procurer un instant la consolation du souvenir, à ceux qui l'ont seulement admiré dans ses œuvres, donner une raison de l'aimer.

Albert Vandal est né, le 7 juillet 1853, d'une lignée d'administrateurs, formés à la grande école impériale. Son grand-père finit sa carrière comme inspecteur des Douanes, au Havre. Son père, Édouard Vandal, d'abord inspecteur des Finances, puis directeur des Contributions indirectes, enfin, en 1862, directeur général des Postes et conseiller d'État, fut l'un des dévoués serviteurs de Napoléon III et l'un des fonctionnaires modèles de ce temps reculé où la règle commune, pour qui prétendait réussir dans un emploi public, était l'aménité des formes alliée à la plus stricte et rigide discipline. Albert avait à peine onze ans quand il

perdit sa mère ; il retrouva, quelques années après, chez la seconde femme de son père une tendresse et des soins qui adoucirent l'amertume de cette perte. A celle qui avait assumé la tâche de former sa jeunesse il voua une gratitude, un culte respectueux, qui ne se démentirent jamais.

Sauf de rares exceptions, rien ne ressemble plus à l'enfance d'un homme ordinaire que l'enfance d'un homme supérieur. L'exemple de Vandal n'est pas pour infirmer cette règle. On se rappelle toutefois que, dans ce premier âge, il témoignait peu d'empressement à s'associer aux ébats de ses jeunes camarades et que son grand plaisir était d'errer tout seul dans des coins écartés, *une baguette à la main*, en se racontant des histoires, et spécialement des contes de fées. Il faut noter ce goût du merveilleux chez celui qui sera plus tard l'historien de Napoléon, et il faut noter aussi l'origine d'une particularité, bien connue de tous ceux qui ont vécu près de Vandal : je veux parler de ces fragiles baguettes de coudrier, qui ne quittaient jamais sa table de travail, qu'il emportait dans tous ses déplacements. Quand il préparait un

ouvrage, il arpentait la chambre, tournant une baguette dans ses doigts, et composait ainsi la page qu'il écrirait ensuite ; l'inspiration ne lui venait qu'avec cet adjuvant. Il a longtemps rougi de cette manie inoffensive, jusqu'au jour où il découvrit que Mme de Staël, avant lui, avait eu cette même habitude, ce qui lui fut d'une grande consolation.

Dirai-je encore qu'au lycée Bonaparte, aujourd'hui Condorcet, où il fit ses études, son professeur de rhétorique, M. Gaucher, homme d'esprit, lettré délicat, avait coutume de lire à sa classe, chaque semaine, l'un des « discours français » de son brillant élève, en le proposant pour modèle? L'année 1870, Vandal, avec un de ses condisciples, reçut mission de composer les vers traditionnels pour la Saint-Charlemagne. En couplets alternés, ils célébrèrent à qui mieux mieux, l'un les beautés de l'externat, les douceurs de l'indépendance, l'autre les rudes bienfaits de l'internement au collège et les joies austères de la règle. Le chantre de la fantaisie était Albert Vandal ; le fervent amoureux de l'ordre et de la discipline s'appelait Francis de Pressensé...

Le premier prix d'histoire que Vandal remporta, cette même année, au concours général, fut l'occasion de ses débuts dans la littérature. Son père, pour récompense, lui promit dès lors un voyage en Suède et en Norvège ; c'est le voyage qu'il racontera dans le livre charmant dont je parlerai tout à l'heure. Mais cette promesse, la guerre d'abord, puis des études de droit, puis les obligations du service militaire, en retardèrent successivement la réalisation. Arrêtons-nous auparavant sur Vandal dragon à Compiègne, soldat discipliné, mais cavalier médiocre, et spécialement mal doué pour les exercices gymnastiques. De ses insuccès en ce genre, il prit une revanche éclatante un jour d'inspection générale. Le grand chef, avant la voltige, voulut poser quelques questions aux volontaires d'un an notés pour obtenir un grade ; quand il vint au dragon Vandal, il le pria de dire ce qu'il savait sur Marengo ; il resta stupéfait de ce qu'il entendit : emplacement de chaque corps, tant français qu'autrichien, récit exact, clair, coloré, des différentes phases de l'affaire, aucun détail ne fut omis par ce soldat de deuxième classe. Le général, con-

fondu et ravi, ne put moins faire que d'accorder à ce surprenant cavalier la faveur qu'il souhaitait le plus : il le dispensa de voltige. Mais, malgré cet adoucissement, Albert Vandal conserva toute sa vie, de son passage à l'escadron, une horreur de l'équitation, qui s'étendait, dans une certaine mesure, aux professionnels de ce sport. « Vous détestez donc les chevaux ? lui demandait-on un jour. — Pas les chevaux, répliqua-t-il en riant, mais ceux qui leur tiennent compagnie. »

Le voyage en Scandinavie, si longtemps ajourné, eut enfin lieu dans le cours de l'été 1875, avec un charmant compagnon, qui demeura celui de toute son existence, Adrien de Montebello. A la veille du départ, un ami de son père rencontra le jeune voyageur : « J'espère bien, lui dit-il, que vous écrirez au retour vos impressions de touriste, et pas seulement pour votre famille. » Il eut un geste de défense : « Écrire, moi, à mon âge ! Mais non, mais non ! » Il écrivit pourtant, et même il publia, et ce fut le petit volume qui porte le nom d'*En karriole*, — karriole avec un *k*, pour la couleur locale.

Vandal n'avait pas encore vingt-trois ans ; le livre a tout le charme et la fraîcheur de la jeunesse. Alerte, gai, pimpant, varié de ton, il résout le problème d'un récit de voyage amusant pour ceux mêmes qui ne voyagent jamais, et l'on y rencontre déjà ce goût de la beauté qu'il eut à un degré si rare, cette sensibilité d'artiste, qu'émeut la coloration fugitive du ciel ou de la mer, ou la pittoresque vision d'un coin de paysage, ou la noble ordonnance d'une église, d'un château, d'un vieil hôtel de ville. Les descriptions y sont charmantes, riches de couleur, vraiment évocatrices.

L'historien s'y révèle aussi ; le récit est souvent coupé par le rappel des scènes émouvantes ou tragiques auxquelles ont assisté les villes ou les sites qu'il traverse, et ce sont de petits tableaux, brefs, saisissants, d'un crayon ferme et sobre. Enfin, chose rare sous une plume de vingt ans, on y sent un respect profond du passé, de la tradition, et une sorte de grave tendresse pour tout ce qui a trait aux gloires défuntes de la patrie. Telles ces lignes émues qu'il écrit, à propos d'Upsal, sur la démolition des beaux « collèges gothiques, » qui, dans le Paris du vieux

temps, faisaient cortège à la Sorbonne : « O mon Paris ! Pourquoi avoir détruit ces monuments du moyen âge, ces collèges où les savants d'autrefois ont appris, lutté et enseigné ? Nous les avons vues dans les images de l'ancien Paris, ces bâtisses vénérables, groupées autour de la Sorbonne, hérissant la montagne Sainte-Geneviève de tours et de clochers bizarres. En les détruisant, Louis XIV et Louis XV ignoraient sans doute qu'ils rompaient la chaîne des temps et préparaient la voie à ceux qui ont voulu tout détruire. Les vieilles institutions s'attachent aux vieux monuments qui les ont vues naître et se développer ; détruisez ces asiles séculaires, elles s'écrouleront. Le démolisseur n'est qu'un révolutionnaire inconscient. »

Ce tour sérieux et cette maturité précoce font bon ménage avec la belle humeur et la vive gaîté du jeune âge. Le livre est plein de mots heureux, de traits piquants, de lestes anecdotes, de pointes d'une discrète ironie. Est-il amené à s'expliquer sur « la beauté proverbiale » des Suédoises : « Quant à moi, écrit-il, comme la politesse est le premier devoir du voyageur, je

dirai qu'à Djurgarden, toutes les femmes m'ont paru belles ; malheureusement on se souviendra peut-être de ce conte où un jeune homme prétend avoir visité une île merveilleuse, où toutes les femmes étaient jolies : *Je vous crois peu*, dit un vieillard, *puisque vous en êtes revenu.* »

Citerai-je encore cet amusant croquis de l'Anglais en voyage : « Il escalade les pics avec conscience, conduit sa karriole avec la satisfaction du devoir accompli et semble exercer un sacerdoce en franchissant un glacier. Il parcourt gravement les pays les plus divers et admire de confiance, lorsque le *guide* qu'il tient à la main lui dit de s'extasier. Dans ce manuel du tourisme, il trouve des enthousiasmes tout faits, des interjections étiquetées, des exclamations appropriées à chaque point de vue. Les paysages y sont classés avec méthode et divisés en trois catégories : *grand*, *wild*, *pretty*. Point d'aspect qui ne soit ramené à l'une de ces divisions. Mais le touriste, même anglais, n'est pas exempt d'erreur, et nous avons vu l'un d'eux s'écrier en face de la cataracte de Leerfossen, se précipitant entre deux rochers dans

un abîme sans fond : *How pretty !* Comme c'est coquet ! L'infortuné s'était trompé de page. »

Je note enfin comme une curiosité qu'en ce premier essai se trouve déjà la célèbre expression de « révolutionnaires nantis, » qui fit fortune, trente ans plus tard, dans *l'Avènement de Bonaparte*.

Ainsi Vandal est tout entier en germe dans cette œuvre de sa jeunesse, avec ses dons de goût, de grâce, de finesse et de force. Et il y fait paraître aussi cette réserve discrète qui l'empêchera toujours de parler de soi-même. Presque jamais le *je*, presque toujours le *nous*, en associant son compagnon aux épisodes qu'il nous raconte. Point de confidences personnelles ; il répugne à se mettre en scène. Pourvu de tant d'attrayantes qualités, on conçoit que ce petit livre, où, « sans pastiche ni pédanterie, » on peut goûter, dit un critique, avec « l'écriture colorée d'un Taine ou d'un Flaubert, la verve humoristique d'un président de Brosses », ait éveillé, à son apparition. l'attention des lettrés. Il bénéficia par la suite de l'illustration de l'auteur et de la vogue de ses autres ouvrages. Au temps où il fut publié, il

suscitait des espérances fondées, et aujourd'hui encore il mérite d'être lu.

Si brillant que fût ce succès, il ne semble pas que Vandal ait songé, dès cette heure, à s'adonner exclusivement à la littérature. Ses antécédents de famille, l'influence de son entourage, tout se réunissait pour le pousser vers une profession plus active, vers un emploi public. Il eût volontiers essayé de la diplomatie, où l'eussent servi ses connaissances d'histoire, ses facultés d'observation, son tact, la courtoisie de ses manières, l'élégance même de ses allures. Son père lui persuada de s'orienter plutôt vers le Conseil d'État, dont l'entrée était au concours. Il déféra à cet avis, il prépara cet examen spécial, en même temps que son doctorat en droit, et réussit dans cette double entreprise.

C'est à ce point de sa carrière que nos routes se croisèrent, que se nouèrent les liens d'amitié, dont je garde le doux et impérissable souvenir. Qui, du reste, de ceux qui l'ont connu dans cet épanouissement de la vingt-cinquième année, peut avoir oublié ce charmant cama-

rade, tout pétillant d'entrain, d'esprit, de fantaisie, doué, en même temps, d'un imperturbable sang-froid qui ajoutait à ses saillies une saveur toute spéciale ? Puis, au sortir des heures de joie, le sérieux reprenait ses droits ; le jeune homme ardent au plaisir redevenait le travailleur exact, acharné à la tâche, débrouillant un dossier tout gonflé de pièces officielles et de notes administratives avec la même lucidité, le même souci de justice et de vérité, qu'il apportera par la suite à dépouiller les liasses poudreuses des documents d'histoire.

J'ignore ce qu'est actuellement devenue, au point de vue de l'esprit qui y règne et des rapports entre collègues, la vieille demeure dont la façade s'érige sur la place du Palais-Royal, mais au Conseil d'État où nous passâmes, Vandal et moi, plusieurs années de notre vie, je dois rendre ce témoignage qu'on ne saurait imaginer milieu plus sympathique, plus simplement cordial, j'allais écrire plus familial. Malgré la différence des grades, des âges, des origines, — les uns issus du régime impérial, les autres ne datant que de la République, — à tous échelons

de la hiérarchie, depuis le président Andral, l'aménité et la bienveillance en personne, jusqu'au plus modeste auditeur, partout une camaraderie affectueuse, une fraternelle entente, partout l'abandon, la confiance, le ton de la bonne compagnie. On eût pu se croire dans un « cercle », un cercle où l'on causerait beaucoup, mais où l'on travaillerait aussi. Pour Vandal, comme pour beaucoup d'autres, ce fut un déchirement réel, le jour où l'odieuse politique vint rompre cette intimité, disperser ce groupement aux quatre vents du ciel. Malgré ses attaches personnelles, l'indépendance de ses idées, il ne fut pas de la première charrette. Pendant quelques années encore, il persévéra dans la voie où l'avait jadis engagé, où le maintenait encore la déférence envers des désirs respectés. Il y remplissait son devoir, sans passion, mais avec conscience, avec succès aussi, puisque ses chefs, quand l'heure en fut venue, le proposèrent unanimement pour un avancement mérité. C'est alors qu'il fit l'expérience, suivant la spirituelle remarque de M. d'Haussonville, « d'une vérité qui, au premier abord, semble faite pour surprendre : c'est que l'hérédité est,

par excellence, le principe de la République[1] ».

Sur ceux qui se trouvaient en compétition avec lui, il avait l'avantage d'une plus grande ancienneté, d'un mérite reconnu ; aucun de ceux qui le voyaient à l'œuvre ne lui marchandait son estime ; mais il portait « un nom d'Empire », c'était une tare irrémissible. Trois fois, par ses supérieurs hiérarchiques, ce nom fut inscrit sur la liste pour l'emploi de maître des requêtes, trois fois il fut rayé « par un garde des Sceaux vigilant ». C'était lui indiquer le chemin de la porte ; il la prit sans mot dire, sans la faire claquer derrière lui.

Il eut à ce moment quelque velléité de revenir à ses premiers desseins, il désira d'entrer dans la diplomatie. Il y eut même, à ce propos, des pourparlers qui ne purent aboutir. Si cet échec lui causa du regret, j'estime qu'il en fut promptement consolé. Ses plus beaux dons, comme ses aspirations intimes, ne pouvaient manquer de l'amener à la littérature. Toujours il l'avait aimée de passion, et non d'un amour platonique ; l'idée qu'il pût ne pas écrire n'avait

1. Réponse du comte d'Haussonville au discours de réception d'Albert Vandal à l'Académie française.

jamais traversé son cerveau. Dès l'entrée au Conseil d'État, il avait rêvé d'employer ses loisirs d'auditeur à des œuvres de fantaisie, de broder, sur un fond de décors éclatants, les histoires merveilleuses écloses dans sa jeune imagination. Cette fois encore, ce fut son père qui le guida vers un autre chemin. L'ancien fonctionnaire impérial, très épris, très instruit des choses du passé, avait, dès l'enfance de son fils, constamment travaillé, par ses récits, par les lectures auxquelles il l'engageait, à développer en lui le goût et la connaissance de l'histoire ; il jugea le moment venu d'insister vivement en ce sens. C'est à ses conseils que l'on doit la remarquable étude sur *Louis XV et Élisabeth de Russie*, qui vit le jour en 1882, cinq ans avant que son auteur eût quitté le Conseil d'État.

Nous retrouverons prochainement cet ouvrage ; ce que je veux en retenir ici, c'est qu'il marque une date décisive dans l'existence d'Albert Vandal, c'est que, dès cet instant, il connut sa vraie vocation. L'injustice des politiciens hâta sans doute le cours des choses, mais il se fût toujours évadé tôt ou tard des lisières

administratives, pour conquérir sa pleine indépendance, pour se donner tout entier, sans entraves, au métier d'historien. Quelques semaines avant sa fin, jetant, avec un vieil ami, un regard en arrière et repassant sa vie, il concluait qu'il n'avait pas à se plaindre de la fortune, qu'il avait à peu près atteint le but de ses désirs et de ses ambitions, qu'il avait, tout compte fait, rempli sa destinée.

Cette destinée, à l'heure où il disait l'adieu définitif aux carrières officielles, s'ouvrait à lui belle et souriante. Il avait un foyer : une femme, une fille, qui l'entouraient de la plus dévouée affection, avec lesquelles il fut toujours dans la plus tendre union de cœur. Il avait des amis, non pas de ces compagnons de rencontre qu'un hasard met sur notre route et avec qui, par habitude, nous poursuivons distraitement le voyage, mais des amis de choix, de ceux auxquels nous lie une parité de goûts, de sentiments, d'idées, dont la présence augmente la douceur des beaux jours, atténue la tristesse des heures de brume ou de tempête. C'étaient entre autres, à cette époque, Étienne Dubois

de l'Estang, Adrien de Montebello, Amédée Danguillecourt, Francis et Gabriel Charmes quelques anciens collègues aussi, Saint-Paul, Labiche, Ferdinand Roze. Plus d'un l'a devancé dans la solitude de la tombe ; les survivants s'unissent pour le pleurer et pour honorer sa mémoire ; tous lui sont demeurés fidèles.

Des amis dont je viens de citer les noms, certains faisaient partie de ce petit cénacle de jeunes gens distingués, modérés par tempérament, libéraux par instinct et républicains par raison, qui se groupaient autour de Léon Say, collaboraient au *Journal des Débats* ou fréquentaient dans ses bureaux, avaient foi aux vertus du parlementarisme et souhaitaient pour la France un gouvernement fort et doux, respectueux de toutes les croyances, accessible à tous les partis, groupant, sans distinction de classes, ni d'origines, toutes les lumières, toutes les bonnes volontés. Vandal fut quelque temps séduit par ce rêve généreux. L'Empire, auquel il conservait un souvenir plein de gratitude, paraissait alors hors de cause ; du moins, la mort du noble prince tombé sous les lances des Zoulous ajournait toutes les espérances. La

monarchie traditionnelle, après le sursaut d'espérance qu'avait un moment provoqué une politique habile et modérée, et malgré l'éphémère succès qui avait paru couronner de généreux efforts, il la voyait retournée à présent au silence glacé du sépulcre, enfermée à jamais dans un linceul d'oubli. Nulle raison de principe ne l'éloignait d'ailleurs de la République libérale. Ni *blanc*, ni *rouge*, mais obstinément *bleu*, c'est la formule à laquelle toute sa vie il demeurera fidèle. Si personne plus que lui n'éprouva de l'horreur pour la tyrannie jacobine, ne flétrit plus éloquemment le régime terroriste, personne aussi ne rendit un plus bel hommage aux indiscutables bienfaits du mouvement de 89, à « cette évolution qui se poursuivait sourdement vers un avenir amélioré en bien-être, en justice et en liberté[1] », apportant aux déshérités plus de douceur de vivre, à tous une équité supérieure dans les lois.

Mais, tout en se ralliant au parti libéral, il était loin, dès cette époque, d'en adopter toutes les doctrines. En pratiquant les rites du culte,

1. *L'Avènement de Bonaparte*, avant-propos.

il n'avait pas la dévotion complète, et s'il aimait la liberté, il n'avait pas une foi aveugle aux vertus de l'idole. C'est ce qu'il confessera franchement, quand, après avoir loué l'un des chefs de l'école, il ajoutera cette restriction : « Son erreur fut trop souvent de confondre un moyen avec un but. La liberté est un moyen donné à l'homme de développer toute sa valeur, elle ne crée point elle-même cette valeur, elle sert à tout, mais ne suffit à rien[1]. »

Cette note s'accentuera bientôt. C'est qu'en avançant dans la vie, à la lumière des événements, il sentait davantage, pour un pays bouleversé comme la France, la nécessité primordiale d'une autorité vigoureuse, d'un maître dirigeant qui guidât la démocratie et la protégeât contre elle-même. Il en avait trouvé un incomparable modèle en étudiant de près l'œuvre du Consulat ; il appelait de ses vœux l'homme qui, à l'heure présente, serait de taille et de disposition à reprendre un tel rôle. C'est ainsi qu'il était ramené à son point de départ, qu'il redevenait peu à peu un bonapartiste fervent, mais, comme

1. *Discours de réception à l'Académie française.*

on l'a justement remarqué [1], un bonapartiste spécial et dont il se voit peu d'exemples, un « bonapartiste de centre » et de juste milieu. Le régime idéal que, pour sortir de la crise angoissante où nous nous débattons, il eût souhaité dans ces dernières années, il l'a défini certain jour d'un mot qui mérite de rester : il l'a nommé « l'arbitraire libéral ».

En aucun temps, d'ailleurs, il n'eut le goût de se mêler à la lutte active des partis. Son humeur ne l'y portait guère, il n'avait rien d'un militant. « Moi, simple historien, assez ennemi de la politique pour n'avoir à l'observer que dans le passé et à distance », ainsi se dépeint-il dans le discours déjà cité, et on peut l'en croire sur parole. A deux reprises seulement, il rompit ce silence, et l'effet fut d'autant plus grand que l'on sentait à quel patriotique élan il avait dû céder, pour vaincre à tel point sa nature.

La première fois, ce fut à l'occasion des affaires d'Arménie, au mois de février 1897.

1. *Albert Vandal*, par Louis Madelin. *Revue hebdomadaire* du 17 septembre 1910.

Devant une assistance nombreuse et bigarrée, sur une estrade où siégeaient côte à côte MM. le comte de Mun, Joseph Reinach, Leroy-Beaulieu, Zadoc-Khan et bien d'autres, il flétrit en termes vibrants, d'une voix que l'indignation rendait forte, l'assassinat systématique, au milieu de l'indifférence apparente de l'Europe, de plus de 100.000 malheureux ; il montra les plaines d'Arménie changées, par la fantaisie d'un despote, « en un désert taché de sang, noyé de sang, où gisaient les débris d'un peuple », et il marqua d'un stigmate infamant « l'homme qui, dit-il, portera dans l'histoire le nom de *Sultan rouge* ». La seconde fois, ce fut au lendemain de « l'Affaire », de la maudite et détestable Affaire, dans une réunion patronnée par la *Patrie française*. Aucun de ceux qui l'entendirent n'oubliera le réquisitoire, sobre, courtois, mais d'une implacable rigueur, qu'il dressa contre ceux qui, la bataille finie et pour satisfaire leurs rancunes, précipitaient froidement la France dans les pires aventures. Ce modéré, devant un péril national, était parfois étrangement passionné.

Enfin, quelques années plus tard, une der-

nière occasion s'offrit, dans une grave circonstance, de manifester publiquement son sentiment sur les affaires du jour. Je veux parler de cette « Lettre aux évêques de France » sur les associations cultuelles, dont notre cher et grand Brunetière, soutenu par l'adhésion d'une demi-douzaine de confrères et de nombre de catholiques, prit vaillamment l'initiative, dans l'espérance d'adoucir quelque peu les suites de la Séparation, d'épargner du moins au pays des déchirements nouveaux. Vandal n'hésita pas à s'associer à cette démarche ; il fut de ceux qu'on appela « les cardinaux verts ». L'échec de ce suprême effort lui fut une vraie tristesse. Par caractère, il était peu enclin à pratiquer la politique du pire, et sa connaissance de l'histoire ne lui avait point démontré que de l'excès du mal il fût jamais résulté aucun bien.

Il me tarde de m'éloigner de ce terrain brûlant et d'évoquer Vandal sous un aspect plus familier. Pour le surprendre en son intimité, c'est dans son cabinet de travail qu'il faut avant tout le chercher, car il fut un grand laborieux. Dans la pièce haute et claire, assis

devant la vaste table où, près des « baguettes » légendaires, s'amoncelaient brochures et dossiers, le dos tourné à la bibliothèque que décoraient les belles reliures de ses livres de choix, ainsi s'écoulait pour Vandal la plus grande partie de la vie. Il lisait prodigieusement, mais il lisait avec méthode, traités d'histoire, recueils de documents, correspondances, pièces manuscrites, tout ce qui avait trait à l'ouvrage qu'il avait en tête, prenant des notes au cours de ces lectures, couvrant les petites fiches du hérissement de sa fine écriture, des fiches où nul autre que lui n'eût pu se retrouver. Puis il classait le tout, gravait chaque trait dans son souvenir, et sans hâte, à loisir, méditait longuement sur l'ensemble. Peu à peu, tout se dégageait, vues générales, scènes de détail, physionomie des personnages, ainsi que leur psychologie ; il agençait dans son cerveau le plan, l'enchaînement des idées, la progression des faits, composait mentalement l'ouvrage et le découpait en chapitres.

Maintenant, il restait à l'écrire ; et, là encore, il employait des procédés très personnels. Doué d'une mémoire incomparable, il

rédigeait de tête des pages entières, de la première jusqu'à la dernière ligne, pesant chaque mot et chaque syllabe, reprenant, corrigeant son texte comme s'il eût eu la plume en main. « Par un singulier phénomène, lui ai-je souvent entendu dire, les phrases m'apparaissent imprimées, à mesure que je les compose ; je les lis véritablement, avec une réalité aussi nette que si j'avais les épreuves sous les yeux. » C'était alors seulement qu'il transcrivait sur le papier le morceau tout fraîchement sorti du moule de sa pensée. Mais ce travail ne le dispensait pas d'une minutieuse revision ultérieure, car il avait au plus haut point le souci de la forme. Mieux que quiconque, il savait que la langue française est comparable à une belle fille, de mine accorte et d'aspect engageant, mais difficile à conquérir, prompte à se dérober, si on la traite avec sans gêne et sans le respect qu'elle exige.

Le programme de sa vie, comme c'est le cas de tous les travailleurs, était uniforme et réglé. « Vous savez que je suis maniaque », disait-il en souriant. Rien de plus méthodique que l'emploi

de son temps Après une nuit souvent médiocre, — car il était en proie au mal de l'insomnie, — sa toilette terminée, correctement vêtu dès neuf heures du matin, il se mettait à la besogne jusqu'au coup de midi. A l'heure sonnante, il déjeunait, et il s'impatientait s'il lui fallait attendre, ayant l'estomac fort ponctuel, l'estomac « pendulaire », selon l'expression médicale. Après un court repas, suivi de la distraction d'un cigare, il travaillait encore jusqu'à cinq heures du soir. A ce moment, confessait-il, il se sentait pris d'une espèce de « spleen », d'une véritable dépression morale ; il éprouvait un besoin absolu, impérieux, presque maladif, de sortir de chez lui, de frôler des êtres humains, d'entendre des voix, de parler, de marcher, de voir des lumières...

Avec l'âge, cette disposition s'accentua. Les premières approches de la nuit lui apportaient un indéfinissable malaise, qui ne se dissipait que par la société et la conversation d'autrui. A une amie qui lui disait combien, pour son compte personnel, elle préférait la quiétude du soir, la douceur du repos conquis à la perspective de l'effort et au troublant inconnu du ma-

tin : « Moi, je n'aime pas le soir, répondait-il avec mélancolie, il représente pour moi quelque chose qui finit, il me donne l'idée de la mort : tandis que le matin, c'est l'espoir, c'est la vie qui s'ouvre... » Hélas ! bien peu de mois après cette confidence, il n'était plus pour lui de soir ni de matin.

A cette disposition morale se rattachait, dans une certaine mesure, ce que l'on a appelé « la mondanité » de Vandal. Il était né sociable, il avait toutes les qualités et tous les agréments qui font qu'on brille dans les salons et qu'on est recherché dans toutes les compagnies ; mais, à son goût pour la conversation, il se mêlait comme un obscur désir de s'extérioriser, de chasser les brumes de tristesse qui, dans la solitude, s'amassaient sur son âme. C'était, au reste, un délicieux causeur, alerte, enjoué, rempli de finesse et de trait, passant avec aisance des plus minces et frivoles sujets aux problèmes les plus hauts, toujours intéressant, toujours original. De manières douces, — avec un fond de réelle énergie, — il recherchait la société des femmes et savait parler au besoin

chiffons, chapeaux et fanfreluches, apportant à ces bagatelles un goût très sûr et très délié, sensible à toutes les élégances, au point d'aimer dans le printemps, non pas seulement le retour des beaux jours, mais aussi celui des robes claires, des fraîches toilettes, des futilités féminines qui ravissaient ses yeux. Puis, aussitôt que le propos s'élevait, on admirait en lui une inépuisable réserve de notions et d'idées, le savoir le plus étendu, mais un savoir qui ne se montrait qu'à regret et qu'il semblait considérer comme une quantité négligeable.

Il parlait peu de soi, et presque jamais de ses œuvres. Fût-ce avec ses meilleurs amis, il se laissait rarement glisser aux confidences; il détestait d'annoncer à l'avance ses livres encore en projet. Les compliments, pour peu que l'on y insistât, lui causaient une mauvaise humeur qu'il dissimulait à grand'peine. Non qu'il ignorât sa valeur, ni qu'il professât du dédain pour l'opinion d'autrui. Il aimait le succès, mais il fuyait la louange. Il causait volontiers littérature, histoire, jugeait l'œuvre de ses confrères avec une intelligence avertie et la plus sincère indulgence, mais, dès qu'il

s'agissait de ses propres travaux, il se taisait, détournait l'entretien, le faisait dériver vers un autre terrain ; ou, s'il parlait de ses ouvrages, c'était sur un ton détaché, un ton de plaisanterie, comme d'un objet sans importance. A qui n'eût connu son mérite, par instants, ce grand historien, cet écrivain de race eût donné l'impression d'un homme du monde frotté de lettres, de quelque amateur distingué, faisant de l'histoire à ses heures, comme d'autres font du sport, du tennis, de l'équitation. Maupassant, assure-t-on, avait une coquetterie pareille.

Pour goûter pleinement tout son charme, il fallait entendre Vandal dans l'abandon d'une causerie familière, pendant ou après un dîner. Là, il était vraiment lui-même et il lâchait la bride à son charmant esprit. Mais encore fallait-il que la soirée fût accommodée à son goût. Il avait, en effet, l'horreur profonde du « grand dîner », du dîner d'apparat, de la carte forcée des invitations envoyées six semaines à l'avance, du défilé sans fin des viandes, des desserts et des vins, de la cohue bigarrée des convives, rassemblés au hasard comme des badauds autour d'un accident, du voisinage de deux dames bien-

veillantes, qui vous parlent de vos ouvrages. Quand il n'y pouvait échapper, il s'y rendait comme au supplice.

En revanche, combien il prisait l'intimité d'un petit groupe d'amis, autour d'une table bien servie, et devant une chère délicate, qu'il dégustait en connaisseur. Car il n'était pas insensible à ce genre de sensualité; un plat nouveau, savant, heureusement combiné, lui apportait une satisfaction raffinée, dont il ne faisait pas mystère. Et qui, parmi ses familiers, n'a été le témoin de ses colères comiques au souvenir de quelques maisons, redoutées dans Paris, où la cuisine rappelait, selon le mot du président Hénault, « sauf l'intention, les méthodes de la Brinvilliers »? Je crois le voir encore, dans une de ces maisons, refusant de certaine timbale, de sinistre apparence, avec un air de muette indignation, bien amusant pour qui en avait le secret...

Un des divertissements mondains qu'il appréciait le plus était, à coup sûr, le théâtre. Il était assidu aux répétitions genérales, et l'on aimait, après chaque acte, à recueillir dans les couloirs

ses impressions toutes fraîches. Son jugement juste, modéré, était volontiers bienveillant. Il ne prétendait pas discuter son plaisir ; qu'on l'eût diverti une soirée, il se tenait pour satisfait. Il montrait même quelque prédilection pour le théâtre gai, confessant une faiblesse pour les pièces à décors, pour les pièces à spectacle, pour les ballets et les revues. Comme me le rappelait récemment l'un de ses vieux amis, il vous demandait sérieusement, du haut de son monocle : « Avez-vous vu la revue des Folies-Marigny ? Non ? Eh bien ! il faut y aller », du ton dont il vous eût donné un conseil d'importance. Au cercle de l'Union artistique, où il faisait partie du comité chargé d'organiser les soirées dramatiques, il maintenait avec énergie la tradition de la revue annuelle, avec les costumes chatoyants, les alertes couplets, les allusions frondeuses, des danses à tout propos.

Que l'on n'en conclue pas pourtant qu'il n'estimait pas à leur prix les œuvres théâtrales d'une portée plus sérieuse et d'une allure plus haute. Combien de fois l'ai-je vu transporté d'enthousiasme, au sortir de l'une de ces pièces qui sont l'honneur de notre scène française, *la*

Barricade, *le Retour de Jérusalem*, *la Course du flambeau* surtout, l'un des chefs-d'œuvres, pensait-il, du théâtre contemporain, ou, plus simplement, un chef-d'œuvre.

Pour la musique, il la goûtait, sans qu'il en fût réellement passionné. Il la laissait venir à lui, il allait rarement la chercher. Sa préférence très nette était pour la musique classique, pour les mélodies claires, harmonieuses et chantantes. Sans nier le mystérieux attrait ni les savants mérites des œuvres de certains compositeurs en vogue, il quittait volontiers la place aux initiés et jouissait davantage de beautés, moins sublimes peut-être, mais plus accessibles aux profanes. Il adorait Mozart, il ne dédaignait pas Verdi, et je crois bien, s'il faut tout dire, qu'entre Wagner et Offenbach, il eût fait choix, sans hésiter du père de l'opérette.

Après tout ce qu'on vient de lire, sans doute est-il superflu d'ajouter qu'Albert Vandal était, non pas seulement parisien d'habitude, mais parisien de cœur, parisien convaincu, presque parisien excessif. De Paris, il admirait tout, il trouvait tout incomparable : d'abord, il va sans

dire, les merveilles artistiques, le Louvre, Notre-Dame, les belles églises, les monuments où revivent les souvenirs émouvants ou glorieux, où flotte l'âme touchante du passé, et aussi les jardins, les vastes places, les longues avenues, les souriants paysages. Un coucher de soleil, contemplé des Champs-Élysées, avec l'Arc de Triomphe pour cadre, la joie verdoyante du printemps dans le jardin du Luxembourg, au parc Monceau, au bois de Boulogne, la vue qu'on a de Bagatelle sur le Mont-Valérien et sur les coteaux de Meudon, lui étaient des jouissances dont il ne se lassait jamais. Il n'éprouvait pas le besoin, pour enchanter ses yeux, de recourir à d'autres horizons.

Dans sa jeunesse, pourtant, il avait eu le goût vif des voyages. Il avait parcouru, seul quelquefois, plus souvent avec un ami, la Suède et la Norvège, la Russie, la Grèce, la Turquie, l'Italie. D'ordinaire, en ces occasions, il faisait deux parts de son temps : le matin, il fouillait dans les bibliothèques, compulsait les archives, cherchait les matériaux pour ses futurs ouvrages ; il consacrait l'après-midi à la visite des choses intéressantes, musées, palais ou cathédrales.

Plus tard, il renonça aux pérégrinations lointaines; sa santé délicate, le trouble aussi qu'il éprouvait à se séparer d'êtres chers, furent les raisons premières de cette résolution. Et peu à peu il se laissa glisser aux habitudes d'une existence presque exclusivement sédentaire.

Depuis nombres d'années, c'était toute une affaire que d'arracher Vandal à sa vie citadine, de l'entraîner à la campagne, même pour un bref séjour. Il y fallait l'affectueuse insistance d'amis privilégiés, tel que le charmant poète Jacques Normand, lié avec lui de date ancienne et dont la causerie délicate était pour lui, m'a-t-il dit souvent, un régal. A Étretat, à Compiègne, en Savoie, il vint partager plus d'une fois le toit hospitalier de ce vieux camarade. Il s'y plaisait, on l'y sentait heureux; mais il était repris promptement de la nostalgie de Paris et, un beau jour, il s'envolait vers les rives de la Seine.

On peut se demander si cette passion qu'il avait pour Paris ne lui fut point, à certains égards, meurtrière, s'il n'est point parti avant l'heure pour avoir trop longtemps vécu d'une vie artificielle, trop exclusivement respiré l'air

de la capitale, l'air de sa chambre de travail, la poussière des papiers d'archives et l'atmosphère surchauffée des salons.

Notons ici une particularité, d'ailleurs moins rare que l'on ne pense. Ce citadin déterminé avait le sens, l'instinct, l'amour profond de la nature. Il tombait en extase devant la majesté paisible d'un vieil arbre, le ruban argenté d'une rivière fuyant sous les saules, ou le reflet mobile d'un nuage dans le cristal de l'eau. Il aimait le soleil, la lumière chaude d'un soir d'été, dorant la cime des hautes futaies ou miroitant sur la plaine frissonnante des blés, et il aimait aussi la discrète harmonie des paysages de demi-teinte, « les ondulations gracieuses des collines, les lointains noyés de verdure et les horizons veloutés[1] ». Son œil de myope, incertain, hésitant pour les objets très proches, était merveilleusement habile à embrasser l'ensemble d'un pays qu'il voyait pour la première fois, à en dégager les grandes lignes, à en saisir le caractère.

Certains de ses écrits témoignent de ce don

1. Discours de réception à l'Académie, *passim*.

spécial. L'historien clairvoyant, dont le regard distingue si bien les ressorts mystérieux qui font agir les hommes et les rapports cachés qui lient les événements entre eux, est, quand l'occasion s'en présente, un descriptif, un coloriste, un artiste qui sait bien voir et sait peindre ce qu'il a vu. Se souviendra-t-on d'avoir lu, dans la *Revue des Deux-Mondes*, certain morceau sur *la Fête-Dieu à Beaune*, où ce talent s'affirme avec un remarquable éclat ? Voici comme il décrit la procession qui se déroule dans la cour du célèbre hospice :

« Entre les deux tours jaunes, un suisse tout de rouge habillé paraît, grand et gros, armé d'une hallebarde à fer rouillé, à manche pointillé de clous étincelants. Marchant à petits pas, avec une gravité tempérée de bonhomie, avec un dandinement qui prétend à la majesté, il précède la procession, qui oblique aussitôt vers notre gauche. Des servants d'église, vêtus de noir, portent la croix, au bout d'une longue tige de métal, et la bannière de l'Hôtel, rouge et bleue, où l'inévitable colombe plane entre la tour et les clefs. Ensuite, c'est un moutonnement de têtes frisées, des enfants de chœur en surplis

frangé de dentelles et en soutane rouge, avec des couronnes de fleurs, avec des corbeilles d'où s'échappe en tourbillon léger un effeuillement de roses ; des frères de la doctrine chrétienne, en robe noire et rabat empesé ; et, quand un arrêt de la marche interrompt le bruit des pas, des prières psalmodiées à haute voix montent jusqu'à nous. Mais déjà le clergé s'avance, la splendeur des dalmatiques, la chasuble de l'officiant, sous le dais au quadruple bandeau de satin blanc, orné des panaches traditionnels, et la pâle hostie se détache en blanc parmi les fulgurations de l'ostensoir [1]. »

Tel est l'art de Vandal quand il veut être descriptif. Mais ce n'est pas assez pour lui que de fixer les contours extérieurs et la couleur des choses. Il y pénètre plus avant, il en exprime la signification, il fait jaillir cette âme latente qui palpite au fond des vieilles pierres et qui anime, parfois à notre insu, les vestiges du passé. En cet hospice de Beaune, dont il nous montre les merveilles avec une érudition si exacte, ce qui le touche d'une manière plus pro-

1. La Fête-Dieu à Beaune. *Revue des Deux-Mondes* du 1er septembre 1898.

fonde, c'est l'impression qui s'en dégage, l'impression, — rare hélas! en France, — de la durée, de la continuité des vénérables traditions qui nous relient, en dépit des révolutions et par-dessus les âges, aux ancêtres lointains qui dorment sous la terre, l'impression, comme il dit si bien, « de l'autrefois marqué en toutes choses, non pas immobilisé en rigides attitudes et en magnificences mortes, mais intime, familier, mêlé aux actes les plus humbles et les plus simples, associé au train ordinaire des choses, fondu dans le présent et vivant avec lui, d'une vie indomptable et tranquille, qui coule lentement à travers les siècles ».

Il obéit à un sentiment analogue lorsque, après avoir admiré les tapisseries incomparables suspendues, pour la procession, aux murs de l'hôpital, il écrit, dans ce beau morceau, que je ne puis m'empêcher de citer encore : « Le soleil, qui s'abaisse sur l'horizon et va bientôt quitter la cour, n'éclaire plus que les tapisseries faisant face au couchant, mais il les imprègne d'une lueur plus chaude, d'un éclat plus intense, succédant à l'or tendre du matin. La vue de ces beaux atours changeant d'appa-

rence avec l'heure, diversifiant sans cesse leurs magnificences, fait mieux comprendre à quel point les décorateurs d'autrefois eurent le sentiment et la maîtrise de leur art, eux qui ne tenaient pas les tapisseries perpétuellement reléguées dans les églises et les appartements, qui aimaient à les exposer en plein air et en faisaient le luxe extérieur des jours de fête. Hardiment, ils les appliquaient alors au fronton des cathédrales, sur le péristyle des palais, sur la façade des demeures ; ils les faisaient se mouler sur les courbes et les saillies de l'architecture, grands tableaux souples, aux nuances délicieusement fondues ; ils les livraient au soleil, qui ravivait leurs tons et se jouait à l'aise dans leurs moelleuses profondeurs... Qu'elles étaient mieux inspirées, ces générations réputées barbares, lorsqu'elles déployaient, sur le passage des grands de la terre ou des pompes religieuses, une harmonie de couleurs, un monde de formes et d'êtres imaginaires, et donnaient aux vivants cortèges, aux entrées, aux processions, aux triomphes, cet accompagnement de chatoyantes visions ! »

Chez Vandal, comme on voit, l'artiste et l'historien font perpétuellement bon ménage ; et, si j'ai insisté sur ce côté de son talent, c'est que je crois y reconnaître une de ses caractéristiques, une des raisons qui donnent à ses graves et sévères ouvrages un charme si particulier. Certes, en ses études historiques, il recherche passionnément le document direct et la pièce authentique, remonte aux sources, compare, pèse, vérifie les textes, et je ne connais pas d'auteur plus probe, plus scrupuleux ni plus soucieux de vérité ; mais ce travail préparatoire, ce travail nécessaire, il le fait pour son propre compte, il n'en écrase pas le lecteur et, cette besogne terminée, il donne la parole au lettré, au penseur et au psychologue. Il sait que, pour durer, l'œuvre d'un historien doit être une œuvre d'art, qu'il y faut apporter les qualités qui vivifient, l'équilibre harmonieux de la composition, la précision et l'élégance du style, le mouvement du récit, le relief, la couleur dans la peinture des personnages et dans l'évocation des scènes, qu'il y faut même, j'ose dire, de l'imagination, non pas celle qui invente, mais celle qui ressuscite et qui reconstitue.

Ses livres sont une triomphante réplique aux théories, aux procédés de cette fâcheuse école qui veut proscrire la littérature de l'histoire, qui semble croire que, pour être sérieux, il faut être aride, rebutant, chargé de références et hérissé de notes, qu'il suffit d'éditer et de juxtaposer des textes, sans se donner la peine de les interpréter, sans en omettre un mot, sans en retrancher une virgule, sans faire grâce d'une faute d'ortographe, méthode commode, en vérité, en ce qu'elle dispense de talent et réduit l'historien au métier de greffier, de dresseur de procès-verbal, de compositeur d'imprimerie.

Ce qui, tout au contraire, assure une existence durable aux œuvres de Vandal, c'est que, s'il est historien consciencieux, il est également écrivain ; c'est que ses reconstitutions, minutieusement exactes, ont le brillant, le coloris, les lignes d'un tableau de maître ; c'est que ses personnages sont frémissants et palpitants de vie, comme si l'auteur les avait vus agir, se mouvoir devant lui ; c'est qu'il est entré dans leurs âmes, en a démonté les ressorts, et que sa fine psychologie égale celle de nos plus profonds analystes, de nos plus subtils roman-

ciers ; c'est, en un mot, qu'il mène ses documents, au lieu de se laisser mener par eux, qu'il les domine tout en les respectant, qu'en rapportant les événements, il en cherche les causes lointaines, en étudie les conséquences et les répercussions, qu'il sait y faire la part des lois de l'éternelle logique et celle des accidents qui rompent les plus sûres prévisions, et qu'en évoquant une époque, il ressuscite les hommes, les mœurs, les passions, les milieux.

Lorsque Vandal, à l'âge de vingt-neuf ans, débuta dans l'histoire en publiant *Louis XV et Élisabeth de Russie*, sans doute il ne possédait pas encore une si complète maîtrise ; les connaisseurs pourtant n'eurent garde de s'y tromper. Le sujet était vaste et le choix opportun, car on était à l'heure où, vers l'Orient, se levait pour notre pays l'aube, indistincte encore, d'une réconfortante espérance. Les origines et les premiers essais d'une heureuse et féconde alliance, c'est ce que le jeune écrivain entreprenait de raconter.

Le livre s'ouvre à la mort du Grand Roi. Louis XIV, en disparaissant, laissait la politique

extérieure de la France dans une passe difficile : nos alliées coutumières, la Suède, la Turquie, la Pologne, étaient lasses de combattre ou penchaient vers la décadence, tandis qu'une jeune puissance, la nation moscovite, grandissait auprès d'elles et s'accroissait à leurs dépens. Pour retrouver notre équilibre et faire contrepoids à l'Allemagne, fallait-il nous tourner résolument vers la Russie, sacrifier les vieilles amitiés aux ambitions de la nouvelle venue, ou bien resserrer, au contraire, les liens traditionnels, refouler la Russie du côté de l'Asie et « lui fermer l'accès du monde civilisé »? La France, pendant tout le XVIIIe siècle, eut à choisir entre ces systèmes opposés.

La Russie, disons-le, nous fit toutes les avances, Pierre le Grand le premier, et après lui sa fille Élisabeth, arrivée au pouvoir suprême grâce aux conseils, à la direction avisée de l'envoyé français, le marquis de la Chétardie, éprise d'ailleurs, sur la foi d'un portrait, de Louis le Bien-Aimé, et poussée vers l'alliance française par des raisons sentimentales. Louis XV, comme l'a prouvé Vandal, ne comprit pas clairement l'importance de l'atout qui tombait

ainsi dans son jeu. Il ne sut point prendre parti franchement et chaque pas qu'il fit en avant fut suivi d'un pas en arrière. Sa politique, du début à la fin, n'est qu'une longue suite d'oscillations, rapprochements passagers auxquels succèdent des refroidissements sans rupture.

Ce fut seulement sous le règne suivant, qu'on me permette d'évoquer ce souvenir en passant, qu'un autre ambassadeur de France auprès d'une autre impératrice, — trisaïeul de celui qui écrit aujourd'hui ces lignes, — tenta avec persévérance de transformer l'instinctive sympathie en union solide et durable, élabora des conventions précises, qu'emporta soudainement la tempête révolutionnaire.

L'objet que se propose Vandal est de raconter en détail ces variables rapports des deux souverains qui régnaient aux extrémités de l'Europe. Il se défend d'aller plus loin et de viser, à travers les faits qu'il énonce, les événements contemporains. Porter dans l'étude du passé la préoccupation obsédante du présent ne lui paraissait bon qu'à obscurcir la vue de l'historien, comme à fausser les réalités de l'histoire. Le jeu facile des allusions ne le tenta

d'ailleurs jamais ; c'était le fâcher à coup sûr que d'en découvrir dans ses livres : « Non, non, protestait-il, pas d'allusions, tout au plus des analogies. » Il admettait pourtant que l'exposé des fautes anciennes pût suggérer des leçons profitables, en démontrant, comme il le dit dans le volume qui nous occupe, qu' « à aucune époque de son histoire, la France n'eut le droit de se désintéresser des problèmes qui agitent le nord et l'orient de l'Europe, et que, de la politique adoptée par elle dans ces questions, dépendent souvent le maintien, la ruine ou le rétablissement de son influence en Europe ».

Sur la trame soutenue du récit, se détachent çà et là, avec un vif relief, quelques dramatiques épisodes, entre autres le récit de la révolution du 6 décembre 1741, qui mit le sceptre aux mains d'Élisabeth Petrowna : en ces pages sobres, brèves, mais pleines de mouvement et de vie, on voit poindre distinctement l'historien de brumaire. Et déjà il possède aussi le talent des formules concises, enfermant en une courte phrase toute la substance d'une longue étude. Tel est ce résumé, à la fin du volume, de la

pensée intime de chacun des protagonistes du drame : Pierre le Grand, écrit-il, concevait l'union de la France et de la Russie « comme une nécessité de principe, sa fille la considérait comme un mariage d'inclination, et Louis XV ne l'envisageait que comme un rapprochement de circonstance ». Peut-on mieux dire en moins de mots ? Dans les œuvres de son âge mûr, sans doute admirera-t-on une langue plus savoureuse, une composition plus serrée, un art plus consommé à mettre les figures et les faits à leur plan. *Louis XV et Élisabeth de Russie* est le livre d'un débutant, mais d'un débutant qui est près de devenir un maître.

Des coquetteries échangées entre Élisabeth et Louis XV aux amours orageuses d'Alexandre Ier avec Napoléon, le passage était naturel ; on pourrait croire que ce premier ouvrage eût mené tout droit son auteur à celui qui consacrera sa réputation d'historien. Vandal n'y arriva pourtant qu'après avoir un peu vagabondé parmi des sentiers de traverse. Les documents diplomatiques qu'il avait rencontrés au cours de son travail avaient fait surgir devant lui

quelques intéressantes figures, qu'il voulut croquer au passage. De là, son marquis de Villeneuve, ambassadeur en Orient sous Louis XV, et surtout son « Pacha Bonneval », cet aventurier de haut vol, moitié traître et moitié héros, dont il a si bien retracé l'étonnante odyssée. Ce fut Albert Sorel, au témoignage même de Vandal, qui lui indiqua le chemin où l'attendait la gloire. Quand Sorel, pour la première fois, l'orienta vers Napoléon : « Et Thiers ? » objecta timidement Vandal ; Sorel, pour toute réponse, sourit silencieusement ; puis, avec plus de force : « Écoutez-moi, insista-t-il, faites du Napoléon. D'ailleurs, la vogue y est. » Il n'en fallut pas davantage.

Trois historiens, parmi les plus célèbres, se sont voués de nos jours à l'étude du grand homme. Sans s'être concertés, et comme par une tacite entente, ils se sont partagé les différents aspects de cette complexe et colossale figure : Houssaye a choisi l'homme de guerre, Vandal a choisi l'homme d'État, Masson a choisi l'homme tout court, chacun avec le succès que l'on sait. Parmi la diversité des points de vue et la variété des talents, un trait leur

est commun, c'est l'ascendant exercé sur leurs âmes par le héros de leurs ouvrages : tous trois ont subi son emprise, au point de ne pouvoir plus désormais s'occuper d'autre chose. C'est à croire qu'une loi mystérieuse régisse tout historien qui, sur sa route, a rencontré le grand dominateur. Qui ne connaît l'anecdote de ce grenadier, criant au fort de la bataille : « Mon capitaine, je tiens un prisonnier. — Eh bien ! amène-le. — Mon capitaine, c'est qu'il ne veut pas me lâcher ! » De même, quand on prend pour sujet l'Empereur, il vous prend à son tour ; on ne s'en détache plus jamais.

Dans l'immense épopée, l'épisode que choisit Vandal, c'est le duel de pensées, le dialogue émouvant qui, cinq années durant, se poursuit sans relâche entre les deux empereurs d'Occident et d'Orient, dialogue d'abord presque idyllique, puis, peu à peu, plein de sous-entendus, de réticences, de dissimulations, finalement hostile, menaçant, semé de mots qui luisent comme des éclairs d'épée. Ce qui en fait l'intérêt passionnant, c'est le contraste violent

entre les deux héros du drame, « l'un supérieur, l'autre remarquable », chacun personnifiant à sa plus haute puissance le génie spécial de sa race : l'un le génie latin, « dans sa rayonnante clarté, dans son alerte vigueur [1] », toujours maître de sa pensée, toujours pratique et positif jusque dans ses dérèglements, subordonnant toujours son imagination, si ardente, si fougueuse soit-elle, au joug souverain de la logique; l'autre, le Slave, « tenant des races du Nord le goût des aspirations hautes, indéterminées et brumeuses », séduisant et décevant, généreux et perfide, « passant sa vie à changer d'idéal », mêlant à ses conceptions les plus nobles quelque chose de flottant, d'irréel et de chimérique. « Napoléon c'est l'action, Alexandre c'est le rêve. »

Tout le long de la trilogie, se complète et se recommence, sans cesse repris, sans cesse accru de traits nouveaux, le portrait des deux hommes qui se disputent l'empire du monde. Et la main qui tient le pinceau ne faiblit jamais un moment ; jamais il ne se vit peintre plus péné-

1. *Napoléon et Alexandre Ier*, tome I.

trant, plus soucieux de la ressemblance, plus amoureux de vérité.

Mais qui dit impartial ne dit pas impassible. De ce qu'il ne prétend charger, ni flatter ses modèles, on aurait tort d'induire que devant eux Vandal demeure indifférent. S'il rend justice à Alexandre, tout son cœur, on le sent, va vers Napoléon, toute son admiration est pour l'homme de génie, « dont le pouvoir magique exalta au suprême degré les qualités d'honneur, de bravoure, d'obéissance et de dévouement qui sont bien celles de notre race, pour celui qui, après avoir réconcilié notre nation avec elle-même, en fit une armée de héros et éleva pour un temps le Français au-dessus de l'homme[1] ».

Qu'il s'abandonne à cette patriotique ivresse, qu'il soit indulgent pour les fautes en faveur de la gloire, qu'il pardonne au plus grand des hommes d'avoir assujetti la France à son impérieuse volonté, en songeant qu'en même temps il lui asservissait l'Europe, qui aurait le courage de le reprocher à Vandal, de ceux qui appartien-

1. *Ibidem*, avant-propos.

nent à sa génération ? Ceux-là, en effet, n'ont pas eu leur part de fierté nationale ; parvenus à l'âge d'homme au lendemain des défaites, ils n'ont connu que l'humiliation, l'amertume, la déception des revanches en vain espérées, le regret dépité des occasions perdues et la rancœur des rêves inassouvis. Pour satisfaire à leur soif d'idéal, ils ont dû se désaltérer aux sources du passé ; pour fuir le découragement du présent, ils n'ont trouvé d'autre refuge que dans les mirages étincelants de nos grandeurs et de nos gloires défuntes ; pour se consoler de Sedan, ils n'ont eu qu'Austerlitz.

Dans l'ombre des deux grandes figures qui dominent tout l'ouvrage, passent des figures de second plan, dessinées d'un trait aussi ferme : Talleyrand, d'abord, avec son masque énigmatique, « toujours un pied dans l'intrigue et l'autre dans la trahison », cherchant, à l'heure même où rayonne l'étoile triomphante de César, à se précautionner d'avance contre les retours de fortune ; et, par opposition, l'honnête, le fidèle Caulaincourt, duquel, grâce à des documents inédits d'un prix

inestimable, Vandal a, le premier, pleinement mis en lumière la physionomie sympathique, chevaleresque, vaillante, si joliment française ; et c'est encore l'excellent Savary, robuste batailleur, « le verbe haut, toujours à la riposte », opposant aux cabales de Cour et aux assauts diplomatiques son inébranlable entêtement et sa verte franchise, ses qualités de rude gendarme.

Dans l'autre camp, même galerie de pointes sèches, gravées aussi d'après nature : le vieux prince Kourakine, ambassadeur de Russie à Paris, monstrueux d'embonpoint, fastueux, pompeux, vain de ses habits de brocart, de ses décorations multiples, dont il constelle jusqu'à ses robes de chambre, lourd au moral comme au physique, si facile à berner que ses contradicteurs n'y prennent même plus plaisir ; et, à côté de ce fantoche, le véritable agent de la diplomatie du Tsar, le louche, l'inquiétant Tchernitchef, observateur subtil de la société parisienne, espion mondain et militaire, pratiquant des intelligences dans les entours mêmes de l'Empereur et dans les plus secrets bureaux du grand état-major.

Ce sont enfin quelques belles silhouettes féminines : la veuve de Paul Ier, l'impératrice douairière Marie Feodorowna, digne, imposante, austère, décorée du double prestige de l'âge et du malheur, employant l'ascendant qu'elle a conservé sur son fils à contenir l'engouement sincère que lui inspire Napoléon, l'intimidant par sa réserve hostile et son silence glacé ; puis la reine Louise de Prusse, « divinement belle, avec la grâce un peu languissante de son maintien et l'élégance vaporeuse de sa toilette, » s'efforçant, à Tilsitt, de désarmer son impitoyable vainqueur par la puissance de ses attraits, la séduction de son esprit, et si galamment accueillie qu'elle espère avoir ville gagnée, tandis qu'une heure plus tard, rentré dans son appartement, Napoléon écrit à Joséphine : « La reine de Prusse est réellement charmante, elle est pleine de coquetterie pour moi ; mais n'en sois point jalouse ; je suis une toile cirée sur laquelle cela ne fait que glisser. Il m'en coûterait trop cher de faire le galant[1]. »

Merveilleux peintre de portraits. Vandal

1. *Napoléon et Alexandre Ier*, tome I.

n'excelle pas moins dans les morceaux d'ensemble. Il sait décrire les paysages et brosser les décors, évoquer la vision des cadres où se joueront les scènes de la gigantesque féerie. Sous sa plume enchantée, il semble que les masses s'animent, que les foules se mettent en mouvement et défilent devant nous, foules populaires, foules militaires, foules de courtisants chamarrés, foules de princes et de rois domptés et asservis. Nous les voyons s'agiter sous nos yeux ; nous pénétrons aussi jusqu'au plus intime de leur être. Derrière le masque des visages, nous lisons les secrètes pensées, nous sentons au fond des poitrines le frémissement sourd des passions. Et les plus fortes impressions sont obtenues sans un mot inutile, sans ombre de déclamation, par le seul procédé d'une gradation exacte qui met chaque objet à son plan, d'un discernement judicieux qui subordonne le détail à l'ensemble, qui distribue avec un art savant les effets d'ombre et les coups de lumière.

Faut-il rappeler le célèbre tableau des journées de Tilsitt, le vainqueur s'employant à

conquérir l'âme du vaincu, le séduisant par ses caresses, le fascinant par son génie, l'intimité naissante des deux empereurs, leurs promenades, au bras l'un de l'autre, par les rues de la ville, parmi les passants ébahis, et leurs chevauchées, botte à botte, à toute allure, à travers la campagne, tandis que le roi de Prusse, « le triste Frédéric-Guillaume », souffle à suivre le train, heurtant maladroitement, à chaque foulée, les fougueux cavaliers ? Ou, quelques mois plus tard, la parade étincelante d'Erfurt : dans le fond du théâtre, le vague troupeau des principicules germaniques, rivalisant de prétentions, se disputant les préséances, et soudain obséquieux, rampants, à l'approche du César français, quémandant humblement quelque lambeau de territoire ; puis, dominant tous ces comparses, les acteurs sérieux de la pièce, l'envoyé autrichien, déférent, soumis en paroles, dissimulant sa haine tenace, remâchant la sourde rancune de sa patrie abaissée, morcelée ; Talleyrand, modeste en apparence, et retiré dans un coin discret de la scène, tandis que, dans l'ombre, il conspire et combat perfidement son maître ; Alexandre, calme, impas-

sible, toujours maître de soi, déjà dépris de l'amitié récente, ne cherchant plus qu'à tirer de l'alliance tout le profit, sans en remplir les charges ; enfin Napoléon, tour à tour superbe, hautain, souple, pressant, ironique, emporté, voulant vraiment la paix, mais à des conditions presque irréalisables ; chacun des deux souverains se défiant secrètement de l'autre, chacun portant ainsi la peine des fautes passées, car l'Empereur suspecte le Tsar parce qu'il se souvient des trahisons anciennes, et la réserve d'Alexandre vient de ce que Napoléon a trop souvent voilé, sous l'impérieuse violence de ses actes, la grandeur finale de son but, qui est le repos de l'Europe.

Plus on approche du dénouement, plus l'intérêt s'accroît ; le troisième et dernier volume l'emporte encore sur les deux autres. Entre la France et la Russie, à la courte ivresse des fiançailles ont succédé froideurs et suspicions. Alexandre, insensiblement, se met en tête que son allié médite, au fond de sa pensée, de rétablir le royaume de Pologne et de démembrer l'empire russe ; Napoléon, de son côté, se persuade qu'Alexandre ne cherche qu'à gagner du

temps et favorise sous main sa mortelle ennemie, l'Angleterre. Ils se méprennent d'ailleurs tous deux ; quels flots de sang résulteront de ce malentendu ! De fait, le pacte d'alliance est rompu ; c'est le divorce, c'est la guerre imminente. La Grande Armée s'ébranle, à pas d'abord furtifs. De Dantzick à Paris et du Texel à Vienne, en France, en Italie, en Allemagne, en Pologne, les tronçons épars de nos forces s'apprêtent à se rejoindre ; des torrents d'hommes s'écoulent, poussés par une même main dans une même direction ; sur toutes les routes d'Europe, on entend le pas lourd des régiments en marche, le roulement des pièces de canon, le piétinement des cavaliers épiques et les cris joyeux des soldats qui, sûrs de la victoire, courent vers l'Orient magique, les regards éblouis de fulgurants mirages.

Puis, c'est la halte à Dresde, où, entouré d'un cortège de roi, ses vassaux, Napoléon fait figure d'« Empereur de l'Europe ». L'historien, avec son héros, s'arrête un moment sur cette cime, emplit ses yeux de cette vision avec un noble orgueil. Car « c'est, dit-il, un âpre et merveilleux plaisir que de voir ces empereurs et ces

rois, élevés à détester la France, ces représentants des dynasties qui l'ont à travers les siècles jalousée et haïe, ces monarques fils et petits-fils d'ennemis, ces descendants de Frédéric et ces successeurs des Ferdinand et des Léopold, s'abattant devant l'homme qui portait si haut la gloire et les destins de notre race, et lui les tenant sous son pied, humiliés, prosternés, anéantis, le front dans la poussière [1] ».

Spectacle prestigieux sans doute, dont il faut se hâter de jouir, car il prélude à l'immense catastrophe, et c'est avec un cœur d'angoisse qu'on lit les pages fameuses sur lesquelles se ferme le livre. La Grande Armée est massée au bord du Niémen ; au signal de l'Empereur, deux cent mille hommes traversent le fleuve fatidique, par un orage épouvantable, sous les trombes d'une pluie diluvienne, à la lueur livide des éclairs. Chaque corps, en atteignant la terre ennemie, reçoit sa direction et se porte au point assigné, et l'étape reprend, dit Vandal, « forte, pénible, impérieusement réglée, par une moite chaleur qui faisait regretter à nos vétérans l'Es-

1. *Napoléon et Alexandre Ier*, tome III.

pagne torride. Parfois, pour tromper la fatigue, les troupes se mettaient à chanter... Les vieux airs de nos provinces, les chansons bretonnes, provençales, picardes, normandes, mélancoliques ou gaies, enlevantes ou plaintives, apportaient à nos soldats exilés un écho de la patrie, un ressouvenir du foyer, arrivaient avec eux sur ces bords lointains, qui n'avaient jamais vu les hommes d'Occident. Eux s'en allaient dociles; ils allaient vers le Nord, vers l'inconnu, toujours confiants, mais observant avec surprise ce sol si différent de nos vivantes campagnes, ce pays vide et muet, accidenté et pourtant monotone, où les reliefs du terrain se répètent et se reproduisent exactement pareils, où les mêmes aspects se succèdent avec une invariable uniformité, cette terre où tout se ressemble et où rien ne finit; et devant nos colonnes s'avançant par les chemins tour à tour détrempés et poudreux, traversant les mornes forêts de sapins et de hêtres, gravissant les collines sablonneuses, commençant la longue marche dont nul ne savait mesurer la durée, la Russie déployait ses horizons béants [1]... »

1. *Napoléon et Alexandre Ier*, tome III.

Lorsque, quelques semaines après l'apparition de ce dernier volume, Albert Vandal, pressé par ses amis, soutenu par l'opinion, s'en vint frapper aux portes de l'Académie, le duc de Broglie, chargé de présenter ses titres, se contenta, pour unique recommandation, de lire à ses confrères quelques fragments du « passage du Niémen », et Vandal fut élu, sans concurrent, à la presque unanimité.

Avec *Napoléon et Alexandre* se clôt le premier cycle de l'œuvre historique de Vandal, tout entier consacré aux rapports de notre pays avec les puissances orientales et, en particulier, avec la puissance moscovite. Il l'achevait au lendemain du jour où l'intime rapprochement de la France et de la Russie, tant de fois vainement entrepris, venait de s'établir sur des fondements plus sûrs, où, comme le dit Vandal, à « l'accord des souverains » succédait « le pacte des peuples ». L'auteur, non sans raison, estimait terminée cette partie de sa tâche. Avec l'ouvrage qui suit, *l'Avènement de Bonaparte*, une route nouvelle, aussi vaste, aussi longue, semblait s'ouvrir à son talent. La mort ne lui a pas permis de la

parcourir jusqu'au bout, mais les deux volumes publiés nous laissent du moins juger ce qu'aurait été l'œuvre entière.

Comment fut-il amené à choisir ce sujet? A la fin d'un article sur le premier volume de *Napoléon et Alexandre*, Eugène-Melchior de Vogüé, avec ce don singulier d'intuition qui faisait quelquefois de lui une manière de voyant, avait émis le vœu que Vandal écrivît un jour l'histoire du Consulat, dans un livre « où il ramènerait tous les actes de Bonaparte à une idée centrale : la découverte de la France derrière les groupes d'acteurs usés qui la cachaient[1] ». Cette phrase, jetée dix années à l'avance, germa-t-elle sourdement dans l'esprit de Vandal ? Ou bien, comme on l'a dit, désabusé, grâce aux excès et aux fautes du régime, du parlementarisme auquel il avait cru naguère, en vint-il à se demander comment, aux heures de crise, peut être préservée de ses propres folies la démocratie déchaînée, et conçut-il alors l'idée de recourir aux exemples et aux leçons du prodigieux « professeur d'énergie » que fut Napoléon ?

1. *Regards historiques et littéraires*, par le vicomte E.-M. de Vogüé.

Sans nier l'une ou l'autre hypothèse, j'en propose une troisième, d'ordre sentimental, qui peut se concilier avec les deux premières. *Napoléon et Alexandre*, qui débute radieusement en pleine apothéose, se termine mélancoliquement à la suite du désastre ; les dernières pages évoquent la vision de ces scènes qui, à un siècle de distance, oppressent encore tout cœur français d'une indicible angoisse. Ne pourrait-on pas supposer qu'après cette sombre fin d'ouvrage, Vandal eût senti le besoin de reposer ses yeux sur un plus consolant tableau? Après avoir conté les préliminaires de la chute, n'éprouverait-il pas une douceur à représenter l'ascension? Il est de fait que, dans l'étude nouvelle, les faits se déroulent à nos yeux dans une progression merveilleuse. Le chapitre initial, c'est à l'intérieur l'anarchie, hors des frontières le recul de nos armes ; le chapitre final, c'est la nation refaite et réorganisée, c'est le clairon sonore et triomphant de Marengo. L'âme d'artiste, l'âme de patriote, qui fut celle de Vandal, était faite pour goûter l'émotion d'un si grand et si magnifique spectacle. Dans les pages où il décrit la rentrée à Paris du héros victorieux,

court comme un frémissement d'allégresse.

La fin du Directoire, le coup d'État de Brumaire, l'établissement du Consulat, après tant de récits, tant de mémoires, dont certains sont fameux, ce sont des événements dont on aurait pu croire l'intérêt épuisé. Dès le premier volume de *l'Avènement de Bonaparte*, on découvrit avec surprise que l'on avait tout à apprendre et qu'on était en présence d'une histoire nouvelle. Tant de légendes accréditées, tant de rengaines déclamatoires, la liberté soi-disant étranglée, la légalité violée, le pouvoir pris d'assaut par des « prétoriens » révoltés, la France se ruant vers le « régime du sabre », tout cela était faux, travesti ou dénaturé. D'irréfutables documents établissaient l'absurdité de toutes ces « solennelles niaiseries ». Brumaire, acte liberticide? Et comment eût-ce été possible, puisque depuis longtemps la liberté n'existait plus, puisque la nation, au contraire, opprimée sous le joug de politiciens affamés et de jouisseurs abjects, aspirait à la délivrance, et que la célèbre apostrophe : *Qu'avez-vous fait de la France ?* était le cri du peuple tout entier? Les coups d'État, d'ailleurs, n'étaient pas chose nouvelle. De 1789 à 1799,

six fois au moins la force avait changé la constitution et les lois. Le coup d'État à cette époque est « un incident régulier », qui n'effarouche personne. Toute la Révolution, comme on l'a si bien dit, n'est « qu'un coup d'État permanent [1] ».

Est-ce du moins un coup militaire? Pas davantage, et cette démonstration est un des passages les plus neufs du livre de Vandal. Brumaire est, en réalité, un coup d'État civil, préparé et organisé par des politiques de métier, par des membres de l'Institut et par des hommes d'affaires, un coup d'État opéré par des moyens quasi parlementaires. Sieyès en avait conçu le plan ; il comptait sur Joubert pour le réaliser ; Joubert mourut, Bonaparte revint d'Égypte et reprit l'idée pour son compte. Si l'armée intervint, ce ne fut qu'au dernier moment, sous la forme la plus bénigne, pour faire « une promenade militaire dans la salle des Cinq-Cents [2] ». Et les prétendus « prétoriens » étaient de vieux républicains, la plupart même des jacobins, qu'on ne put faire marcher

1. Émile Faguet. *Revue latine*, tome I, novembre 1902.
2. *Ibidem*.

qu'au moyen d'une fiction légale, en gardant l'apparence d'un acte constitutionnel.

Quant au « régime du sabre », personne alors ne le souhaitait et personne alors n'y songeait. Certes, après tant d'années de sanglante anarchie, la France était, au fond, mûre pour la dictature, mais elle s'y acheminait « par la force des circonstances », non par « l'accord des volontés ». Même, l'idée d'un despote, dans l'ensemble de la nation, ne suscitait que des images odieuses. Nulle part, à cette époque, écrit excellemment Vandal, « on ne trouvera l'écho de ce cri si souvent répété depuis : *Un homme ! Il nous faut un homme !* c'est-à-dire un chef non pourvu nécessairement du prestige héréditaire, un citoyen issu de la masse, et assez fort pour s'élever au-dessus d'elle, pour la dominer et la rassembler... C'est Bonaparte consul et empereur qui a fait plus tard, par la magnificence tragique de son règne, par sa prise formidable sur l'esprit du siècle, l'éducation césarienne de la France [1] ». Parmi la multitude, la nouvelle de Brumaire fut acclamée au

1. *L'Avènement de Bonaparte*, tome I.

cri de : Vive la liberté ! « Tout le peuple est en liesse, écrivait un observateur du temps, et croit avoir reconquis la liberté. » Et l'on applaudissait encore à l'espoir d'une ère pacifique, après dix ans bientôt de lutte avec l'Europe entière. La foule regardait Bonaparte comme un général surprenant, unique de son espèce, un général constamment heureux à la guerre et sincèrement amoureux de la paix.

Ce qui ressort enfin de l'ouvrage de Vandal, c'est combien, même après Brumaire, l'autorité de Bonaparte demeurait instable et précaire. L'affermissement de son pouvoir fut l'œuvre souverainement habile, l'œuvre patiente de son génie, et, de son étonnante histoire, c'est peut-être l'un des instants où il fut le plus admirable. Le plus pressant danger venait, dans cette première période, des royalistes militants, dont le parti, pour leur malheur, « entretenu, soldé, tour à tour stimulé et contrarié par le ministère britannique, restait, aux mains des Anglais, une machine à déchirer la France[1] ». Ce fut

1. *L'Avènement de Bonaparte*, tome II.

de ce côté, et nul n'a droit de l'en blâmer, que se tourna d'abord l'énergique action du Consul. S'il eut la main quelquefois un peu lourde, si l'exécution de Frotté — dont il n'est pas prouvé d'ailleurs qu'il ait connu les circonstances — vint notamment entacher sa victoire, la rudesse des moyens ne peut être mise en balance avec l'immensité du but et la splendeur des résultats. En politique, on l'a justement remarqué, souvent une injustice est moins grave qu'un désordre. Tout s'éclipse et s'efface devant le prodigieux bienfait de la restauration de l'ordre et de l'autorité, de la réconciliation française.

Car, tout en réduisant les ennemis du dedans, le Consul ne perd pas une heure pour rétablir les rouages vitaux, brisés ou détendus par tant de violentes secousses. Son action, dans ces premiers mois, est administrative plus encore qu'elle n'est politique, et, dans cet art pour lui nouveau, il réussit avec une incomparable maîtrise. C'est que, si Bonaparte est « le plus formidable despote que la France ait connu, c'est un despote ordonnateur ». Or, la grande masse des citoyens se passe fort aisément de la liberté

politique, tandis qu'à tous les degrés de l'échelle, l'arbitraire de détail, l'arbitraire dans la vie courante, l'arbitraire administratif paraît une gêne intolérable. « Une garantie quelconque contre cet arbitraire, qu'il vînt des anciens seigneurs, des gens du roi ou des tyranneaux républicains, voilà ce qu'avait constamment réclamé la France... Le régime royal avait péri pour n'avoir pas su se simplifier, se débarrasser de ses parties mortes et encombrantes, se régulariser, en un mot s'organiser. Bonaparte reprit l'œuvre et y réussit. On a dit de lui souvent qu'il organisa la Révolution ; en matière d'administration, c'est le contraire qu'il faudrait dire : il organisa l'Ancien Régime[1]. »

Vainqueur de la chouannerie et rénovateur de la France, Bonaparte demeure encore discuté, guetté par de tenaces méfiances. Certaines factions relèvent la tête ; il se machine de ténébreux complots. Pour compléter Brumaire, il faudra Marengo. C'est la partie suprême, la partie décisive. Avec Vandal, on en suit toutes les

1. *L'Avènement de Bonaparte,* tome II.

phases avec une émotion haletante. La guerre est proche, inévitable, et Bonaparte s'y prépare; mais, l'œil fixé sur la frontière, il lui faut constamment regarder derrière lui; en poussant ses troupes sur les Alpes, il doit surveiller à Paris les mandataires peu sûrs qui le remplacent temporairement, prêts à trahir au bruit de la première défaite. « Vainqueur, nous l'adorerons; vaincu, nous l'enterrerons », telle est, comme l'écrivait Balzac, l'intime pensée de ses hauts associés; et, dans les jours qui précèdent la bataille, ils délibèrent déjà sur son successeur éventuel.

La fièvre intense de ces journées d'attente, dans le fourmillement des intrigues, parmi l'angoisse patriotique des uns, les espoirs inavoués des autres, l'inquiète nervosité de tous, ce sont les pages maîtresses de la dernière partie du livre. On entend les propos et on voit les visages; on est là, mêlé à la foule, dans la cour des Tuileries, le cœur battant, guettant les nouvelles... Et voici qu'à toute bride arrive un courrier d'Italie, puis un second, puis un troisième, tous apportant la nouvelle enivrante, tous répétant le nom magique, *Marengo*, « l'in-

signe, l'immortelle victoire ! » Alors, d'un bout à l'autre du pays, court comme une immense vague de joie. C'est une clameur universelle, c'est une éruption d'enthousiasme, qui secoue toute la France, se répercute jusqu'en ces couches profondes dont les grands chocs peuvent seuls traverser l'épaisseur. Toutes les traîtrises rentrent sous terre, toutes les ombres s'envolent, et la nation entière, soulevée d'orgueil, de gratitude et de tendresse, se jette, d'un élan spontané, dans les bras du vainqueur, dans les bras de celui dont désormais elle attend tout, la fortune, la gloire et la paix. Bonaparte, à présent, et pour la première fois, est véritablement *le maître ;* il tient en main sa destinée ; il est libre de suivre et d'élargir ses vues, de se dégager des partis, de refaire à son gré la France.

Tel est l'admirable sujet que Vandal a conçu et qu'il a mené jusqu'au bout sans un instant de défaillance. Par la noblesse des proportions, par la vigueur du style, par la profondeur des pensées, *l'Avènement de Bonaparte* est vraiment un grand livre, un des plus beaux livres d'histoire qu'on ait jamais écrits.

Quelle somme de labeur représente une œuvre de cette envergure, on peut l'imaginer, et l'on comprend aussi quelle dépense de force nerveuse résulte d'un pareil effort. C'est à dater de cette époque que la santé d'Albert Vandal, frêle de tout temps, parut insensiblement décliner. Il continuait de travailler, mais il hésitait, disait-il, à se lancer dans un ouvrage de longue haleine. Une part importante de son temps se trouvait, du reste, absorbée par le cours qu'il faisait à l'École des Sciences politiques. Il y occupait, d'ancienne date, la chaire des affaires d'Orient ; à la mort de Sorel, il fut chargé d'y enseigner l'histoire diplomatique de l'Europe contemporaine, tâche lourde et difficile, où, avec son talent, il apporta, comme à toutes choses, une conscience scrupuleuse. De ses profitables leçons, les étudiants qui fréquentent la maison de la rue Saint-Guillaume conservent pieusement la mémoire. L'un d'eux, ces temps derniers, en quelques pages émues ravivait ces souvenirs[1]. Il le représentait « arrivant dans l'amphithéâtre, droit, élégant, la taille serrée

1. *Quelques notes et souvenirs sur Albert Vandal*, par C.-N. Desjoyeaux. *Correspondant* du 10 septembre 1910.

dans une longue redingote » ; puis, ouvrant un cahier de notes, qu'il installait sur un pupitre, « les coudes appuyés, les mains jointes », il commençait à parler d'une voix claire. Il n'improvisait pas, mais il ne lisait pas non plus : l'exactitude de sa mémoire lui permettait de redire, presque mot pour mot, la leçon préparée dans le silence du cabinet. C'était, dans une langue impeccable, un exposé net, méthodique, émaillé de portraits, relevé d'anecdotes, rempli de trouvailles d'expressions. Quand le sujet s'élevait, la chaleur de sa conviction, l'ardeur de son patriotisme, lui dictaient des accents d'une réelle éloquence. Mais il gardait le plus souvent le ton d'une causerie surveillée, à laquelle on peut appliquer ce que lui-même a dit d'un autre : « Sa parole était comme un filtre, au travers duquel les questions les plus troubles prenaient une attrayante limpidité. »

Tel encore il était aux séances de l'Académie, plein de mesure, de tact, de courtoisie dans le débat, affirmant hautement ses idées, tout en respectant celles d'autrui. De là, la grande autorité qu'il avait parmi ses confrères. On lui savait, sur toutes les questions impor-

tantes, des principes directeurs, mais on savait aussi qu'il ne leur eût jamais sacrifié la justice.

Parmi la sympathie de tous et l'affection de ses amis, sa mélancolie, néanmoins, croissait dans ces dernières années. Hors les heures de détente, où revivait encore le Vandal d'autrefois, ses propos se faisaient plus graves et plus désabusés. Par une pente naturelle, il glissait volontiers à ces pensées qui hantent les êtres vieillissants, il était tourmenté par le mystère de l'au-delà, par le troublant problème des destinées humaines, apportant à ces hautes questions un désir de lumière, une ardeur de bonne volonté, une ferveur d'espérance, qui valent bien, au regard de l'Éternelle Justice, la foi tranquille et la confiance heureuse de ceux dont l'âme jamais ne fut effleurée d'aucun doute et pour lesquels la vie est comme une route unie, conduisant vers un but certain.

La mort qui frappa coup sur coup plusieurs de ses plus chers amis aggrava, dans ces derniers temps, l'ombre qui, peu à peu, descendait sur son âme. Je n'oublierai jamais quel

choc lui fut l'annonce de la fin, si soudaine, si brutale, d'Eugène-Melchior de Vogüé. Il chancela sous le coup, faillit tomber à terre. Trois jours plus tard, au sortir du cimetière, ses traits étaient décomposés, les larmes l'aveuglaient. Certes il pleurait sur l'illustre confrère et sur l'incomparable ami ; peut-être aussi, sans s'en douter, pleurait-il un peu sur lui-même, peut-être, avec une vague prescience, à côté de la tombe ouverte en entrevoyait-il une autre...

C'est, en effet, bien peu après qu'il reçut les premières atteintes du mal obscur qui devait l'emporter. Malgré certaines alternatives, certaines périodes de mieux qui donnaient l'espérance d'une guérison complète, il semble que, dès le début, il se soit fait peu d'illusion sur ce qui l'attendait. Avec les siens, avec les familiers qui lui rendaient visite, il gardait sa sérénité, conversait sur toutes choses avec sa vivacité coutumière ; par instants néanmoins, dans l'abandon d'une causerie plus intime, il laissait lire dans sa pensée, montrait à l'horizon l'approche du noir bûcheron. Dans les derniers jours de juillet : « Voyez-vous, je me sens très

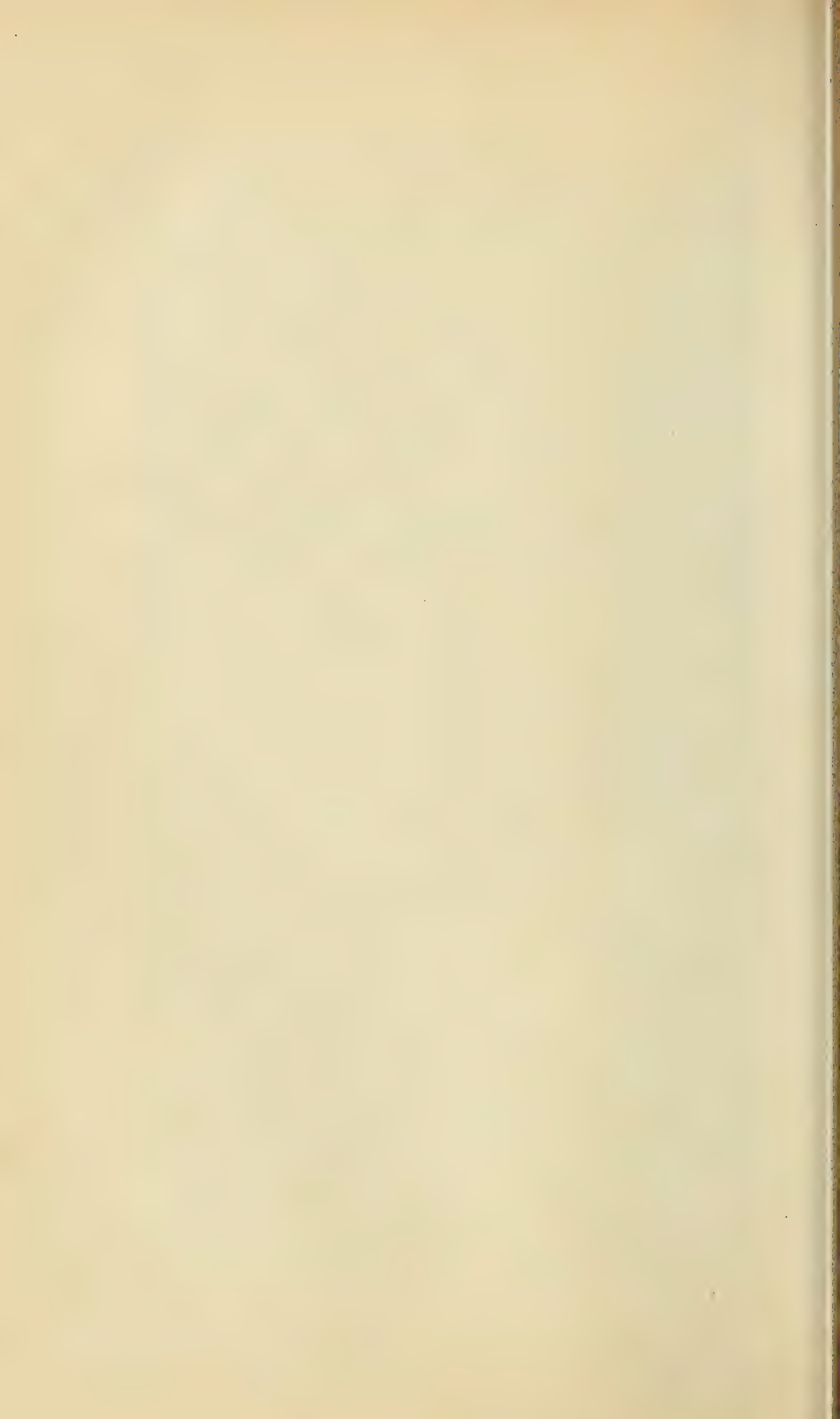
mal, confessait-il à un ami[1], je prévois ce qui va m'arriver ; je ne me remettrai pas, et je m'en irai, — Dieu sait quand, — sans trop souffrir, doucement, doucement... Et comme il faut toujours partir à un moment quelconque, ce départ-là sera peut-être moins dur que tant d'autres. »

Vers le milieu d'août, on l'envoya sur les bords du lac de Genève, où l'air, à la fois vif et doux, paraissait propre à relever ses forces. Ce fut là, au contraire, qu'il fut brusquement terrassé. « Cette campagne de Suisse, dit-il à l'un des siens, ce sera ma campagne de Waterloo ! » Il voulut rentrer à Paris. Trois jours plus tard, il s'éteignait doucement, comme il l'avait prédit, sans lutte, sans agonie, dans le silence de la saison où chacun se disperse, à l'époque où Paris est vide. On apprit du même coup son retour et sa mort.

C'est ainsi qu'il quitta ce monde, sans tapage, avec modestie, avec simplicité, à sa manière accoutumée, pareil à un homme bien élevé qui, sortant d'un salon avant la fin de la soirée,

1. Notes communiquées par M. Jacques Normand.

s'éloigne discrètement et sur la pointe des pieds. Mais il laisse derrière lui une œuvre impérissable, et, ce qui est plus rare et plus précieux encore, il laisse chez ceux qui l'ont connu un indestructible souvenir. Pour nous qui fûmes ses amis, sa mémoire fleurira toujours en ces régions profondes du cœur, où habitent les ombres sacrées de ceux dont le départ a appauvri notre âme et dépeuplé notre vie.



RÉPONSE

AU DISCOURS DE M. BRIEUX

Prononcé dans la séance du 12 mai 1910.

Monsieur,

C'est presque une tradition que de représenter l'Académie française sous les traits d'une douairière âgée, vénérable d'ailleurs et portant avec dignité l'auguste fardeau des années. Je crains d'avoir moi-même usé d'une métaphore, dont je dois reconnaître aujourd'hui l'impropriété. Non, une femme n'est pas vieille, lorsqu'elle a des adorateurs, ou, mieux encore, des soupirants qui prétendent à sa main et l'honorent de feux légitimes. Des amoureux, des prétendants, qui donc en a plus que l'Académie ? Peut-être même, en aucun temps, n'en eut-elle davantage, de tout âge et de toute provenance. Ne venez-vous pas de nous dire que, dès votre

quinzième année, vous leviez vos regards vers elle, avec l'ardent désir d'obtenir un jour ses faveurs ? Étant donc jeune, et belle, et recherchée, elle est aussi un peu coquette, et elle se plaît parfois à éprouver légèrement ceux qu'elle aime.

De cette malignité, je veux vous donner un exemple. Vous connaissez la répugnance de notre Compagnie à spécialiser les fauteuils ; on vous en a donné sans doute de belles et de subtiles raisons. Détrompez-vous, Monsieur ; vous êtes maintenant des nôtres et je vais tout vous dire. Quand vous voyez dans cette enceinte un mathématicien faire l'éloge d'un poète, un dramaturge l'éloge d'un historien, un historien l'éloge d'un avocat, ne cherchez pas dans ces désignations l'effet de calculs ingénieux ni de combinaisons savantes, mais songez bien plutôt à ce qu'un tel effort comporte de difficulté pour celui auquel on l'impose, de plaisir délicat pour ceux qui en sont les témoins...

Vous avez paru, il est vrai, échapper à la loi commune. Vous remplacez un de vos pairs, vétéran de l'armée où vous avez conquis si brillamment vos grades ; dramaturge, il vous fut

donner de louer un dramaturge. Qui sait pourtant si cette apparente mansuétude ne cachait pas un raffinement, et comme un surcroît de malice ? Mettre l'auteur des *Remplaçantes*, de *l'Engrenage*, des *Avariés* aux prises avec l'auteur de *l'Abbé Constantin*, de *Froufrou*, de la *Belle-Hélène*, quel contraste piquant ! quelle opposition de talents ! Et par suite, quel régal pour vos nouveaux confrères, pour le public de fidèles habitués, qui suivent nos exercices avec une curiosité avertie, — avec aussi, dit-on, un peu de l'intérêt spécial de ce spectateur légendaire, qui se rendait quotidiennement au cirque, dans le secret espoir de voir un jour dévorer le dompteur... Si ce vœu fut jamais formé, ce n'est pas aujourd'hui qu'il aura été exaucé. Vous avez heureusement triomphé de l'épreuve. L'art que vous avez fait paraître à évoquer ici votre prédécesseur a désarmé toutes les critiques, enchanté tous vos auditeurs, et satisfait même vos amis.

Je voudrais m'efforcer à suivre votre exemple et vous peindre à mon tour. Je sais que l'on a contesté parfois, non sans apparence de raison,

l'utilité de raconter sa propre histoire à celui auquel on adresse un compliment de bienvenue, de lui apprendre à quelle date il naquit, à quelle famille il appartient, quelles furent les circonstances et les étapes de sa carrière. Mais ne peut-on pas répliquer que, même hors du théâtre, il est des fictions nécessaires, que le récit, dans la réalité, est destiné moins à l'élu lui-même, qu'à l'assistance rassemblée pour lui faire honneur ? Dans votre cas, Monsieur, je découvre une double raison de m'arrêter quelques instants sur votre personnalité : d'abord elle est intéressante, ensuite je la crois mal connue. Par une originalité charmante, vous avez le goût du silence ; vous n'occupez guère les journaux de vos projets, de vos villégiatures ; vous vous garez des reporters avec une vigilance craintive. On parle peu de vous en dehors de vos pièces, et cela vous convient ainsi. Mon excuse pour soulever le voile sous lequel vous vous dérobez, c'est que votre existence est liée étroitement à votre œuvre, c'est que chacun de vos écrits porte comme l'empreinte de votre âme, et qu'à noter les échelons successifs de votre développement intellectuel

et de votre progrès moral, on marque du même coup les degrés de votre ascension vers la renommée littéraire.

Ne m'y avez-vous pas d'ailleurs encouragé vous-même, en rappelant tout à l'heure, avec une légitime fierté, votre naissance dans la classe ouvrière ? Mais ce que vous n'avez pas dit, c'est par quel chemin escarpé, au prix de quel vaillant labeur, vous êtes, de l'atelier, monté jusqu'à l'Académie. L'exemple est assez rare pour qu'il vaille d'être mis au jour. Si la mode était, comme jadis, aux édifiants petits recueils que l'on donnait en prix aux élèves des écoles, votre histoire devrait figurer dans un volume à tranches dorées sur les *Enfances célèbres*.

On a dit de vos pièces, et ce n'est nullement un reproche, qu'elles exhalent volontiers un arome léger de province ; vous êtes pourtant né à Paris, d'une famille d'artisans établis au faubourg du Temple, et vos premiers éducateurs, les seuls, je crois, avec ceux de l'école Turgot, que vous ayez connus, furent ceux de l'école communale de votre voisinage, en ces temps

arriérés où l'enseignement officiel de l'alphabet et du calcul était encore confié — peut-on y songer sans frémir ? — aux frères de la Doctrine chrétienne. Y fûtes-vous un brillant élève ? Je n'en sais rien, et il n'importe guère. Vous étiez tout au moins studieux, sérieux, déjà méditatif. Les jeux bruyants de vos compagnons d'âge n'avaient guère plus d'attrait pour vous que n'en auront plus tard les folles dissipations de vos camarades de jeunesse. Orphelin de bonne heure, enfant rêveur et solitaire, vous viviez dans vos songes, prompt à passer de l'enthousiasme à la mélancolie. Vos chagrins personnels, bien loin de vous replier sur vous-même, ajoutaient à votre pitié pour le malheur des autres ; selon l'éloquente expression d'un homme qui vous fut cher, vous aviez « trop de larmes pour vos propres misères ».

Cette disposition naturelle, sans doute avivée par l'exemple et l'exhortation de vos maîtres, vous avait enflammé d'une ardente ferveur religieuse, que déjà votre instinct dirigeait vers l'action. Vous avez songé, m'a-t-on dit, à vous faire missionnaire, à catéchiser les sauvages. Mais ce ne fut qu'une velléité passagère ; vous

avez bientôt reconnu qu'en Afrique, en Océanie, il n'était plus guère de sauvages, mais qu'il en est beaucoup en France, et vous vous êtes restreint à évangéliser ceux-là. La vérité m'oblige à dire qu'en changeant de sauvages, vous avez changé d'évangile. Peut-être pas autant que vous le croyez vous-même ; car si vous avez, semble-t-il, renoncé aux dogmes précis, vous gardez une âme religieuse, pleine d'un christianisme latent. Sur tant de problèmes douloureux que pose l'état social moderne, vos préoccupations, quelquefois même vos solutions, concordent étrangement avec les paroles qui résonnent sous les voûtes de nos cathédrales. Ce n'est pas sans motif qu'on a pu vous ranger parmi les « prédicateurs de la scène ».

Quand, dans votre quatorzième année, vous quittiez les bancs de l'école, vous n'étiez pas un grand savant ; du moins, ce qui vaut mieux qu'une science élémentaire, vous saviez ce qui vous manquait et vous aviez le goût d'apprendre. Votre rage de lecture dépassait toute idée. Cette passion absorbait toutes vos économies. Vous lisiez, un peu au hasard, ce qui vous tombait sous la main, non pas pourtant

des journaux illustrés ni des romans feuilletons, mais les livres célèbres et, de préférence, les classiques. Vous étiez un des bons clients de cette collection populaire que l'on nommait la « Bibliothèque nationale », et qui, pour la somme de vingt-cinq centimes, mettait à la portée de tous les chefs-d'œuvre de toutes les langues. Le *Faust* de Gœthe vous fut révélé de la sorte, et vous en fûtes comme enivré. Vous passiez des nuits à le lire, quelquefois dans votre escalier et à la lueur d'un chétif bec de gaz, pour réduire les frais de chandelle.

Un peu plus tard, vous comprîtes la nécessité d'introduire l'ordre et la méthode dans la culture de votre esprit. Vous eûtes même le courage d'entreprendre, tout seul, l'étude du grec et du latin, sans guide, sans professeur, avec l'unique secours des grammaires, des lexiques et des livres de classe. Si vous fûtes vite découragé du grec, plusieurs années durant vous vous acharnâtes au latin ; et peut-être, sur ce terrain, auriez-vous l'avantage sur bon nombre de ceux qui sortent du collège avec la patente officielle de l'Université.

C'est de cette période initiale que date en vous l'éveil de la vocation théâtrale. Cette vocation, chose surprenante, ne nous venait pas du dehors, par les oreilles ou par les yeux. Quand pour la première fois, vers l'âge de dix-sept ans, vous pénétrâtes dans une salle de spectacle, depuis longtemps déjà vous étiez auteur dramatique ; vous écriviez des pièces à thèse, comme vous venez d'en faire l'aveu. Sans doute, par une précoce intuition, pressentiez-vous dès lors la place prépondérante que le théâtre occupe dans la société de nos jours. Le nombre de ceux qui lisent est restreint ; mais qui ne va pas au spectacle ? Le théâtre est, pour bien des gens, toute la littérature ; on a pu dire de lui, sans exagération outrée, qu'il est « la dernière religion de la France ». De là l'importance grandissante du rôle de l'auteur dramatique. Il partage avec l'orateur le privilège d'exercer sur la foule une action directe et tangible. Son art, vous l'avez dit un jour, est « le plus merveilleux truchement entre le penseur et les auditeurs, le plus frappant moyen que l'homme ait de communiquer son rêve ».

Le vieux dicton *Castigat ridendo mores* a beau

être passé de mode, il n'en exprime pas moins une vérité de tous les temps : c'est que, si les mœurs d'une époque ont leur ressemblance sur la scène, la scène, bien plus encore, influe sur les mœurs d'une époque. L'auteur peut, s'il lui plaît, faire des tréteaux où vivent ses personnages une chaire ou une tribune d'une incomparable puissance. Et c'est pourquoi, Monsieur, dans votre âme généreuse, le missionnaire défunt a enfanté le dramaturge.

Aux essais juvéniles que je mentionnais tout à l'heure succède un drame sur Bernard Palissy, drame en vers, s'il vous plaît, écrit en collaboration avec un ami de votre âge. Si *Bernard Palissy* ne put être joué en public, il fut tout au moins imprimé, premier acheminement vers la gloire. La série des pièces qui suivirent n'eut pas la même fortune. Vous connûtes l'amertume des manuscrits posés d'une main timide sur la table d'un directeur affable et majestueux et retournés trois mois plus tard sans que l'enveloppe en ait été rompue. Vous connûtes l'ironique froideur des grands confrères dont, en dernière ressource, on vient solliciter

l'appui. « Jeune homme, vous répondait l'un d'eux, — et non des moins illustres, — jeune homme, la vache enragée est excellente. Vous aider serait vous gâter. »

Par bonheur, vous n'étiez pas seul pour traverser cette période douloureuse. Conformant votre vie aux idées que prêchent vos ouvrages, vous vous êtes marié à vingt ans. Le respect m'interdit de dévoiler ici tout ce que fut pour vous celle dont votre heureux choix fit la compagne de votre existence ; du moins puis-je révéler, puisque vous l'avez dit vous-même, quelle main pieuse recopiait, chaque soir, les pages écrites par vous dans les loisirs de la journée, quel tendre réconfort, après les vaines attentes dans l'antichambre des théâtres, vous accueillait sur le seuil du logis, pour calmer votre fièvre et relever votre courage. Ne regrettez jamais ces heures difficiles du passé. Elles vous ont appris la douceur, elles vous ont appris la bonté. C'est le souvenir des déceptions d'antan qui fait qu'à l'heure présente vous n'avez guère le cœur de rendre sans les lire les manuscrits qu'on vous apporte. C'est le souvenir de vos tristesses qui répand dans votre œuvre ce

que nous y sentons d'apitoiement sur la misère d'autrui.

Il fallait vivre cependant. Une occasion s'offrit, qui vous en donnait les moyens, sans renoncer à la littérature. Pendant sept ans, à Dieppe, à Rouen, vous exercez l'emploi de rédacteur en chef de journaux politiques, apportant, comme toujours, à votre nouvelle besogne cette conscience, cette sincérité, cet appétit du bien dont vous ne sauriez vous défaire. Je me souviens d'avoir lu quelque part que certaines de vos pièces portaient trace de votre passage dans la rude profession d'improvisateur quotidien. Pour moi, je suis surtout frappé de ce que vous avez su en tirer d'avantages : la variété dans les sujets, la netteté dans l'exposition, la hardiesse à vous attaquer aux plus graves et brûlantes questions, et, mieux encore que tout cela, cet instinct de l'actualité qui, parmi la foule des problèmes proposés à votre attention, vous fait aller aux plus urgents, vous fait frapper aux points les plus sensibles, atteindre au plus vif les plaies les plus saignantes. Vous laissez à d'autres confrères les

abstractions philosophiques, les sujets éternels : vous n'avez pas écrit *la Course du flambeau*. Vous n'appliquez guère davantage votre pénétration aux subtilités passionnelles, au mystère des crises d'âme et des cas de conscience. Mais vous cherchez avec ferveur, vous discernez avec sûreté, l'abus, l'erreur, le vice, dont souffre, au jour présent, la société contemporaine, et vous dévoilez d'une main ferme le mal caché qui nous menace. La plupart de vos pièces sont venues à leur heure, et c'est une des raisons de leur très légitime succès.

Votre séjour dans le pays normand a, d'une autre façon encore, mis son empreinte sur vos ouvrages. Vous lui devez cette connaissance parfaite, que j'indiquais tout à l'heure en passant, des mœurs, de la vie de province, et c'est ce qui vous a permis de renouveler la galerie des figures que nous avons accoutumé de voir défiler sur la scène. La majeure partie de vos pièces sont des comédies provinciales, dont les héros, dépeints d'après nature, évoluent dans un cadre d'une minutieuse exactitude. Quelles silhouettes ressemblantes, quels types

vivants, inoubliables, que la plupart des personnages de *l'Engrenage*, des *Bienfaiteurs*, des *Trois filles de M. Dupont !*

Vos facultés d'observation étaient sans doute ici aidées par vos affinités et vos goûts naturels. En dépit de votre origine, vous n'êtes guère Parisien, si l'on entend par là que vous êtes peu enclin au ton, à la gouaillerie et — qu'on me passe le terme — à la blague du boulevard. Non par impuissance à comprendre et à manier cette langue spéciale. Certaine série d'échos humoristiques publiés dans le *Figaro*, et dont j'ai gardé la mémoire, ont jadis témoigné qu'il ne tenait qu'à vous d'être aussi boulevardier qu'un autre. Mais là n'était pas votre voie. Vous y avez vite renoncé, et vous vous êtes fait provincial, ou plutôt rural, d'adoption. Quand la fortune vous a souri, l'emploi de vos premières épargnes fut de vous construire une demeure dans un site lointain de Provence, un site alors presque désert, mais si pittoresquement choisi que, peu d'années plus tard, une grande route y passait, sillonnée de voitures, de bicyclettes, d'automobiles, et que des groupes de touristes curieux venaient, à votre grand chagrin, heur-

ter à votre seuil. En vain, gravez-vous sur la porte ces mots : *Je suis venu ici pour être seul*, et, pour leur donner plus de poids, les signez-vous du nom respecté d'Ézéchiel. Rien n'y fait. Pour trouver le calme, il faut déplanter votre tente, vous réfugier dans une contrée rustique, parmi des populations agricoles.

Dans ce dernier asile, vous avez mis beaucoup de votre cœur, car vous aimez la terre et ceux qui vivent près d'elle, ceux qui n'ont guère d'autre souci que les événements naturels, la pluie, la grêle ou la gelée. Vous comprenez aisément ces âmes simples, et vous savez les attirer à vous. Que dis-je ? Vous êtes agriculteur vous-même ; vous savez qu'à tel champ convient telle espèce de culture ; vous vous connaissez aux engrais ; votre joie la plus vive, après celle d'avoir lu pour la première fois votre nom sur l'affiche d'un théâtre, a été de le voir inscrit sur le revers d'un sac de blé.

Irai-je encore plus loin dans la révélation de vos goûts bucoliques ? On m'a affirmé de bonne part — excusez ce détail intime — que vous étiez, à vos heures de loisir, un adepte fervent de la pêche à la ligne. Mais vous êtes un

pêcheur d'un genre particulier : votre plus grand chagrin est quand un poisson importun, en mordant sottement à l'amorce, se permet de troubler votre méditation. Ce qui vous plaît dans ce sport innocent, c'est le prétexte à rêver de longues heures au bord d'une eau dormante, l'esprit tranquille, la cervelle en repos et l'œil vaguement fixé sur le bouchon flottant...

J'en ai dit plus qu'il ne fallait pour justifier ce que j'avançais tout à l'heure sur l'harmonie constante entre votre vie et votre œuvre. Cette concordance était déjà sensible dans le premier de vos ouvrages qui ait vu le feu de la rampe. L'histoire de ce début mérite d'être contée. Il y aura bientôt vingt ans, un directeur de théâtre, à Paris, reçut un manuscrit signé d'un nom qu'il n'avait jamais entendu. Il eut la curiosité de le lire, il accourut à Rouen, vous vit, promit de jouer la pièce, et tint religieusement parole.

La salle où il vous offrait un abri faisait grand bruit, à cette époque, dans le monde parisien, objet de scandale pour certains, d'enthousiasme pour d'autres et de curiosité pour tous. On a compris qu'il s'agit du *Théâtre-Libre*, déjà en

plein essor, assez récent toutefois pour que ses habitués eussent gardé la mémoire de son humble origine, de cette espèce de grange située dans une ruelle de Montmartre et pompeusement appelée l'Élysée des Beaux-Arts, où, sur des planches improvisées, dans des décors fabriqués à la diable, avec des costumes de rencontre, et devant des banquettes si dures que les spectateurs empilés pouvaient se dire avec fierté martyrs de l'art révélé sur la scène, un modeste employé du gaz, à la tête d'une troupe d'amateurs, amusait d'abord ses loisirs à jouer la comédie, puis, peu à peu, sous l'action d'une flamme intérieure, haussait son ambition à rajeunir les vieilles formules, à guider vers des voies nouvelles la littérature dramatique.

Cette ardeur révolutionnaire se tempérait pourtant d'un intelligent éclectisme. Deux genres de pièces, deux genres opposés l'un à l'autre et n'ayant d'autre lien qu'une semblable infortune — à savoir les pièces de poètes et les pièces réalistes — languissaient, en ce temps, dans l'attente d'un public. L'audacieux novateur convia les unes et les autres au festin. A son appel, vieux romantiques et jeunes naturalistes

tressaillirent d'allégresse. Il apportait la consolation aux premiers, aux seconds l'espérance. Ce fut surtout à la jeunesse, comme il est ordinaire, que la fortune accorda ses faveurs. Vainqueur dans le roman, jusqu'alors le naturalisme n'avait pas conquis le théâtre. Non que la formule réaliste n'eût jamais affronté les planches, Becque avait fait *la Parisienne ;* mais, sauf d'assez rares exceptions, l'école nouvelle n'avait pas encore rencontré une salle et un public. Grâce au Théâtre-Libre, elle prit une éclatante revanche.

Elle eut, il faut l'avouer, le triomphe insolent. Sous prétexte de vérité, on ne nous montra plus de la nature humaine que les plus répugnants ou les plus effrayants aspects. Ce fut l'âge héroïque du pessimisme outré, de la « rosserie » féroce et de l'horreur macabre. Et l'auditoire acceptait tout ; il n'avait ni nausées, ni protestations, ni révolte, pareil à ce bourgeois candide qui, d'après la légende, écoutait jadis, sans broncher, les effarantes confidences de Baudelaire : « Avez-vous mangé de la cervelle de petit enfant ? Cela ressemble à des cerneaux, et c'est excellent ! »

Au plus fort de cette crise, vous apparûtes, Monsieur, vos *Ménages d'artistes* à la main. Si habitué qu'il fût aux fantaisies de ses fournisseurs attitrés, le directeur, en vous lisant, n'avait pu réprimer un sursaut d'étonnement, car cette œuvre d'un débutant était d'une nouveauté troublante, d'une témérité prodigieuse et touchant à l'extravagance. L'auteur — le croirait-on ? — défendait sans vergogne la morale contre le caprice, la famille contre le désordre ; on y voyait un intérieur bourgeois que ne souillaient pas tous les vices ; toutes les vertus n'étaient pas réfugiées sur les hauteurs sacro-saintes de la Butte. Comme, en dehors de ces hardiesses, la pièce ne manquait pas de force dramatique, qu'elle renfermait plusieurs scènes bien venues, les spectateurs, d'abord surpris, s'accommodèrent tant bien que mal de cette honnêteté scandaleuse. Le succès fut même assez vif pour vous encourager à passer à la récidive.

Votre premier essai avait été un coup d'audace ; le second fut un coup de maître. Ce fut une soirée triomphale que celle où vint au

monde cette inoubliable *Blanchette*, jouée, depuis, cinq ou six cents fois sur toutes les scènes de l'ancien et du nouveau monde. La pièce est-elle, comme l'ont cru certaines gens, dirigée contre l'instruction, contre l'ascension des classes pauvres? Non certes, pas plus que *l'Évasion* n'est dirigée contre la science. Elle se borne à prendre à partie cette superstition un peu niaise qui fait de l'instruction une infaillible panacée, à tracer le tableau réel et saisissant des ravages que peut exercer, dans un cerveau médiocre, un enseignement qui dépasse sa capacité naturelle. Fénelon disait déjà de l'esprit des jeunes filles : « Dans un réservoir si petit et si précieux, on ne doit verser que des choses exquises. » Vous ne faites qu'appliquer à la démocratie le prudent conseil de Fénelon.

Aujourd'hui comme alors, le grand art de l'éducation consiste à doser le savoir d'après la force intellectuelle de celui auquel on l'inculque. Exagérer la dose, c'est faire des déclassés, espèce lamentable entre toutes. Tout être a droit de chercher à s'élever au-dessus de sa condition et de son milieu d'origine, pourvu qu'il soit, par le cœur et l'esprit, supérieur à ce milieu et

à cette condition. Ces simples vérités, trop souvent méconnues, sont celles auxquelles vous apportiez l'appui d'un lumineux bon sens, d'une observation pénétrante, d'une puissance dramatique qui, dès la première scène, prend le spectateur aux entrailles et le mène tout haletant jusqu'à la scène finale.

Le retentissement de *Blanchette* n'eut pas seulement pour résultat de vous mettre hors de pair, de faire, d'un nom hier obscur, un nom déjà presque célèbre, mais il marqua, pour ainsi dire, une date dans l'histoire du théâtre. L'heure avait, en effet, sonné où le public, si longtemps bénévole, commençait, sans s'en rendre compte, à se lasser des mets faisandés et poivrés dont on l'avait, depuis plusieurs années, exclusivement nourri. Certaines personnes, particulièrement perspicaces, se demandaient si, dans la vie, il n'existe vraiment que des gredins, des escrocs et des filles, s'il ne s'y trouve aussi parfois de ces êtres moyens, qui, sans prétendre à la perfection absolue, méritent pourtant moins de mépris et de haine que les autres, et qu'on appelle les honnêtes gens. Vous vîntes à point nommé pour justifier cette décou-

verte et vous eûtes, du même coup, comme la révélation de la voie que vous deviez suivre.

Auprès des pièces frénétiquement cruelles, auxquelles répugne votre cœur, et des pièces de simple amusement, qui ne peuvent lui suffire, germe dans votre esprit la notion du « théâtre utile », qui n'est pas tout à fait le théâtre d'idées, et dont la fonction essentielle est moins de faire penser que de faire mieux agir. Vous limitez votre horizon, pour l'embrasser plus aisément ; vous spécialisez votre action, pour la rendre plus efficace.

Dans cet ordre d'idées, les grands sujets ne manquaient pas. Les grands sujets, d'ailleurs, ne manquent jamais à qui les cherche. On pourrait même dire qu'ils foisonnent, qu'il n'est qu'à étendre la main pour les saisir au vol. Mais, pour les traiter avec fruit, il faut des qualités, des dons, même des vertus, qui ne sont pas l'apanage du vulgaire. Il y faut d'abord de la foi : pour convertir autrui, il faut être croyant soi-même ; un apôtre ironique serait un déplorable apôtre. Il y faut une espèce de bravoure ingénue qui ne tient pas compte du danger, qui affronte sans fléchir le sourire

moqueur des sceptiques. Il y faut, enfin et surtout, assez de force et de talent pour être original dans un domaine où la banalité vous guette, pour échapper à cette morne froideur qui est l'écueil propre aux *moralités*, comme les appelaient nos pères, pour y souffler la flamme, le mouvement et la vie. Foi, courage et vigueur, ce sont, Monsieur, vos caractéristiques. Quelle que fût votre modestie, vous en aviez conscience. Comment eussiez-vous hésité à marcher de l'avant ? Vos amis, dès cette heure, vous avaient baptisé « le Tolstoï du faubourg du Temple » ; comment n'eussiez-vous pas tâché à justifier un si glorieux surnom ?

De cette source d'inspiration procède la longue série des pièces sur lesquelles s'est fondée votre célébrité. Toutes ont pour origine l'observation d'un vice ou d'un fléau social, dont un examen réfléchi, ou quelquefois un fait récent, vous a démontré le danger. Par exemple, vous êtes frappé de la déformation produite, en quelques âmes faibles et sans défense, par la pratique du métier politique, des compromissions de conscience auxquelles elles se laissent entraîner, et

vous écrivez *l'Engrenage*, cet impitoyable tableau des mauvaises mœurs parlementaires. Vous remarquez à quels abus peut donner lieu l'exercice de la charité ; il vous déplaît que le malheur d'autrui ne soit pour certaines gens qu'un prétexte de fêtes, de toilettes et de bavardages, que l'on danse pour un incendie, qu'on organise une comédie pour une inondation et des tableaux vivants pour un tremblement de terre ; et vous démasquez âprement, dans votre pièce des *Bienfaiteurs*, cette hypocrite profanation de la charité véritable. Loin de vous la pensée de condamner la bienfaisance ; mais vous estimez que l'aumône, faite sans chaleur et sans élan, ne remédie et ne suffit à rien, qu'il faut, comme dit Pascal, « servir les pauvres pauvrement », avec cette grâce discrète, cette douceur attendrie, qui ajoutent au bienfait comme un rayonnement de bonté.

On vous raconte un jour l'histoire d'un nouveau-né succombant faute de soins, dans un lointain village, tandis que la mère, à Paris, alimente de son lait un enfant étranger. Votre imagination s'échauffe et votre cœur s'émeut. Vous vous représentez les suites cruelles qu'en-

traîne, dans les pays où elle fleurit, l'industrie nourricière, dépérissement du petit campagnard, fainéantise et débauche du mari, démoralisation de la femme, jetée dans un milieu nouveau et dans l'éblouissement d'un luxe corrupteur. De là *les Remplaçantes*, dont la sévère leçon est égayée d'un croquis de mœurs villageoises que n'eût pas renié Maupassant.

Enfin, et je veux terminer par là ce rappel incomplet de vos heures de triomphe, vous vous haussez, dans *la Robe rouge*, à la satire d'une grande institution sociale, et vous vous en prenez à la magistrature. L'attaque est vive, mordante, mesurée cependant, d'autant plus redoutable. Nulle vénalité chez vos juges, point de malhonnêteté consciente, mais la « fièvre de l'avancement » qui fausse la droiture naturelle, la justice regardée comme un métier qui doit nourrir son homme, et la routine enfin, qui fait du magistrat un simple rouage automatique de la grande machine à punir. Et sans doute ces faiblesses sont un peu celles de toutes les professions, mais combien plus graves et dangereuses, lorsqu'il s'agit d'une mission effrayante, sacrée, presque divine, lorsqu'il

s'agit d'hommes qui tiennent en leurs mains l'honneur, la liberté, la vie de leurs concitoyens ! La thèse est passionnante, l'action sobre, rapide et du plus poignant intérêt. Jamais, je crois, comme en cette pièce, ne se sont affirmés vos dons de dramaturge ; aucune ne montre plus à découvert votre cœur généreux, rude aux puissants et tendre aux misérables. En la relisant récemment, il me venait à la mémoire cette belle sentence de La Bruyère : « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger l'ouvrage : il est bon, et fait de main d'ouvrier. »

Malgré le succès triomphal et durable de *la Robe rouge*, ce n'est pas, assure-t-on, votre œuvre préférée. Semblable à ces parents qui chérissent d'une spéciale tendresse ceux de leurs rejetons dont l'enfance fut malingre, la croissance difficile, vous avez une prédilection pour d'autres pièces dont les débuts furent moins heureux, mais les suites plus fécondes. J'entends par là celles de vos comédies qui relèvent du genre

médical, celles où l'homme de théâtre s'efface un peu devant le sociologue, où, contrairement à votre méthode habituelle, le dialogue, par endroits, cède la place à la conférence : *Maternité*, *les Avariés* surtout, la pièce fameuse dont, à cette place, je ne dirai qu'une chose, c'est qu'elle a enrichi la langue d'un vocable nouveau et nous a permis de traiter, jusque dans les milieux mondains, un sujet jusqu'alors réservé aux cliniques...

Cette considération, Monsieur, n'est pas celle qui vous touche. Vous vous glorifiez, bien plutôt, des résultats amenés par ce retentissant appel. Peut-être, à cet égard, devez-vous quelque gratitude aux scrupules administratifs qui entravèrent pendant un temps la pièce. Le bruit fait par l'interdiction n'a-t-il pas servi votre cause mieux que le plus éclatant succès ? Et la censure, maintenant défunte, ne fut-elle pas, cette fois encore, la plus utile collaboratrice de l'auteur ?

Tant de problèmes ardus que vous abordez sur la scène, vous n'avez pas la prétention de les résoudre à vous tout seul. Il vous suffit d'en

montrer l'importance et de les exposer sous un jour saisissant. Vous êtes celui qui sonne le tocsin. Vous apportez à cette tâche méritoire la plus sincère ferveur, la plus robuste santé d'âme et, pardonnez-moi l'expression, une tranquille bonhomie qui y ajoute une note charmante. Vous avez la faculté rare — rare en tout temps, mais surtout de nos jours — de discerner le bien du mal, et, ce qui est plus rare encore, vous ne rougissez pas de ce discernement. C'est peut-être par là que vous prouvez le mieux cette intrépidité candide que je louais tout à l'heure. Il ne faut pas cependant s'y tromper. Qu'on vous appelle l' « honnête Brieux », le « Brieux des bonnes gens », cela n'est pas pour vous déplaire. Mais vous n'avez rien d'un Berquin. Pour être saine, morale, édifiante si l'on veut, votre œuvre n'est ni fade ni timide. Vous n'écrivez pas pour jeunes filles. Vous n'êtes pas « Bibliothèque rose » ; on peut m'en croire, je m'y connais...

Nul peut-être, au contraire, n'a manié d'une main plus osée les plaies les plus secrètes, n'est descendu d'un pied plus ferme dans les plus ténébreux bas-fonds. Réaliste, vous l'êtes par

une certaine rudesse de forme, par une certaine audace dans le choix des sujets, et pessimiste aussi, par le regard sans illusion que vous jetez sur les misères humaines. Mais, observait Brunetière, est-on véritablement pessimiste, quand, « en trouvant que tout va mal, on travaille en même temps à faire que quelque chose aille mieux » ? Lorsque vous pénétrez dans l'écurie d'Augias, ce n'est pas « pour y ajouter », comme on l'a dit d'un autre, mais pour y faire passer un souffle vivifiant, un large flot limpide et purificateur. Votre pessimisme apparent est tout imprégné de pitié et votre réalisme est tout ennobli d'idéal.

Que cette conception du théâtre soit belle, élevée, logique même entre toutes, je n'entends pas y contredire. De bons esprits, pourtant, se sont fait de l'art dramatique une idée différente et s'appuient sur des arguments qui ne sont guère moins persuasifs. La vérité, disent-ils, est, par essence, étrangère au théâtre ; quoi qu'on puisse dire et faire, il demeurera toujours le royaume de la convention. Le spectateur le sait mieux que personne ; ce qu'il y vient cher-

cher, c'est bien moins une leçon que l'oubli passager des tristesses, des laideurs et des platitudes quotidiennes, une sorte d'alibi pour échapper aux griffes des réalités angoissantes. L'émouvoir, le charmer, le promener au pays des fictions enchantées, c'est le rôle bienfaisant de l'auteur dramatique. Il n'est ni le censeur du vice, ni le conseilleur du devoir, mais le doux vendeur d'illusion, l'évocateur du rêve, le consolateur de la vie.

Si l'on reproche à cette définition ce qu'elle comporte de frivolité, ses défenseurs ne reculent pas devant l'accusation. Il ne faut pas, à les en croire, médire de la frivolité. Elle n'est souvent que la forme la plus aimable, la plus souriante de la sagesse. C'est une manière de crier au Destin : « Je me soumets à tes caprices, mais je n'en suis pas dupe, je me refuse à les prendre au tragique. » C'est, en face de la vie mauvaise, une attitude faite de fierté, de résignation élégante et de ce que jadis on appelait la crânerie française. Renan disait qu'un jour viendrait peut-être où la plus haute philosophie du monde aboutirait à un ballet, et Voltaire assurait que, si l'on

n'était un peu frivole, on se pendrait tous les matins...

Le charmant écrivain dont vous occupez le fauteuil appartenait à cette seconde école. Tout l'y prédisposait : d'abord sa nature et ses goûts, ensuite le temps et le milieu où se formèrent son âme et son cerveau. Impressionnable, délicat, les nerfs à fleur de peau et frissonnant au moindre choc, il lui fallait, pour s'épanouir, la contagion de la gaieté d'autrui, le rayonnement d'une atmosphère de joie. Par la hâte de jouir du présent, où se mêlait l'angoisse vague du lendemain, il était bien de cette génération qui aurait pu prendre à son compte le mot d'un contemporain de Louis XVI : « Nous avions l'air de nous divertir par prudence, comme ces gens qui s'approvisionnent contre la disette. »

Encore qu'il n'eût que trente-six ans lorsque éclata la guerre, Ludovic Halévy demeura toute sa vie le type le plus accompli et le plus finement distingué du genre second Empire. Avec sa mise soignée, son allure réfléchie, sa discrète affabilité, son air sérieux et un peu froid, légèrement teinté d'ironie, sa parole

rare et réservée, il conservait le pli du fonctionnaire correct qu'il fut durant de longues années.

Dans le tableau que vous avez tracé de son adolescence, vous avez justement rappelé comment, par atavisme, il se rattachait au théâtre et constaté sa vocation précoce. Il est certain qu'à quatorze ans, il avait ses entrées à l'Odéon, à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, et, qu'en tunique de collégien, il jetait son nom en passant aux contrôleurs déférents et surpris. Mais il est non moins vrai qu'à dix-neuf ans il débutait dans l'administration et qu'une vingtaine d'années plus tard, — vous nous l'avez appris vous-même, — il était décoré en qualité d' « ancien chef de bureau ». Au moral autant qu'au physique, un pareil stage n'est pas sans laisser une empreinte, et j'y attribue, pour ma part, dans une certaine mesure, ce qu'il garda toujours de tenue, de méthode et d'ordre dans la fantaisie.

N'exagérons rien cependant. La muse comique le travaillait dès lors, et le vaudevilliste perçait sous l'administrateur. Secrétaire-rédacteur au Corps législatif, il avait peine à s'empêcher

d'égayer de quelques couplets les graves discours parlementaires et songeait au compositeur qui pourrait les mettre en musique. Lors d'un voyage qu'il fit avec son chef Villemain, pour étudier l'esprit de seize départements, Villemain rapporta seize rapports, Halévy une pièce en trois actes.

C'est à cette comédie — elle s'appelait *la Fille d'un Mécène* — qu'il dut ses premières amertumes. « Il est, écrivait Legouvé, trois états où il faut une patience angélique : jardinier, marin et auteur dramatique. » Comme vous, Monsieur, Ludovic Halévy en fit la cruelle expérience. Le directeur de l'Odéon, Royer, auquel il apporta sa pièce, lui dit : « Ce serait charmant au Gymnase. » Ce à quoi Montigny, directeur du Gymnase, répliqua : « Ce serait tout à fait l'affaire de l'Odéon. » Si bien que *la Fille d'un Mécène* échoua dans un tiroir. Même sort, à quelques mois de là, pour un roman intitulé *le Petit Bossu de Nizerolles*, qu'il présenta successivement à deux directeurs de journaux. « C'est un peu court pour un roman », fit l'un. « C'est un peu long pour une nouvelle », fit l'autre. Et *le Petit Bossu* rejoignit

la Fille d'un Mécène au fond du tiroir funéraire où tous deux dorment côte à côte.

S'il eut, bientôt après, grâce aux velléités dramatiques de Morny, la chance de rencontrer, en son chef hiérarchique, le plus puissant des collaborateurs, la vraie bonne fortune de sa vie, comme vous l'avez rappelé, fut le hasard qui plaça sur sa route l'homme dont, pendant vingt ans, le nom sera le complément du sien. Vous avez hésité, par un respectable scrupule, à sonder le mystère d'une si heureuse et féconde association, à chercher la part de chacun dans l'œuvre et dans la gloire communes. Mon métier d'historien, sans doute, me rend un peu plus indiscret, et je m'en sens à l'avance excusé par certaines demi-confidences échappées, aux heures d'expansion, à Halévy lui-même, des confidences dont la sincérité n'appelle de restriction que leur excessive modestie.

Dans cette procréation à deux, dont le mécanisme subtil est peu accessible aux profanes, la virilité de Meilhac, à première vue, s'affirme comme prépondérante. Le plus souvent, c'est lui qui tient la plume, lui qui imagine le sujet,

qui trace le canevas de la pièce, qui esquisse les situations et les scènes capitales. Mais c'est ici qu'intervient Halévy, avec ses dons de finesse pénétrante et d'observation réfléchie, accrus et aiguisés par la fréquentation des milieux parisiens et la pratique intelligente du monde. Il sème dans le dialogue les traits de mœurs, ces mots charmants qui, sous une apparence légère, contiennent souvent tant de philosophie, qui animent les figures les plus audacieusement comiques de cette vérité générale, de cette réalité vivante, sans lesquelles aucune œuvre ne saurait subsister dans la mémoire des hommes.

C'est Halévy, n'en doutez pas, qui fait dire à Henriette dans *la Petite Marquise* : « Un homme qui se traînait à mes pieds pour obtenir une heure de ma vie !... Je lui apporte ma vie tout entière, et il n'en veut pas ! » Et n'est-elle pas signée de lui, cette phrase où l'amie de Froufrou, la baronne de Cambri, dévoile si joliment les causes et marque les limites de son honnêteté conjugale : « Je croyais avoir affaire à une femme raisonnable, à une femme comme moi... parce que moi, voyez-vous, si

l'on venait me parler sérieusement d'aimer un autre homme que M. de Cambri, ce serait absolument comme si, après que j'aurais reçu cinquante coups de bâton par devoir, on venait me proposer d'en recevoir cinquante autres par plaisir. Voilà mes principes ! »

C'est encore Halévy qui, dans les ouvrages les plus gais, — *la Cigale* ou *la Périchole*, — sait placer à propos la touche légère de sensibilité qui, après l'explosion du rire, rafraîchit doucement la paupière d'une petite larme sans chagrin, pareille à la rosée du soir après l'éclat rude du midi. Mais son plus bel apport est cette mesure parfaite et ce tact délicat, qui disciplinent la fantaisie, tempèrent l'exubérance, retiennent les plus folles inventions au point précis où le vaudeville se distingue de la farce, le bouffon de l'extravagant. Et c'est ainsi que, par une image ingénieuse, on a pu comparer l'œuvre des deux amis à une pendule harmonieusement réglée, dont Meilhac serait le ressort et Halévy le balancier.

A cette police du goût qu'Halévy exerçait avec une fermeté discrète est due sans doute la

solide popularité de la plupart des pièces de la première période, ces opérettes presque classiques, d'une verve surveillée, d'une forme toujours littéraire, subversives sans malice, irrespectueuses sans âpreté et satiriques sans amertume. On se souvient encore, après bientôt un demi-siècle, du formidable applaudissement qui accueillit *la Belle-Hélène*, *les Brigands*, *la Vie parisienne*, cette *Grande-Duchesse* surtout, pour laquelle, assure-t-on, les rois, avant d'arriver à Paris, retenaient une loge par dépêche, et dont la célèbre interprète, se présentant un jour à l'entrée de l'Exposition réservée aux têtes couronnées, n'avait qu'à décliner ses nom et qualités pour voir toutes les portes s'ouvrir, le tambour battre aux champs, le poste présenter les armes à l'impérieuse souveraine du duché de Gérolstein !

Temps corrompus ! Théâtre corrupteur ! gémissent certains moralistes, qui oublient de se demander si nous sommes assez sûrs de notre austérité pour avoir bonne grâce à médire de la légèreté de nos pères. Et sans doute, dans ces opérettes, couplets narquois et dialogues croustilleux n'épargnent guère la gravité des institu-

tions séculaires et des vénérables principes. Mais ne peut-on soutenir qu'un peu d'irrévérence est parfois une utile épreuve pour expérimenter la force des remparts sociaux et la solidité des dogmes? S'il suffisait d'une plaisanterie pour mettre à bas un édifice, c'est qu'il aurait la consistance de ces ballons d'enfant que dégonfle une piqûre d'épingle.

D'ailleurs, dans la seconde moitié de sa carrière littéraire, des œuvres d'un autre ordre allaient montrer chez Halévy, à côté du frondeur et du spirituel ironiste, le patriote et l'homme de bien. La guerre fut la première, la plus grande douleur de sa vie. Il en fut atteint à la fois dans sa santé physique et son humeur morale. Du grand bouleversement opéré dans son être, le témoignage direct est ce livre de *l'Invasion*, dont vous avez si bien compris ce qu'il révèle de secrète amertume et de souffrance contenue.

On suit aussi la trace de cette évolution dans le ton différent de la plupart des comédies qui datent de cette période, comédies délicates, où la fantaisie du sujet s'allie avec l'étude

approfondie des caractères, où la gaîté se pare de grâce et se voile de mélancolie, où, sans grands mots et comme du bout des doigts, l'auteur fustige les ridicules et quelquefois les vices de ses contemporains. Faut-il citer *la Veuve*, *la Petite Marquise*, *l'Eté de la Saint-Martin*, *Froufrou* enfin, cette délicieuse incarnation de la Parisienne de ce temps-là, de sa petite âme capricieuse, amoureuse et sensible, capable des plus généreux élans, des plus déconcertantes folies, des plus inattendus retours ?

Mais où s'accusent surtout les traits de cette physionomie nouvelle, c'est dans les sept ou huit volumes qu'il publie coup sur coup lorsque, jugeant sa veine dramatique épuisée, il renonce à collaborer, dit adieu à la scène et se tourne vers le roman. Dans ces petits chefs-d'œuvre qui s'appellent *l'Abbé Constantin*, *Criquette*, *Mariage d'amour*, il verse les trésors de son âme douce et miséricordieuse aux humbles ; sans dogmatiser il enseigne, et il moralise sans prêcher. Il ose quelquefois plus encore, et il se lance un jour dans la satire politique et sociale.

Vous avez défendu Ludovic Halévy du reproche

d'avoir voulu faire, en créant la figure de Monsieur Cardinal, le procès de tout un parti. En un sens, vous avez raison. Monsieur Cardinal, homme privé, n'est représentatif d'aucun régime ni d'aucune opinion ; il n'est, hélas ! pas de parti qui ait droit de revendiquer le privilège de la vertu. Mais, en tant qu'homme public, il porte une étiquette. Nous le rencontrons tous les jours, le pionnier du progrès, qui estime que « la République c'est le mouvement, le tumulte, la fièvre », que la France doit « toujours marcher », innover sans répit et bouillonner sans trêve, l'ombrageux citoyen, qui frémit de colère au passage d'une patrouille, rêve d'une armée « exclusivement civile ». Et qui ne le connaît surtout, le penseur affranchi qui, dans un mouvement héroïque, se dresse sur le passage du Pape et le regarde fixement dans les yeux, « d'homme à homme » ?

Une seule chose nous surprend dans cette évocation vivante, c'est le dénouement de l'histoire, les déboires du héros, son insuccès final. Pour moi, j'en fais l'aveu, je suis toujours tenté de m'apitoyer sur son compte, je me sens prêt à m'écrier : « Je vous plains, monsieur Cardi-

nal, encore plus que je ne vous admire. Vous fûtes un précurseur, gloire auguste, mais sort funeste. Vous êtes venu trop tôt dans un monde trop jeune. Si vous aviez attendu l'heure propice, de quel incomparable éclat n'eût pas brillé votre fortune ! Je suis pris de vertige quand je songe à ce qu'eût pu être la grandeur de vos destinées... »

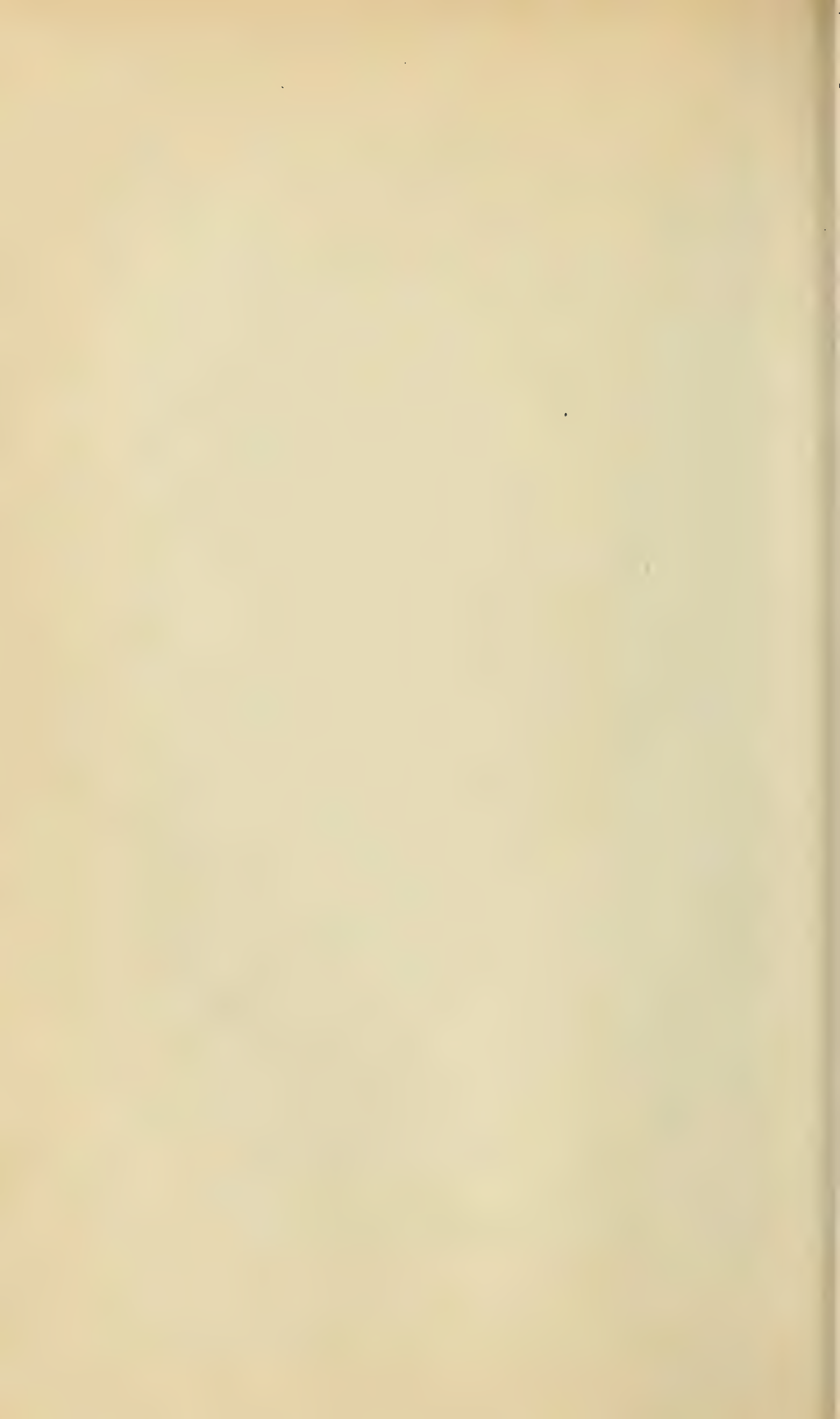
Cette excursion dans les régions épineuses de la politique demeure une exception dans l'œuvre d'Halévy. Par nature, il fuyait le fracas de la lutte. Quand, en pleine force de talent, il déposa sa plume, il ne chercha de refuge contre l'oisiveté que dans ce qui apaise, adoucit ou console, les lettres, les arts, l'amitié. Ce sage eût jusqu'au bout été un homme heureux, s'il n'eût été un homme sensible, d'une sensibilité frileuse et presque maladive, au point, dans les dernières années, de s'opposer à la reprise de ses plus jolies comédies, par crainte d'une émotion, par frayeur d'un chagrin possible, si elles n'eussent retrouvé le succès d'autrefois.

La paisible atmosphère des séances de l'Aca-

démie lui convenait mieux maintenant que l'air enfiévré des théâtres. Aussi s'y montrait-il assidu, laborieux, faisant son devoir en conscience. Parfois, pourtant, au sortir d'une grave discussion sur les prix d'éloquence, de poésie ou de vertu, il éprouvait l'invincible besoin d'un léger délassement d'esprit. Il se rendait alors au théâtre des Variétés, s'asseyait à l'orchestre et assistait à une répétition. Les petites figurantes se demandaient entre elles : « Quel est ce monsieur si sérieux, avec une si belle barbe grise ? Et que vient-il faire par ici ? » L'une d'elles, mieux renseignée, nommait Ludovic Halévy, la gloire de la maison. Le nom volait de bouche en bouche, les curiosités s'allumaient et, dès l'entr'acte, un essaim babillard s'empressait aux côtés de l'auteur de *la Belle-Hélène*. A toutes, il distribuait de bonnes paroles, des encouragements bienveillants, et s'en allait ragaillardi, avec de la gaîté dans l'âme, vivifié d'avoir respiré comme un frais bouquet de jeunesse...

La jeunesse, il l'aima toujours. Au rebours des vieillards moroses qui ne vantent le passé

que pour accabler le présent, il n'était jamais plus content que lorsqu'il découvrait dans la génération nouvelle une promesse de talent, une espérance d'avenir. Ne doutez pas, Monsieur, qu'il ait salué de grand cœur votre essor, qu'il ait goûté vos fortes productions et qu'il se soit réjoui de vos rapides victoires. Maintenant encore, dans le séjour élyséen où nous aimons à nous représenter ceux qui ont, par leurs œuvres, enchanté notre vie, j'imagine Halévy, en cette heureuse journée, s'associant sans réserve à la consécration qui récompense votre noble et fécond labeur. Du haut de l'Empyrée, l'auteur de *la Vie parisienne* applaudit l'auteur de *Blanchette*. Autour de lui se pressent, sympathiques et souriantes, les figures légendaires qu'anima son gracieux génie : la Grande-Duchesse contresigne votre admission au corps d'état-major de la grande armée littéraire, Froufrou, pour vous fêter, arbore sa plus pimpante toilette et son plus mirifique chapeau, et le bon abbé Constantin, d'un geste paternel, bénit vos justes noces avec l'Académie française.



DISCOURS PRONONCÉ
AUX FUNÉRAILLES
DE M. ÉMILE GEBHART
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le vendredi 24 *avril* 1908.

Messieurs,

En venant, au nom de l'Académie, rendre un suprême hommage à la mémoire d'Émile Gebhart, j'éprouve une émotion profonde, faite de tristesse devant le deuil qui nous atteint et aussi d'inquiétude à me sentir inégal à la tâche. De même que l'an dernier, et à la même époque, celui que le suffrage affectueux de ses confrères venait de désigner pour présider à leurs débats tombe frappé brusquement, léguant à l'un des derniers venus dans votre Compagnie une douloureuse mission, à laquelle il craint bien d'être imparfaitement préparé. Si prompte qu'elle ait été, cette chute dans le grand repos de la tombe

n'a pas été cependant une surprise pour ceux qui virent notre cher Directeur le jour — et la seule fois, hélas ! — où, au retour d'une courte absence, il prit place à notre bureau. En l'espace de quelques semaines, l'impitoyable mort avait inscrit sur son visage ce signe mystérieux, dont souvent, à l'avance, elle marque ses victimes, et que ceux qui le portent sont, la plupart du temps, les seuls à ne point voir. Il avait tenu, malgré tout, à inaugurer ses fonctions, en dépit des atteintes du mal, avec sa vaillance ordinaire, parce qu'il était de ceux pour lesquels tout honneur se double d'un devoir, et aussi parce qu'il aimait l'Académie d'une tendresse singulière, dont il donna une preuve touchante presque à la veille de l'heure suprême.

La dernière fois — il y a quelques jours à peine — qu'il prit la plume, de sa main déjà défaillante, ce fut pour défendre la Compagnie, dans un brillant article de journal, contre les reproches de lenteur qu'on lui adresse injustement au sujet de son Dictionnaire. Il apportait à cette défense tant de verve et d'ardeur, de vivacité spirituelle et d'entrain juvénile, qu'en lisant ces lignes alertes on se reprenait à l'es-

poir et qu'il ne semblait guère possible qu'une voix encore si animée fût proche de l'éternel silence.

Et voilà pourtant qu'aujourd'hui nous sommes autour de son cercueil. Éteints, ces yeux pétillants de malice, sous l'épais buisson des sourcils ; glacées et scellées pour jamais, ces lèvres d'où coulaient tant d'aimables récits et de descriptions pittoresques et qui s'ouvraient si volontiers au rire et aux propos joyeux ; immobile et raidie, cette main toujours tendue pour une chaude et loyale étreinte. Nous ne l'entendrons plus, cet incomparable causeur, ni bruyant, ni loquace, ennemi de la faconde vulgaire, mais, au contraire, subtil et délicat, tout en nuances et en demi-teintes, plein d'ironie légère et de finesse narquoise, que tempérait une vraie bonté, une bonté un peu brusque et qui ne se faisait bourrue qu'à l'instant de rendre service, comme pour prévenir le remerciement et couper court à l'effusion outrée de la reconnaissance.

Et quelle mémoire intarissable ! Comme il savait par le menu, avec quel art il évoquait les événements, les mœurs et les physionomies de

l'Italie du moyen âge, les drames sombres et terrifiants, les aventures inouïes, toute l'épopée enfin de l'époque la plus tumultueuse, la plus touffue et la plus ténébreuse, la plus belle et la plus atroce, qu'on connaisse dans l'histoire du monde ! Et comme aussi, dans cette mêlée, où le crime coudoie la sainteté, où les monstrueux attentats sont proches des sublimes héroïsmes, il appréciait les actes et les gens avec une douce lucidité, une indulgence sereine, également éloigné de l'indifférence du sceptique et de l'intolérance du sectaire, en homme qui avait étudié tant de choses, fait le tour de tant d'opinions, perçu tant de nuances mitoyennes entre le bien et le mal absolu, entre ce qu'on appelle erreur ou vérité, que, par amour de l'équité, dans la plupart des cas, il se retenait de juger pour se contenter de comprendre.

Je ne puis, devant ce cercueil, suivre Gebhart pas à pas dans sa carrière longue et remplie et je dois me borner à en retracer les grandes lignes. Alsacien de naissance, mais Lorrain d'adoption, il avait tout d'abord songé à la magistrature ; c'est au conseil d'un de ses

maîtres de Nancy, maintenant l'un de nos plus aimés et vénérés confrères, qu'il dut de s'orienter vers le professorat et de suivre la voie où il illustrerait son nom. La ville où se décida sa carrière et qui fut le berceau de ses premiers succès lui fut toujours chère entre toutes. Il y enseigna quatorze ans les littératures étrangères, et ce fut là qu'il contracta ces solides amitiés qu'il garda dans le cours de toute son existence et qu'il retrouva par la suite au Palais Mazarin ; car, à l'Académie, la Lorraine, à vrai dire, forme comme une petite province, une province ardemment française et chaleureusement patriote.

Mais le jeune professeur avait l'humeur trop vagabonde pour restreindre son horizon aux belles plaines, mollement onduleuses, qu'à célébrées éloquemment notre confrère Maurice Barrès. Il semble que, dès sa jeunesse, un irrésistible penchant l'ait attiré vers les régions de la lumière et du soleil, vers les pays où, à chaque détour du chemin, se lèvent les souvenirs légendaires et les images grandioses. Après un court séjour à Nice, il cingle vers Athènes et, quatre années durant, avec une ferveur d'amoureux, emplit ses yeux des visions de ce sol sacré :

« Vous courez à la fenêtre de votre chambre, — lui rappellera-t-on par la suite[1], — vous découvrez de là l'Hymette, les oliviers de Platon, la voie sacrée d'Éleusis, l'Acropole, le golfe de Salamine, et un grand ravin dont vous n'inscrivez pas s'il est rouge, jaune d'ocre, ou gris terreux, mais (nuance suprême à votre regard ébloui) qu'il est celui par où passa Thrasybule. » Et, sans doute, est-ce à ces contemplations qu'il dut le don précieux qui caractérise sa manière, le sentiment de la ligne, cette grâce sobre et décente, cette pureté de contours, qui sont, à proprement parler, les fleurs naturelles de l'Attique.

La Grèce l'avait séduit ; quelques années plus tard, l'Italie l'enivra et, ce qui est plus rare et plus beau, le retint. Dans la seconde moitié de sa vie, d'après son témoignage, il franchit plus de cinquante fois les Alpes, appelé par le charme invincible qui se dégage de la Ville Éternelle, de la cité du Dante, ou du berceau de saint François d'Assise ; et peut-être que nul n'a aussi

1. Réponse de M. Paul Hervieu au discours de M. Gebhart à l'Académie française.

fortement goûté la volupté, douce ou tragique, des blonds paysages de l'Ombrie, des collines bleutées de Toscane, des rouges et âpres solitudes de la campagne romaine.

Toute passion désintéressée porte avec soi sa récompense. Cette Italie, qu'il aimait tant, lui livra ses plus beaux secrets et lui inspira la plupart de ses meilleurs ouvrages, son *Italie mystique*, ses *Conteurs florentins du moyen âge*, et le premier de ses écrits qui lui acquit, auprès du grand public, cette notoriété éclatante que, malgré son talent exquis, ses précédentes études n'avaient encore pu lui valoir : je veux parler d'*Autour d'une tiare*, qu'on peut citer comme le modèle des romans historiques, car « l'histoire, selon l'expression d'un bon juge, y est belle comme un poème épique, et le roman gracieux, délicat, pur de lignes, comme un roman grec ».

Ce n'est ici le lieu ni le moment d'analyser les vingt ou vingt-cinq volumes d'histoire de l'art, d'histoire de la littérature, d'histoire des mœurs et des milieux, où la plus forte érudition, la plus sûre à la fois et la plus dénuée de pédantisme, s'allie à l'imagination la plus ailée, à la plus libre fantaisie, à l'expression la plus aisée

et souvent la plus poétique. Le trait commun de tous ces délicieux ouvrages, c'est qu'ils ressemblent à l'auteur et qu'à les lire, on évoque malgré soi l'originale physionomie de celui qui les mit au monde. On revoit ce visage solide, qui tenait à la fois du militaire et du bénédictin ; on entend cette voix un peu sourde, à l'accent un peu bref, s'harmonisant si bien avec l'art sobre et discret du causeur. On se rappelle surtout comment, en ce Lorrain, né en Alsace, nourri et imprégné du suc le plus savoureux d'Athènes, de Florence et de Rome, tant d'éléments divers aboutirent à former un Français de bonne race, un vrai type d'honnête homme, dans le plein sens du terme, dont la vie tout entière offre le caractère de la plus belle, la plus harmonieuse unité.

Après son magnifique labeur, Émile Gebhart a bien droit aujourd'hui de s'acheminer, d'une âme tranquille, vers la postérité. Il s'y achemine, son œuvre à la main, par une avenue large et droite, bordée de chaque côté par d'illustres statues, blanches effigies de ceux dont il a rajeuni ou ressuscité les figures. Voici Rabelais,

Panurge, Ulysse, Boccace, Sandro Botticelli, Michel-Ange Buonarotti, dont il achevait l'histoire quand la mort est venue le prendre ; et voici également de plus édifiants personnages, une théorie de moines et de nonnes d'autrefois, qui, dans leurs robes flottantes, sourient, sur son passage, à l'ami bienveillant dont la tendre curiosité se pencha sur leurs âmes mystiques. Au premier rang, sont saint François d'Assise, le docteur séraphique, et sainte Catherine de Sienne, la sage et subtile raisonneuse : tous deux, en agitant leurs palmes, semblent lui faire accueil au seuil du mystérieux séjour que des promesses, auxquelles il avait foi, réservent, par delà la tombe, aux hommes de cœur vaillant et de bonne volonté.



DISCOURS

SUR

LES PRIX DE VERTU

Lu dans la séance publique annuelle de l'Académie française du 26 novembre 1908.

Messieurs,

Me souvenant d'une parole célèbre, qui fut jadis prononcée à cette place, j'ai peine à m'empêcher de dire : chaque année, à date fixe, il est un homme qui, pendant quelques jours, éprouve la tentation de maudire la vertu. Cet homme, — dois-je le nommer ? — c'est votre rapporteur, celui que votre choix, ou parfois aussi le destin, a investi du devoir redoutable de moduler quelques variations sur le thème auquel, depuis l'an 1819, se sont essayés tour à tour quatre-vingt-dix prédécesseurs. Si bon nombre de ces derniers ont ressenti sans doute le passager accès d'humeur dont je viens

de vous faire l'aveu, la plupart, cependant, l'ont promptement surmonté et ont rempli leur tâche avec une bonne grâce déférente, qu'a récompensée le succès. Quelques autres y ont cédé, dans la mesure qu'admettent le goût et l'équité, et ne pouvant s'en prendre à la vertu elle-même, qui plane au-dessus des atteintes, ils se sont rabattus sur celui dont le nom en est ici comme le symbole, qui, du moins, est l'initiateur de ce qu'on a appelé le « genre oratoire vertueux ». Ils ont, d'une main légère, égratigné la renommée de M. de Montyon et dédoré son auréole.

J'ai été sur le point de suivre cet exemple, et peut-être avais-je pour cela une excuse, ou plutôt une occasion spéciale, que vous m'avez vous-mêmes fournie. Ne venez-vous pas, en effet, de couronner, à cette séance, un spirituel petit volume où la figure du philanthrope n'apparaît pas, à première vue, sous un aspect très sympathique, et d'où l'on tirerait sans grande peine les éléments d'un malicieux portrait ?

Oui, si j'eusse obéi à mon premier mouvement, j'aurais sans doute pu vous dépeindre,

avec citations à l'appui, le propriétaire un peu dur, l'homme d'affaires un peu processif, le créancier un peu exact à réclamer son dû et l'obstiné célibataire dont le souci d'indépendance n'est pas exempt d'un soupçon d'égoïsme. Mais qu'aurais-je démontré par là, sinon cette banale vérité que, chez les plus honnêtes et les plus estimables des hommes, il se mêle toujours quelque alliage au pur métal de la vertu ? Et si M. de Montyon ne mérita peut-être pas tous les prix qu'il a institués, faut-il, en bonne justice, pour de légères faiblesses, oublier toutes les hautes et nobles qualités qu'une étude plus approfondie oblige à reconnaître en lui ?

Est-ce un cœur sec et insensible, l'homme qui, au seuil de la vieillesse, fait cet aveu touchant : « Il ne me survient rien d'heureux ou de malheureux, que je ne réfléchisse sur l'impression que l'événement aurait faite sur ma mère ? » Est-il faux et dissimulé, celui qui, dans une lettre à Mme de Staël, peut se rendre ce témoignage : « Depuis l'âge de huit ans, il ne m'est pas arrivé de dire un mot que je ne crusse vrai » ? Et l'on ne saurait davantage

traiter d'avare ou de thésauriseur l'ex-émigré qui, en revenant à Paris, dotait les bureaux de Bienfaisance d'une somme de 65.000 francs, servait au Mont-de-Piété une rente annuelle de 15.000 livres, pour permettre, comme il disait : « aux mères de famille indigentes de dégager les effets d'une valeur inférieure à cinq francs », et accomplissait ces largesses sans bruit, comme en cachette, confirmant par ses actes le mot que, vingt années plus tôt, en refusant l'emploi de garde des Sceaux, il adressait à Louis XVI : « Si je puis faire un peu de bien, c'est que je ne suis pas en évidence. » Cette modestie, cette horreur de l'ostentation, il en donnait une preuve nouvelle et singulière en rédigeant son fameux testament, où il évaluait sa fortune à 238.000 livres, tandis qu'une fois réalisée, il se trouva qu'elle approchait du chiffre de sept millions ; l'Académie française, inscrite pour environ un cinquième de ce beau total, hérita donc, par une surprise rare en telle occurrence, d'une somme trente fois plus forte que celle qui, tout d'abord, lui semblait être destinée.

Il est, au reste, en ce même testament, une phrase qui, si j'en comprends bien le sens, fait

plus d'honneur encore à M. de Montyon que toutes les fondations qui ont rendu son nom fameux : « Je demande pardon aux hommes, y lit-on, de ne pas leur avoir fait tout le bien que je pouvais et que, par conséquent, je devais leur faire. » Comment expliquer ce remords sous la plume de celui qui, de son vivant, comme par delà la tombe, n'a guère employé sa fortune qu'à des œuvres de bienfaisance ? C'est que, dans ces instants de lucidité supérieure qui précèdent parfois l'heure suprême, il avait peut-être entrevu que, pour remplir tout son devoir envers les malheureux, ce n'est pas assez de donner son argent, son temps et sa peine, mais qu'il y faut encore, par un don plus précieux, joindre quelque chose de soi-même, et comme une parcelle de son cœur.

Ce sentiment que je lui attribue est d'autant plus à louer qu'il est plus rare chez ses contemporains. La bienfaisance au XVIIIe siècle, à y regarder d'un peu près, découle en général de deux sources distinctes, l'une instinctive et l'autre raisonnée. Pour la plupart, c'est simple répugnance à voir souffrir les autres, par suite de l'espèce de malaise que cette vue nous

inspire et du trouble inconscient qu'elle apporte à notre repos : « Il y a une sorte de honte, disait déjà un philanthrope d'Athènes, à se sentir heureux devant certaines détresses. » Et c'est aussi, pour quelques têtes pensantes, la conception philosophique qui révèle le lien nécessaire de l'intérêt particulier avec l'intérêt général et démontre l'absurdité d'un *moi* isolé et fermé, d'un *moi* qui, à lui seul, serait, pour ainsi parler, tout un monde, n'ayant avec autrui nulle solidarité. Bref, on est libéral, altruiste, humanitaire, charitable presque jamais, dans l'ancienne acception du terme, qui, avec la pitié, comporte également de l'amour.

Et c'est pourquoi ce temps, où bouillonnent et fermentent tant d'idées généreuses, nous apparaît en son ensemble stérilisé par un vent de sécheresse. Sur cet édifice rectiligne, que des logiciens de bonne foi, faisant table rase du passé, prétendent construire pour y loger une humanité plus heureuse, ne croît pas, au sommet, la petite fleur d'azur qui, pendant tant de siècles, embellit la demeure de tant de pauvres gens et rendit habitables leurs logis de misère. Reconnaissons, avec Sainte-Beuve, « qu'il

manque à toute cette bonté et à cette bienfaisance une certaine flamme céleste, comme il manque à tout cet esprit et à cet art social du XVIIIe siècle une fleur d'imagination et de poésie, un fond de lumière également céleste. Jamais on ne voit dans le lointain le bleu du ciel, ni la clarté des étoiles ! »

Ce n'est certes pas ce reproche que l'on peut adresser à ceux que nous couronnons aujourd'hui. La plupart nés dans l'indigence, et la plupart élevés à l'école du malheur, ils compatissent, pour les avoir senties, aux souffrances qu'ils soulagent, et l'on ne sait ce qu'il convient d'admirer davantage, de l'héroïsme qu'ils déploient à se sacrifier pour autrui, ou de la douce bonté et de la pitié tendre qui vivifient leurs belles actions et y ajoutent, souvent à leur insu, un parfum d'idéal.

Je n'aurai pas à chercher loin pour trouver mon premier exemple, car c'est une de nos concitoyennes, c'est une fille de Paris qui recueille, cette année, la plus haute récompense donnée à la vertu individuelle, et jamais 1.500 francs ne furent, à coup sûr, mieux pla-

cés. Au cinquième étage d'une maison du quartier de Clignancourt, une lingère, Mlle Anna Puttemans, dirige un petit atelier, qui compte une dizaine d'ouvrières, un atelier où les fauteurs de grèves, si éloquents qu'ils fussent, perdraient assurément leurs peines. « Nous ne considérons pas Mlle Anna comme une simple patronne, écrit une de celles qu'elle emploie, mais comme notre plus grande amie. » Elle pourrait même dire comme une mère, la plus dévouée et la plus attentive des mères. Je n'entends pas seulement par là qu'elle prodigue à ses ouvrières les soins physiques, l'assistance matérielle, s'installant, quand elles sont malades, des nuits entières à leur chevet, s'ingéniant, aux heures de chômage, à subvenir sur ses maigres ressources aux nécessités du foyer, veillant, pour celles qui sont mères de famille, à la santé, à l'éducation des enfants ; mais, non contente de ces bienfaits, elle s'impose également, à l'égard de son personnel, une sorte de mission morale, un généreux apostolat. Elle console, elle relève, elle encourage, elle fortifie. Avec un tact parfait, une délicatesse infinie, elle guide les consciences défaillantes, elle secourt

les âmes en détresse ; et peu à peu, sans pression ni contrainte, par la parole et par l'exemple, elle façonne à sa propre image son petit troupeau féminin, lui apprend la sagesse, l'ordre, l'économie et la résignation. Aussi « les ouvrières de M[lle] Anna » jouissent-elles dans le quartier d'une réputation exemplaire, d'un prestige singulier, et l'on se dispute celles qui ont passé par cette admirable maison.

Quelle confiance et quel attachement répondent à cette sollicitude, est-il besoin de l'indiquer? « Ces jeunes filles, assure un témoin, se mettent et restent dans la main de M[lle] Puttemans, parce qu'elles savent qu'elles sont dans son cœur. » Leur chambre de travail est un véritable sanctuaire, où règnent l'affection mutuelle, la paix et l'harmonie, et ceux que préoccupe le grand problème des relations entre patrons et employés peuvent y venir étudier un modèle.

Dirai-je encore que cette laborieuse fille a pris, dans tout le voisinage, le rôle d'une sœur de charité, que ses loisirs se passent à visiter les misérables et à soigner leurs maladies, qu'elle a pendant six mois hébergé sous son

toit une pauvre institutrice infirme, qui disait à son heure dernière : « Sans Anna, il y a longtemps que je serais morte ; elle a été pour moi une sœur et une mère admirables, et, plus encore que cela, *un autre moi !* »

Si nous rassemblons tous ces traits, nous conviendrons que M. de Montyon n'a pas si mal rempli son but en nous mettant à même d'inscrire de tels mérites dans les archives de la vertu française.

Voici encore une Parisienne, une petite couturière, une de ces *midinettes* — pour me servir d'une expression gentiment familière — auxquelles la chronique boulevardière n'attribue trop souvent que les grâces étourdies et les vertus frivoles chères à Mimi Pinson, mais une midinette dont l'exemple suffit à faire justice de cette facile légende. « Grande et belle personne », nous dit-on, habile dans son métier, fille de laborieux artisans, Mlle Célina Leclère, dans sa première jeunesse, avait pu se croire destinée à l'existence heureuse dont elle voyait l'image à son foyer : un ménage, des enfants, un travail rémunérateur. Elle avait dix-sept

ans, quand de multiples catastrophes détruisirent coup sur coup ses honnêtes espérances. Sa mère, modeste marchande de journaux, perd la vue ; son frère aîné, frappé d'hémiplégie, se trouve dans l'incapacité de gagner désormais sa vie ; son père, accablé de ces coups, meurt peu de temps après, la laissant seule pour fournir aux besoins du jeune infirme et de la vieille aveugle. Alors commence pour elle une existence d'abnégation et de sacrifice perpétuel. Renonçant à toute joie, fermant volontairement son cœur aux suggestions de la jeunesse, elle s'adonne à sa tâche avec une ardeur inlassable. Levée tous les jours avant l'aube, elle vaque aux soins du ménage, puis, pour gagner deux francs de plus, elle court porter aux kiosques du quartier les journaux du matin ; de là, elle vole à l'atelier, où elle peine jusqu'au soir, passant parfois la nuit pour avancer l'ouvrage.

Le mauvais sort pourtant ne s'était pas encore lassé. Il lui restait un frère, marié à vingt-deux ans, veuf de bonne heure, père de deux jeunes garçons ; il est atteint du même mal que sa mère, le décollement de la rétine ; et voici que

l'un des enfants, dans sa douzième année, menacé lui aussi du terrible fléau, se prépare dès maintenant, avec une résignation émouvante, à suivre ses deux ascendants dans la longue route noire sans issue : « Tante Célina, dit-il parfois à Mlle Leclère, laisse-moi m'habituer : regarde, voilà comme je ferai quand je serai aveugle. » Et fermant les paupières, l'enfant essaie de se conduire dans les ténèbres redoutables dont il sait que bientôt il ne sortira plus.

Mlle Célina Leclère est la providence ici-bas de tous ces malheureux. Toujours souriante, relevant les courages par sa robuste et saine gaieté, elle n'a d'autre inquiétude que de ne pouvoir, comme elle dit, « en faire autant qu'elle le voudrait ». — « Ce n'est pas paresse, explique-t-elle, mais je suis si dérangée par mes pauvres aveugles ! » Par quel prodige, journellement renouvelé, d'activité, d'économie, vient-elle à bout de son héroïque entreprise, c'est son secret, que je veux respecter. En récompensant cette vertu, nous avons la joie d'apporter un peu d'aisance dans ce misérable foyer, un léger soulagement au labeur acharné

de l'une, un rayon de soleil dans la nuit désolée des autres.

De toutes les carrières hasardeuses qu'un père de famille prévoyant doit déconseiller à son fils, la plus remplie d'écueils, la plus féconde en déceptions, est certainement la carrière d'inventeur. S'user en vains efforts pour réaliser son idée, se heurter à chaque pas à la routine ou à la malveillance, croire vingt fois arriver au but et faire naufrage au port, et, le lendemain même du succès, se voir frustré du produit de ses veilles par un plus avisé ou plus pratique que soi, telle est, depuis Christophe Colomb, l'histoire de tant de gens que possède le génie fatal des découvertes. Et passe encore pour le chercheur lui-même. Il marche dans son rêve, l'œil fixé sur son idéal, soutenu par son tenace espoir et, quand il meurt à l'hôpital, il tombe comme un soldat frappé au matin d'une victoire. Les plus à plaindre sont les siens, qui pâtissent de tous ses déboires sans partager ses illusions. Et c'est pourquoi je viens appeler votre pitié et votre sympathie sur les deux pauvres filles de M. Muiron d'Arcenant,

descendant du Muiron qui se fit tuer au pont d'Arcole en couvrant de son corps le général en chef de l'armée d'Italie, inventeur, pour son compte, d'armes perfectionnées, ingénieuses, paraît-il, et d'une précision surprenante, mais dont le plus clair résultat fut d'engloutir toutes ses ressources et de réduire sa femme et ses enfants à la plus noire misère.

En 1896, après bien des vicissitudes, le père, atteint d'un mal incurable, doit renoncer à tout travail; la mère, soucieuse de n'être plus à charge aux siens, entre comme employée dans la clinique du docteur Béni-Barde. Pour soutenir l'inventeur ruiné et lui fournir les médicaments nécessaires, il reste deux filles maladives, n'ayant jamais appris de métier lucratif, sourdes, de plus, à la suite de fièvres malignes contractées dès l'enfance à Saint-Louis du Sénégal. Elles luttent depuis ce temps, avec un rare courage, pour remplir leur devoir filial : l'une travaille pour un tapissier ; la seconde peint des éventails, colorie des cartes postales ; et avec le gain dérisoire de ces menus ouvrages, elles ont trouvé moyen, en se privant elles-mêmes de tout, de prolonger pen-

dant six ans l'existence de leur père. Il succombe enfin à son mal, et c'est alors leur mère qui, épuisée, doit abandonner son emploi et tombe à son tour à leur charge. Les tapisseries et les cartes postales n'étant que d'un faible rapport, pressées par le besoin, elles se souviennent qu'elles sont filles d'inventeur ; mais leur ambition, plus modeste, ne vise point à la gloire : avec quelques déchets de drap et une poignée d'étoupe, elles ont imaginé de fabriquer de petits animaux, des éléphants, des canards, des lapins, qu'elles vendent soit comme jouets, soit comme pelotes. Cet humble commerce prospère dans une certaine mesure ; le canard est stagnant et l'éléphant est calme, mais le lapin marche d'assez bon train. Elles en ont jusqu'ici placé plus de cinq cents, cinq cents lapins à vingt sous pièce, ce qui, sans approcher des « trois mille livres de rente » que promet une brochure célèbre, n'est cependant pas négligeable. Les mille francs que l'Académie alloue aux fabricantes équivaudront donc à la vente d'un nombre égal de ces rongeurs.

Après les vertus parisiennes, voici maintenant une vertu de banlieue, qui ne le cède en rien aux autres. Boulevard Victor-Hugo, à Saint-Ouen, au numéro 158, est une maison dont l'aspect extérieur n'indique pas que ses habitants vivent dans le faste et l'opulence, et l'apparence n'est pas trompeuse. Mme Amand Scholliers, âgée de 66 ans aujourd'hui, est concierge de cet immeuble, aux appointements de cent francs par an. On sait quel rôle prépondérant est celui du concierge dans l'existence des pauvres gens, quelle importance revêtent son estime, son dédain, sa faveur, son inimitié, quelles angoisses éveille son approche à l'heure redoutable du terme, et combien aussi, trop souvent, les sentiments qui lui sont voués se confondent avec ceux qu'inspire l'être inconnu, le tout-puissant despote, qui s'appelle le Propriétaire. Les heureux locataires de l'excellente Mme Scholliers ignorent ces troubles, ces terreurs et les rancunes qui en sont la suite ordinaire ; la lettre collective qu'ils adressent à l'Académie pour lui recommander cette concierge modèle — lettre qu'ont confirmée d'irrécusables témoignages — nous fait connaître

les raisons de leur félicité comme de leur gratitude.

Sa bonté, nous disent-ils, est proverbiale dans la maison : les mères qui travaillent au dehors lui remettent leurs enfants en garde, les femmes en couches réclament les secours de son expérience, les malades ne veulent que ses soins ; et jamais cette confiance ne s'est trouvée déçue. Tous ces services, bien entendu, sont rendus gratuitement et par pure obligeance. Bienfait plus rare encore, elle aide fréquemment de sa bourse les locataires nécessiteux ; on l'a même vue parfois avancer de sa poche le loyer au propriétaire ; il lui est dû, de ce chef, trois cents francs, sur la rentrée desquels il serait peu sage de compter. Sa compassion rayonne d'ailleurs sur tout le voisinage : elle a soigné pendant de longues années et fait vivre de ses deniers un vieillard presque fou, d'une saleté repoussante, vivant au fond d'une cave, connu dans le quartier sous le nom de « l'Ermite de Saint-Ouen », et que nul ne voulait ou n'osait approcher ; elle a recueilli dans la rue et pris seule à sa charge trois enfants orphelins, jusqu'au moment où ils ont

trouvé un abri. Bref, conclut le mémoire où je puise ces détails, « la maison du 158, boulevard Victor-Hugo, à Saint-Ouen, a depuis treize ans pour concierge *un ange* » ! Je me garderais d'affaiblir par un commentaire superflu ce glorieux qualificatif.

Un ange aussi, cette Marie Le Breton, dont je voudrais vous raconter l'histoire, un ange à sa manière, qui semble être la manière forte. En 1861, à Moréac, petit village du Morbihan, un fermier, Joachim Padrun, perdait sa femme et demeurait avec trois enfants en bas âge. Le désastre était grand : brave homme, mais, si l'on croit la chronique du pays, un peu flâneur, un peu buveur, un peu désordonné, le veuf paraissait hors d'état de se tirer d'affaire. Le propriétaire de la terre, inquiet pour son loyer, songeait déjà à lui donner congé, mais il fut promptement rassuré. Padrun avait, en effet, pour servante une pauvre fille d'un bourg voisin, en place depuis l'âge de sept ans, successivement, dit le mémoire, « bergère, petite bonne, puis grande bonne », d'ailleurs complètement illettrée, mais douée d'une tête

solide et d'une âme héroïque. Auprès de ce veuf encore vert, la position, pour une fille de vingt ans, ne laissait pas d'être un peu délicate. Marie s'en fut à Vannes, se fit recevoir d'un tiers-ordre, prononça les trois vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance (de ce dernier vœu, à vrai dire, elle n'eût pas à faire grand usage), puis, tranquille désormais, elle se mit bravement à la tâche.

Le premier soin qu'elle s'imposa fut de veiller au paiement exact de la ferme. Padrun jusqu'à présent n'en avait guère souci, s'attardant plus que de raison dans les cabarets du village, faisant volontiers brèche dans le prix de vente du bétail. Il fallut changer de méthode. A chaque faute du patron, les semonces de Marie, ses hardies algarades, son exemple surtout, et l'activité merveilleuse de la petite servante, faisaient rentrer le coupable en lui-même, lui inspiraient un repentir fécond en bonnes résolutions. Après quelques années, il prit le sage parti de lui confier les cordons de la bourse ; ce fut elle qui toucha l'argent, qui solda les dépenses, qui plaça les économies, ne remettant à son patron qu'une faible somme

pour ses menus plaisirs, c'est-à-dire pour un verre de cidre, car Marie Le Breton n'admettait pas l'alcool et valait, à elle seule, une ligue de tempérance. Son simple cœur était gonflé de joie lorsque, le jour de l'échéance, ayant parfois pris sur ses gages pour compléter la somme, elle allait porter le loyer au propriétaire de la terre : « Maintenant, lui disait-elle, invitez mon maître à dîner quand bon vous semblera. »

La ferme de Padrun devint, à ce régime, le modèle du pays, propre, nette, bien tenue, et recherchée par les meilleurs ouvriers de l'endroit, certains d'y recevoir bon salaire et bonne nourriture. Seuls n'y eussent pas trouvé leur compte les ivrognes et les paresseux. Marie, sur ce chapitre, était impitoyable ; quand elle jugeait qu'on avait assez bu, elle confisquait prestement les bouteilles. Elle ne tolérait pas non plus la flânerie, les coudes sur la table. Certain jour de battage du blé, jour solennel, ainsi qu'on sait, pour les travailleurs de la terre, comme les domestiques de la ferme, l'heure du repos passée, s'attardaient à fumer leurs pipes, en écoutant les histoires du patron.

Marie Le Breton — sans mot dire, par respect pour son maître — se leva, prit un lourd fléau et, d'une poigne solide, commença de battre le blé avec une telle vigueur, que les hommes, tout honteux, coururent vivement à leur besogne.

Entre temps, elle trouvait moyen d'élever les trois enfants du veuf, les soignant dans leurs maladies, traçant pour eux un règlement de vie qu'il fallait suivre coûte que coûte, les envoyant régulièrement en classe, les formant à tous les travaux des champs et du ménage, et s'acquérant par sa bonté de tels droits sur leur cœur que, le père mort, ils ne voulurent jamais céder un tel trésor à d'autres, et qu'elle est encore aujourd'hui, après cinquante ans écoulés, au service de la même famille.

Si les maîtres n'ont pas changé, les gages aussi sont demeurés les mêmes ; ils sont de soixante francs par an, et pas toujours exactement versés. Sur ce salaire infime, chose incroyable, elle fait des charités. Elle a élevé une petite orpheline, a payé son apprentissage et l'a mise en état de gagner décemment sa vie ; elle a soigné et pourvu d'aliments un

vieux mendiant aveugle, couvert d'infirmités ; enfin, dans le village, elle a pris une spécialité : laver le linge des pauvres, — une spécialité dont ceux-là qui connaissent la Bretagne peuvent seuls apprécier le mérite !

Pour toute cette vie de dévouement, Marie Le Breton, l'an dernier, au comice agricole, a reçu la médaille qu'on décerne aux anciens et fidèles serviteurs. A cette distinction bien gagnée personne ne s'étonnera, je pense, que nous ayons voulu ajouter notre obole.

Il est, Messieurs, dans votre séance annuelle, une tradition presque constante, qu'impose le retour des mêmes faits. Le rapporteur, récapitulant ses dossiers, constate l'immense avantage numérique de la vertu des femmes sur celle du sexe auquel il appartient et s'incline avec modestie devant cette supériorité. Il fait remarquer également que la vertu chez l'homme, — car enfin il s'en trouve parfois, — se présente d'ordinaire sous une forme spéciale et très digne d'admiration : aux femmes, les vertus familiales, les dévouements domestiques, la longue pratique du renoncement ; aux hommes,

les actes de courage, les gestes héroïques, les sauvetages opérés au péril de la vie. Sans nier l'exactitude de cette observation, il me faut reconnaître que, même sur ce dernier terrain, nous rencontrons une rivalité redoutable et que les sauveteurs en jupons font, cette année, une sérieuse concurrence aux autres. C'est une victoire du féminisme dont nous aurions, d'ailleurs, mauvaise grâce à nous plaindre.

Parmi les exemples nombreux que j'en pourrais citer, je retiendrai seulement le cas de Mlle Victoire Durand, successivement bergère, ouvrière de fabrique et servante de curé, et, sous ces différents aspects, coutumière d'actes de vaillance qui lui ont fait, partout où on l'a vue à l'œuvre, une réputation légendaire. Elle débute, à l'âge de onze ans, en retirant des flammes une fillette au berceau ; à quinze ans, elle sauve une de ses compagnes prise dans l'engrenage d'un moulin ; trois ans plus tard, dans la traversée d'une rivière, elle tire d'affaire, en des circonstances effrayantes, cinq passagers en danger de naufrage ; ce sont ensuite plusieurs camarades d'atelier qu'elle arrache, coup sur coup, avec un sang-froid et une

adresse extraordinaires, à la mortelle étreinte de machines en mouvement. Et chaque fois elle expose sa vie avec une candeur spontanée, une simplicité d'âme, qui la font s'étonner grandement de recevoir des félicitations pour des actions si naturelles. L'existence de Victoire Durand n'étant d'ailleurs qu'une suite de sacrifices, de labeurs désintéressés et de charités admirables, l'Académie s'est bien gardée de marchander une récompense à qui ne marchanda jamais ni son dévouement ni sa peine.

Jean Saubusse, journalier l'hiver, baigneur l'été sur les plages du Sud-Ouest, est le type classique du sauveteur. A Royan et à Arcachon, sur d'autres points encore de notre littoral, il a mainte fois disputé à la mort des hommes, des femmes ou des enfants, disparus sous les flots perfides. Il a reçu, pour ces exploits, sept médailles de sauvetage, et il est, dit-on, proposé pour la Légion d'honneur. Mais la gloire, comme on sait, ne nourrit pas son homme. Jean Saubusse est vieux aujourd'hui, et il a une nombreuse famille, partant de lourdes charges. A son actif, il compte ses trente et un sauvetages et le mérite, qui n'est pas mince,

d'avoir eu douze enfants. C'est donc, si je sais bien compter, quarante-trois citoyens dont il a enrichi le sol de sa patrie ; et ce n'est pas trop de mille francs pour honorer ce beau total.

Par les récits qu'on vient d'entendre et que je multiplierais sans peine, on voit qu'il est toujours chez nous des cœurs vaillants et des âmes d'une belle trempe et qu'il serait aisé d'ajouter un second volume au livre de Maxime Ducamp sur *La Vertu en France.* Encore n'ai-je loué jusqu'à présent que la vertu individuelle, tandis qu'il est, en outre, une forme de vertu que l'esprit d'association développe chaque année davantage et que l'on peut appeler la vertu collective. La bienfaisance pratiquée en commun n'est pas moins méritoire que l'autre et, s'exerçant sur un terrain plus vaste, est plus féconde en résultats. C'est donc avec raison que, depuis d'assez longues années, l'Académie a pour système de réserver ses plus hautes récompenses aux groupements spontanés qui, sous des noms variés, avec des tendances différentes, sont unis par la charité et l'amour

du prochain, et constituent les divers bataillons de l'intrépide armée du bien.

Une somme de 8.000 francs, le plus gros prix décerné cette année, va aux *Œuvres de mer*, dont le titre, un peu large, ne s'applique en réalité qu'à l'assistance donnée aux pêcheurs d'Islande et de Terre-Neuve. Les confrères de M. Pierre Loti ne pouvaient, convenons-en, manquer d'accueillir une telle œuvre avec une spéciale sympathie ; mais il est encore à leur vote d'autres raisons, plus étrangères à la littérature. Quinze mille hommes chaque année, rudes matelots de Bretagne ou de Normandie, passent six mois dans ces mers lointaines. Ce qu'est leur existence pendant ce long exil, on ose à peine l'imaginer. Mal nourris, entassés dans des cabines étroites, tour à tour trempés par les lames et coupés par la bise glacée, sans nouvelles, sans secours, sans consolations d'aucun genre, — sauf celles que procure l'alcool, — « à ce métier, disait l'un d'eux, on devient vite des bêtes sauvages ». En cas de maladie ou, chose plus fréquente, de blessure, la nature seule agit ; les soins, il n'y faut point compter. Le coffret à médicaments, souvent à peu

près vide, est relégué parmi les détritus, dans des coins innommables ; il sert, dans certaines barques, de couchette pour le chien. Comme médecin, le patron du bord, dont on devine la compétence. L'un d'eux, sur la main d'un matelot blessé, appliquait des compresses de phénol presque pur, d'où — je cite l'expression du rapport médical — « une gangrène phéniquée superbe ». On a découvert récemment, sur l'un de ces bateaux, un malheureux typhique, consumé par une fièvre de quarante et un degrés, et qui continuait sa besogne. Porté à bord du *navire-hôpital*, il pleura de bonheur à se sentir dans un lit aux draps blancs ; c'était la première fois qu'il quittait ses vêtements depuis le jour de son départ de France.

Ce navire-hôpital, c'est la création essentielle de l'œuvre dont je parle, et comme sa première raison d'être. Un navire de 600 tonneaux, le *Saint-François-d'Assise*, avec médecins, sœurs infirmières, aumônier, secours de tous genres, sillonne continuellement, pendant toute la saison de pêche, les mers d'Islande et de Terre-Neuve. Quelle joie cause son apparition, je

renonce à le décrire, car il n'apporte pas seulement l'assistance matérielle, mais aussi les nouvelles et les lettres de France. C'est la patrie, c'est la famille, dont on entend de loin l'écho ; c'est comme le lien qui se renoue entre l'exilé et les siens. Aussi une pauvre femme, écrivant à son fils, mousse sur un des bateaux de pêche, libellait-elle ainsi l'adresse : « Aux bons soins de l'Œuvre *des Mères.* »

Le complément du navire-hôpital, ce sont les « maisons de famille » que la même œuvre a instituées dans les ports de débarquement de ces lointains parages. A qui douterait de leur utilité et ignorerait ce qu'est, pour le pêcheur, faute d'un refuge de cette espèce, l'emploi le plus fréquent de son séjour à terre, il suffirait de mettre sous les yeux les chiffres que voici : d'après un récent calcul, la station maritime de Saint-Pierre-et-Miquelon a reçu, pour un seul semestre, un envoi comprenant 35.400 litres d'absinthe, 102.000 litres de rhum et d'eau-de-vie, 521 caisses de vermouth, sans compter les autres liqueurs ; bref, écrit un médecin, « de quoi alimenter un volcan et faire sauter une ville » !

Pour les sauver de ce péril, la maison de famille offre gratuitement aux matelots un abri confortable, des distractions honnêtes, livres, journaux, spectacles, phonographe. Les seules boissons admises sont le coco pour les gens bien portants, et pour les enrhumés l'infusion chaude d'eucalyptus. L'an dernier, mon prédécesseur, à propos d'une œuvre analogue, a pittoresquement décrit le succès qu'obtiennent ces tisanes auprès de vieux loups de mer, qu'on aurait pu croire insensibles à leur charme innocent. Il en est de même à Saint-Pierre. La consommation quotidienne de ces vertueuses boissons y dépasse souvent l'hectolitre. Il ne faut donc pas s'étonner si les maisons de famille n'ont rencontré jusqu'à présent d'hostilité que chez les liquoristes. Leurs organisateurs n'ont cure de ces malédictions. Aux oreilles des apôtres de la tempérance, les invectives du cabaretier ne sont-elles pas la plus suave des musiques ?

En l'espace de dix ans, de 1897 à 1907, les navires-hôpitaux ont communiqué avec 6.585 barques de pêche, fourni 12.076 journées d'hôpital, procuré des médicaments à 1.001 na-

vires, distribué 212.000 lettres; les maisons de famille ont, dans la même période, reçu près de 400.000 visites. Quelle éloquence pourrait lutter avec cette simple statistique?

Pour trouver des abandonnés, il n'est pas toujours nécessaire de chercher, aux confins du monde civilisé, des navires perdus dans la brume ou des îlots glacés battus par l'océan Arctique. En plein cœur de la France, il est encore des régions à demi sauvages où vivent, dans des taudis infects, pêle-mêle avec leurs animaux, des populations délaissées, dénuées de tout secours, séparées, croirait-on, par une barrière infranchissable de la société raffinée dont le luxe s'étale à quelques lieues de cette détresse. Telles sont certaines parties montagneuses de l'Auvergne, où je voudrais vous conduire un moment, pour vous montrer, au bord des abîmes de misère, les merveilles de la charité.

En l'an 1856, deux pauvres filles de la commune de Loubeyrat, dans le Puy-de-Dôme, instituèrent, sous le nom de « Petites sœurs infirmières des campagnes », une sorte de com-

munauté rustique, dont le but principal est de soigner à domicile les malades indigents, perdus dans les lointains villages et privés trop souvent des soins les plus élémentaires. Elles sont aujourd'hui 128, uniquement recrutées parmi les filles des champs, et elles ont peine à suffire à la tâche, car, dans ces contrées primitives, où l'hygiène est un mot vide de sens, le typhus, la variole, règnent presque en permanence. Des hameaux les plus éloignés, on les appelle à l'aide. Elles partent sur-le-champ, par groupes de deux ou trois, portant sur l'épaule un bâton d'où pendent leurs pauvres hardes et une grosse tourte de pain bis, et, chantant des cantiques ou disant leur chapelet, pareilles aux premiers compagnons de saint François d'Assise, elles vont, sous la pluie ou la neige, par des chemins épouvantables, à leur rude et sublime besogne. De ceux qu'elles sont allées chercher, elles partagent la misère ; même nourriture et même abri. Quand le logis est plein, il leur reste l'étable ; l'une d'elles, ces temps derniers, passait seize nuits dans un tombereau, sur un lit de feuilles sèches, et s'en félicitait comme d'une rare bonne fortune :

« J'étais si tranquille, disait-elle. Je ne risquais pas de tomber. »

Quand la maladie se prolonge, elles suppléent dans leur tâche ceux qu'ont trahis leurs forces. Elles font le pain, trempent la soupe, bercent les enfants, portent la pâture aux bestiaux, manient la scie ou la hache, tour à tour boulangères, vachères, bûcheronnes et bonnes d'enfants. On en a vu tenir boutique de mercerie ou d'épicerie. Une autre, encore plus brave, s'installait au comptoir d'un cabaret de village et versait à boire aux pratiques.

Mais c'est dans les épidémies qu'éclate surtout leur héroïsme. Les exemples abondent de familles, de hameaux décimés par la variole noire, dont personne n'osait approcher, sauf les sœurs infirmières. Nul mal ne les effraie ; nulle besogne ne les rebute. Elles soignent les vivants et ensevelissent les morts. Quand l'une d'elles tombe sur l'obscur champ de bataille, une autre la remplace avec la même simple intrépidité. A ce métier, les rangs s'éclaircissent vite ; bien rares sont celles qui atteignent la soixantaine ; la grande majorité meurt avant quarante ans.

Ai-je dit que, pour ce dur labeur, il n'est jamais réclamé de salaire ? Lorsqu'on a eu affaire à des gens généreux, un sac de choux, un boisseau de pommes de terre, enrichissent la communauté. Il est aussi parfois des bénéfices d'un autre genre : naguère une sœur regagnait son couvent, après avoir enseveli une mendiante, mère d'un enfant au berceau ; elle va trouver la supérieure et, lui tendant son tablier : « Ma mère, dit-elle, voilà ce que je vous apporte ! » C'était le nouveau-né, qui n'avait qu'un souffle de vie. On fit accueil à cet hôte de rencontre et, jusqu'à l'âge de quatorze ans, il fut le benjamin de la communauté. Une récompense plus appréciable, c'est la reconnaissance, l'affection, le respect, qui, dans toute la région, entourent un dévouement si rare. Combien de fois, par les routes solitaires, croisées par quelques-uns de ces ombrageux citoyens que l'aspect d'une cornette enflamme d'un inexplicable courroux, ont-elles vu brusquement l'insulte et la raillerie expirer sur les lèvres : « Ah ! non, ce sont les Petites sœurs ! » Et, soudain pacifié, le passant s'éloignait en ôtant sa casquette.

Aussi, dès que le bruit courut que, pour la première fois depuis leur fondation, une récompense publique était sollicitée pour les gardes-malades des pauvres, ce fut, dans le pays, comme une traînée de poudre. Une avalanche épistolaire s'abattit sur l'Académie : médecins, conseillers généraux, maires, curés, paysans, réactionnaires ou radicaux, tous confondus et réconciliés pour une heure, relatèrent les beaux traits dont ils avaient été témoins, plaidèrent la cause de leurs humbles clientes et la plaidèrent avec succès. Cette correspondance dure encore ; ces temps derniers, une lettre m'informait que la somme attribuée par nous aux sœurs de Loubeyrat a déjà reçu son emploi : avec nos 5.000 francs, elles ont d'abord fait construire une étable ; sur le surplus, elle ont acheté deux ânes. Me sera-t-il permis d'exprimer timidement le vœu que ces laborieux auxiliaires évoquent parfois, dans l'âme de ces pieuses filles, le souvenir de leurs donateurs ?

Une somme pareille, et non moins bien placée, a honoré, dans ce même coin de France, le dévouement des sœurs franciscaines de Royat.

Celles-ci se sont donné spécialement pour mission d'élever, de préserver les enfants incurables, les faibles de corps et d'esprit, les malheureux « idiots-infirmes », qui, trop souvent, objets d'humiliation pour ceux qui les ont mis au monde, végètent à l'abandon, jouets et souffre-douleurs des vauriens de village. Quatre vingt-dix ou cent de ces déshérités sont annuellement arrachés de la sorte à la misère, à la dégradation, plus affreuses que la mort. Pour subvenir à cette tâche rebutante, les modestes sœurs de Royat ne possèdent de ressources que le produit des quêtes à domicile, les cadeaux en nature provenant des restes des marchés et du superflu des cuisines. Nos 5.000 francs seront, à leurs yeux éblouis, un fabuleux Pactole dont elles n'ont jamais eu l'idée.

Il faut clore ici ce chapitre du livre d'or de la vertu. Non que la matière fasse défaut, car, Dieu merci, la liste est longue des belles actions récompensées cette année par l'Académie : au total 116 lauréats, comme en fait foi la notice qu'ont reçue en entrant les membres de cette assemblée. Mais si le Bien se présente, comme

le Beau, sous des aspects d'une diversité infinie, il n'en est pas de même de ceux qui le pratiquent; le type de l'homme vertueux, moins varié que le type contraire, est exposé par suite à lasser plus vite l'auditoire, j'en atteste ici l'expérience des dramaturges mes confrères. Pourtant, avant de fermer mes dossiers, je voudrais vous faire part d'une remarque qui m'a frappé et qui trouble un peu ma conscience. La plupart des mémoires où se trouvent rapportés les faits qui ont défrayé mon récit se terminent par cette assertion, qui se répète comme un refrain : le héros de l'histoire craint, par-dessus toute chose, que l'on fasse du bruit sur son nom, et renoncerait plutôt au prix, s'il pensait qu'on dût publiquement proclamer ses mérites. Je crois ce sentiment sincère, et si jamais — ce dont je doute, car ils ont mieux à faire — quelques-uns de nos lauréats jetaient les yeux sur ce rapport, j'aurais l'amer chagrin d'avoir contristé leurs âmes pures.

Je me reprocherais cependant plus encore d'avoir respecté leurs scrupules, car, en même temps, Messieurs, que je me conformais à vos

excellentes traditions, je déférais au vœu pressant de celui dont j'ai tout à l'heure rappelé l'illustre mémoire. Relisons, pour nous en convaincre, les lignes où M. de Montyon a le plus formellement exprimé sa pensée ; j'entends par là la première note, datée de 1782, adressée à l'Académie : « Si les mœurs, écrit-il, étaient plus pures et les âmes plus élevées, la satisfaction intérieure d'avoir fait le bien serait un salaire suffisant du sacrifice qu'exige la vertu ; mais, pour la plupart des hommes, il faut un autre prix, il faut qu'une action louable soit louée. Touché de cette vérité, un citoyen prie l'Académie française d'agréer la fondation d'un prix, dont voici l'objet et les conditions... » Et l'article premier des susdites conditions est ainsi libellé : « L'Académie française fera tous les ans, dans une de ses assemblées publiques, lecture d'un discours qui contiendra l'éloge d'un acte de vertu. » Rapprochés l'un de l'autre, ces textes sont limpides : aux yeux de M. de Montyon, le discours est la grande affaire ; pour encourager la vertu, il compte moins sur l'argent que sur l'appât des louanges ; les prix ne sont, pour ainsi dire, que le pré-

texte de l'éloge ; et cet éloge, afin de mieux souligner l'intention, c'est à l'Académie française qu'il en remet le soin, croyant, souvent avec raison — et quelquefois à tort, je le sens, hélas ! aujourd'hui — trouver dans cette désignation une sûre garantie d'éloquence.

Cette conception, pour le dire en passant, est bien celle des hommes de son siècle. En aucun temps, on ne crut davantage à l'action directe des mots, à la puissance magique du verbe. Étrange époque, en vérité, où le plus complet scepticisme s'allie parfois avec la plus touchante candeur, où ceux qui doutent de tout s'imaginent de bonne foi qu'il suffit d'un discours pour transformer la face du monde. Pour nous, leurs descendants, qui, blasés par l'abus des phrases, inclinons vers l'excès contraire, l'espérance généreuse de M. de Montyon nous semble peut-être un peu vaine. Il est, en tout cas, hors de doute que ceux sur lesquels tombe la manne académique n'ont pas plus escompté ni ambitionné nos éloges, que la modeste somme dont nous soulageons leur misère. Je n'oserais toutefois affirmer que le célèbre testateur se soit, autant qu'on l'a bien voulu dire,

mépris dans son calcul. Cet effort littéraire et ce solennel appareil, renouvelés d'année en année, s'ils restent sans action sur les individus, peuvent frapper, à la longue, l'imagination populaire, créer dans le public comme un courant d'admiration pour des actes qui, sans cela, seraient restés dans l'ombre. La bonté héroïque, l'abnégation sublime, ces vertus surhumaines qui nous apparaissaient dans une brume un peu vague et sous l'aspect d'un lointain idéal, se matérialisent sous nos yeux. Nous voyons que ces choses existent, tout près de nous, à portée de la main, chez des êtres obscurs que nous coudoyons chaque matin ; et qui sait si cette vue ne détermine pas chez certains une émulation féconde ? La contagion du bien n'est-elle pas, à tout prendre, aussi réelle que celle du mal ? A l'effrayante excitation au vice qui s'étale publiquement avec une audace effrontée, l'Académie française, grâce à l'initiative de M. de Montyon, oppose, dans sa séance annuelle, l'excitation à la vertu.

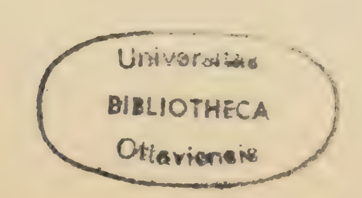
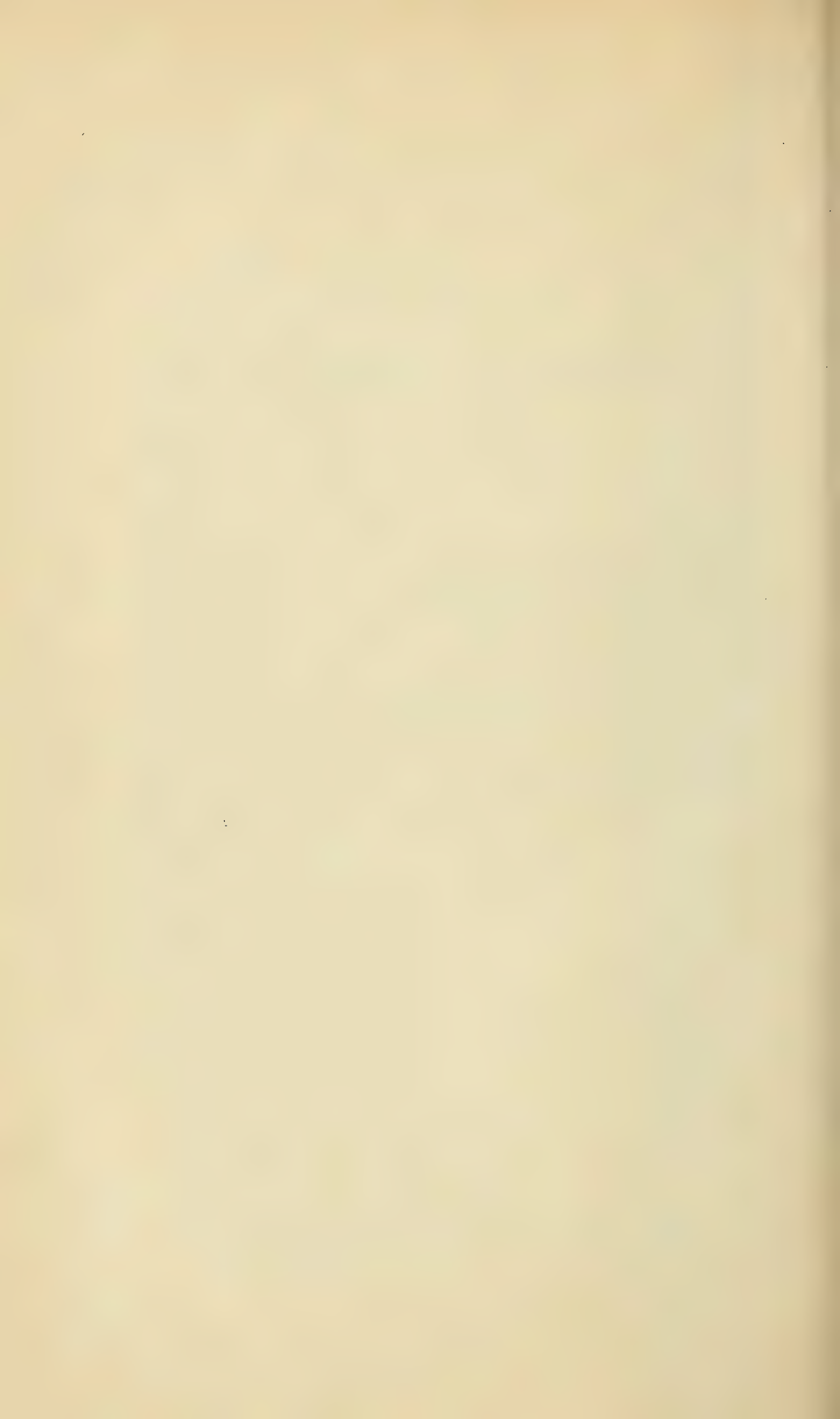
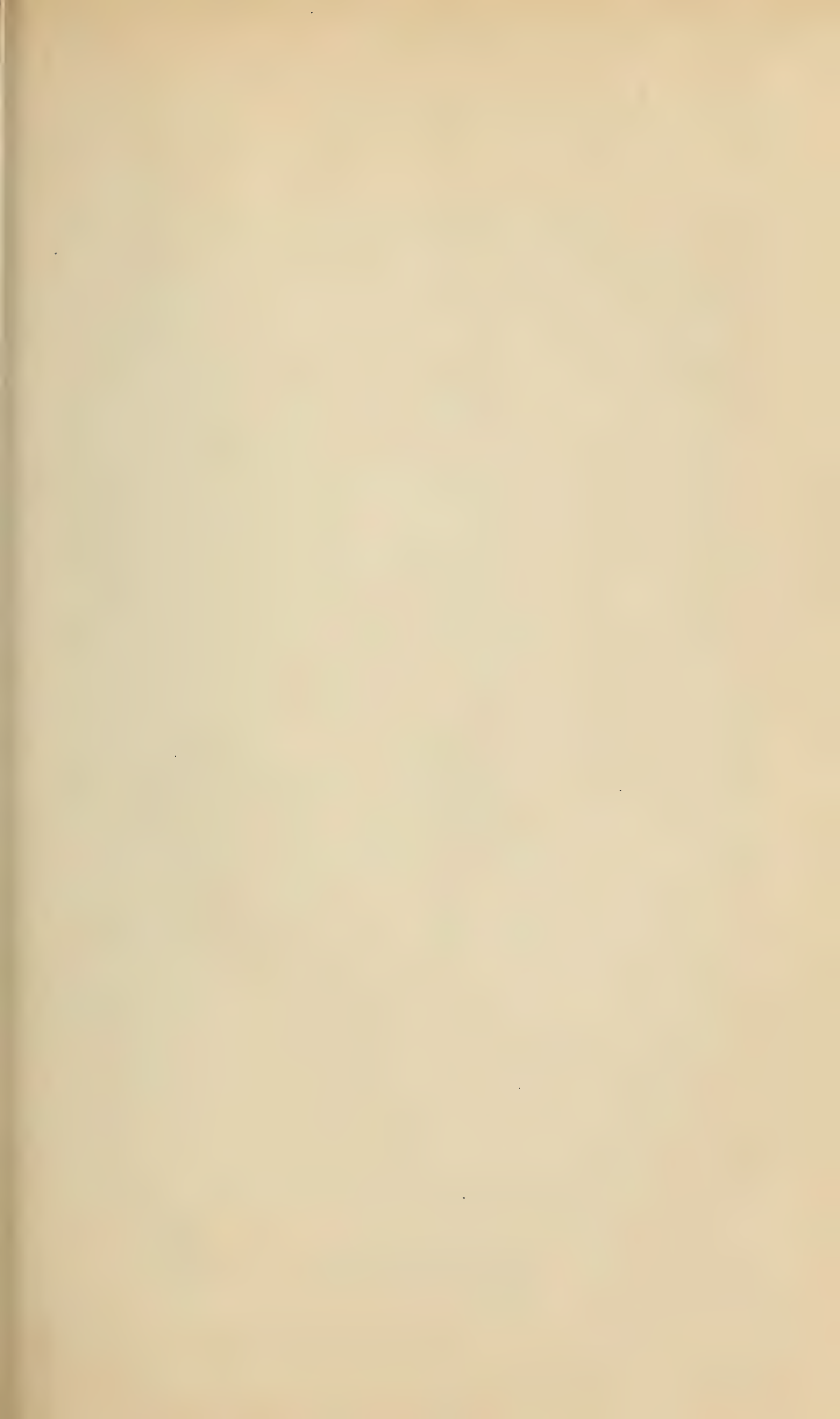

BIBLIOTHECA
Ottaviensis



TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCCr





1128 4

139



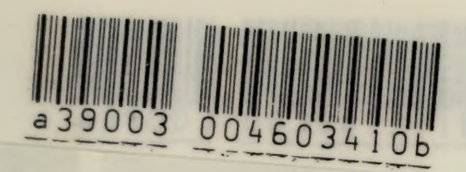




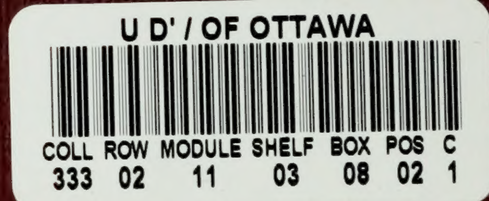
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE



CE PQ 2637
.E36P3 1912
COO SEGUR, PIERR PARMI LES CY
ACC# 1241239


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 11 03 08 02 1